

Université de Montréal

Les frontières culturelles et politiques du monde mycénien

Par Thierry Desjardins

Département d'histoire, Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

en Histoire

Option recherche

Mai 2015

©Thierry Desjardins,

Résumé

Le bassin oriental de la Méditerranée à l'âge du bronze égéen est un ensemble hétérogène où s'entremêlent plusieurs cultures : Égyptiens, Hittites, Minoens et Mycéniens se côtoient et interagissent à divers degrés. Un examen méticuleux des sources archéologiques et épigraphiques permet de mettre un peu d'ordre à cette mosaïque chaotique afin de mieux apprécier les interactions entre ces cultures. La culture mycénienne est celle à laquelle s'intéresse particulièrement cette présente étude. Bien que son cœur soit unanimement localisé en Grèce continentale, la culture mycénienne se répand également de l'Italie jusqu'au Levant et de la Thrace à l'Égypte. Selon l'importance et la nature des vestiges, l'archéologie ordonne en trois catégories les régions où se retrouve la culture mycénienne, alors que les sources épigraphiques hittites et égyptiennes permettent de remettre en question la société mycénienne et de localiser les frontières politiques de cette culture.

Mots clés : Âge du bronze, frontière, monde mycénien, Ahhiyawa, Tanaja.

Abstract

The Eastern Mediterranean region in the late Bronze Age is a heterogeneous entity composed of several interwoven cultures: Egyptians, Hittites, Minoans and Mycenaeans mingle and interact on many levels. A meticulous survey of the archaeological and epigraphic evidence can restore some order in this chaotic picture in order to clarify the various interactions between these cultures. This study focuses especially on the Mycenaean culture. Although mainland Greece is unanimously considered as the core location of this culture, Mycenaean artefacts are found from Italy to the Levant and from Thrace to Egypt. According to the importance and nature of these artefacts, archaeology organizes the regions penetrated by Mycenaean culture in three classes, while Egyptian and Hittite documents challenge our conception of the organization of Mycenaean society and the localisation of its borders.

Keywords: Bronze Age, Frontier, Border, Mycenaean world, Ahhiyawa, Tanaja.

Sommaire

Résumé	i
Sommaire	ii
Liste des figures	iv
Liste des abréviations	v
Remerciements	vii
1- <u>INTRODUCTION</u>	p.1
a. État de la question	p.1
b. Objectifs	p.6
c. Historiographie	p.6
d. Définitions	p.9
2- <u>CHAPITRE 1 : Frontières culturelles</u>	p.13
a. Définition : frontière culturelle	p.13
b. Définition : Mycéniens	p.14
c. Le noyau du monde mycénien	p.18
i. Le Péloponnèse	p.18
ii. La Grèce centrale	p.20
d. Les zones intermédiaires	p.26
i. La Crète	p.26
ii. La Thessalie	p.29
iii. Les îles ioniennes	p.34
e. Les zones frontières	p.40
i. L'Égée	p.40
ii. L'Italie	p.44
iii. Le nord	p.47
iv. L'Asie Mineure	p.49
f. Les frontières culturelles du monde mycénien	p.52

3- <u>CHAPITRE 2 : Frontières politiques</u>	p.56
a. Définition : Frontière politique	p.56
b. Une unité politique mycénienne?	p.56
c. Le cas d'Ahhiyawa	p.67
d. Le cas de Tanaja	p.84
e. Les frontières politiques du monde mycénien	p.91
4- <u>CONCLUSION</u>	p.96
5- Annexe	p.101
6- Bibliographie	p.103

Liste des figures

Carte 1 :	Principaux sites mycéniens palatiaux.	p.3
Carte 2 :	Le Catalogue des vaisseaux, Homère, <i>Iliade</i> , II, 484-780.	p.5
Carte 3 :	Sites et régions du Péloponnèse.	p.25
Carte 4 :	Sites et régions de la Grèce centrale.	p.25
Carte 5 :	Sites mycéniens en Crète.	p.39
Carte 6 :	Sites continentaux de la zone intermédiaire.	p.39
Carte 7 :	Les frontières culturelles du monde mycénien.	p.55
Carte 8 :	Le royaume de Pylos tiré de John Chadwick : Chadwick, 1976, 34.	p.66
Carte 9 :	Les empires du Proche-Orient.	p.82
Carte 10 :	Carte de Tanaja et Keftiu.	p.90
Figure 1 :	Tablette MY X 508, Musée de Némée.	p.66
Figure 2 :	Tablette KUB 23.37 du document CTH 105.	p.83
Figure 3 :	Col de Karabel : Hawkins, p.5, fig. 3b.	p.83
Tableau 1:	Chronologie relative de l'âge du bronze.	p.12
Tableau 2:	Tableau des régions de Tanaja et Keftiu.	p.90
Tableau 3:	Chronologie historique de l'âge du bronze récent.	p.101

Liste des abréviations

<i>ABSA:</i>	The Annual of the British School at Athens.
<i>AJA:</i>	American Journal of Archaeology
<i>AR:</i>	Archaeological Reports.
<i>AS:</i>	Anatolian Studies.
<i>ASAA:</i>	Annuario della Scuola Archaeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente.
<i>BCH:</i>	Bulletin de correspondance hellénique.
<i>BO:</i>	Bibliotheca orientalis.
<i>CRAI :</i>	Comptes rendus/ Académie des inscriptions et belles-lettres.
<i>Dacia :</i>	Dacia : revue d'archéologie et d'histoire ancienne.
<i>Diogène :</i>	Diogène : revue internationale des sciences humaines.
<i>EMC :</i>	Échos du monde classique.
<i>G&R :</i>	Greece and Rome.
<i>Glotta :</i>	Glotta : Zeitschrift für griechische und lateinische, Sprache.
<i>Historia :</i>	Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte.
<i>JA EI:</i>	Journal of Ancient Egyptian Connections.
<i>JEOL:</i>	Jaarbericht Ex Oriente Lux.
<i>JHS:</i>	Journal of Hellenic Studies.
<i>MDAI(A):</i>	Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts in Athen.
<i>Minos:</i>	Minos: revista de filología egea.
<i>Mouseion</i>	Mouseion: Journal of the Classical Association of Canada.

- OJA:* Oxford Journal of Archaeology.
- Palamedes:* Palamedes: A Journal of Ancient History.
- Pasiphaé:* Biblioteca di Pasiphae: Rivista di filologia e antichità egee.
- PBSR:* Papers of the British School at Rome.
- Talanta:* Τάλαντα: Proceedings of the Dutch Archaeological and Historical Society.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier le professeur Jacques Perreault pour ses conseils et pour m'avoir donné la chance d'aller en Grèce à deux occasions, dont une année à l'Université d'Athènes, là où ont été ébauchées les premières idées de ce projet. Un merci spécial à mes collègues du lam : Vini, Mél, Laure et Steph, qui sont davantage des amis que des collègues, avec qui il est toujours très agréable de discuter d'antiquité, d'archéologie et de Secrets d'Histoire. Merci beaucoup à Anne qui, involontairement, me rappelle constamment qu'aussi bons soyons-nous, il y a toujours meilleur que nous quelque part. Merci également à Ivan Marinov d'avoir accepté de lire le manuscrit du deuxième chapitre et d'y avoir apporté des commentaires très pertinents.

À mes chums depuis toujours : votre assistance dépasse tout ce qui pourrait être inscrit dans une page de remerciements. Merci Alice pour m'avoir un jour comparé à Robert Langdon, merci Jean-François de me redonner un peu de ton prestige en m'invitant régulièrement à ton émission de radio et merci Robin pour me rappeler régulièrement qu'il n'est pas loin le jour où mes repas du midi seront gratuits. Blagues à part, mes études ne se seraient pas déroulées autant dans la bonne humeur sans vous.

Je réserve mes derniers remerciements à ma famille pour leurs infatigables encouragements. Mon frère Arnaud, qui est venu me rejoindre un jour à Athènes et qui par le fait même m'a donné des souvenirs immortalisés à jamais, ma sœur Ariane, la personne la plus courageuse que je connaisse, et ma plus jeune sœur Marie, qui s'est souvent montrée intéressée par mes études, au point tel où elle a un jour osé assister à l'une de mes présentations. À mes parents, sans qui jamais ce travail n'aurait été entrepris, merci de m'avoir donné la chance de faire ce que j'aime. Finalement, merci à Sarah d'avoir illuminé la fin du parcours avant la remise du mémoire. Ce n'est que le début d'une belle aventure.

Introduction

État de la question

Au cours du 2e congrès international de mycénologie tenu à Rome et à Naples en 1991, l'archéologue P. Darcque remet en question certains aspects pris pour acquis de l'unité culturelle du monde mycénien. À la suite de l'examen laconique de quelques différences régionales d'éléments considérés comme « mycéniens », il conclut que les diversités matérielles nous forcent à reconsidérer les évidences de la « vision unitaire de la Grèce mycénienne », de sorte que les notions d'« empire », « royaume » et « colonie » sont inspirées des conceptions classiques de l'histoire et ne devraient pas être appliquées dans le cas de la préhistoire égéenne¹. Par contre, non seulement nous considérons que l'argumentaire diachronique de Darcque est trop concis², mais nous le jugeons aussi inexact quant à sa définition de la « vision traditionnelle » de la Grèce mycénienne. En effet, bien que des traits communs de la culture mycénienne incitent des chercheurs à considérer une *koinè* matérielle de cette culture, bien peu, jusqu'à aujourd'hui, ont osé percevoir un monde mycénien unifié, du moins au niveau politique³.

En revanche, nous admettons que Darcque pose plusieurs questions qui nous poussent à (re)définir les marges du monde mycénien de même que ses interactions internes autant qu'externes. Par exemple, en référence à la démonstration de l'hétérogénéité des modes funéraires en Grèce continentale, il pose : « Les personnes enterrées dans d'autres tombes que les tombes à tholos ou à chambre seraient-elles moins mycéniennes que les autres? »⁴; après l'examen de l'étendue géographique du linéaire B, il demande : « ceux qui n'écrivent ni ne

¹ Darcque, 1996, 710-713.

² Darcque ignore volontairement la Crète, alors qu'elle offre pourtant un portrait exhaustif d'une Grèce mycénienne hétérogène.

³ Cette constatation sera particulièrement examinée dans la deuxième section. Le lecteur peut néanmoins consulter certains ouvrages généraux qui concordent tous quant à la situation politique de la Grèce préclassique qui aurait été, selon ces auteurs, constituée de royaumes divisés : Poursat, 1995, 65-67; Castleden, 2005, 6; Nakassis, Galaty et Parkinson 2010, 239.

⁴ Darcque, 1996, 711.

lisent le linéaire B sont-ils moins mycéniens que les autres? »⁵; enfin, après avoir constaté que des sites mycéniens sont palatiaux alors que d'autres n'ont livré aucune trace de palais, la question qu'il avance est : « Les régions sans palais sont-elles moins mycéniennes que les autres? »⁶

Le problème de la conception du monde mycénien provient du fait que le terme « mycénien » est une idée moderne qui n'avait pas d'équivalent pour les Mycéniens eux-mêmes. Les chercheurs du 19^e siècle qui révélèrent l'existence de cultures égéennes préarchaïques voulaient avant tout déceler une explication historique aux mythes de la Grèce héroïque⁷. On constate que souvent les archéologues ont donné à leur site un nom tiré de la mythologie, dont Troie, Mycènes, Tirynthe et Pylos⁸ sont les exemples les plus éloquents⁹. Dans le même ordre d'idées, les archéologues qui étudient aujourd'hui le site de Volos en Thessalie sont fiers de déclarer que leur site correspond probablement à la légendaire Iolkos, lieu de départ des Argonautes vers la Colchide¹⁰. D'un autre côté, les sites majeurs de l'époque classique dont l'histoire remonte jusqu'à l'âge du bronze portent souvent le même nom qui leur était attribué chez Homère : Knossos, Athènes, Thèbes, Orchomène et Sparte se rapportent tous à cette catégorie.

⁵ Darcque, 1996, 712.

⁶ Darcque, 1996, 712.

⁷ Les motivations de Schliemann pour ses fouilles à Troie, Mycènes, Ithaque et Tirynthe sont assez évocatrices. On peut aussi appliquer la même idée aux fouilles d'Evans à Knossos et de Blegen à Pylos. Les conclusions de Schliemann trahissent aussi son objectif de prouver la réalité historique de mythes grecs. Par exemple, Schliemann insistait que les objets de la tombe du Cercle A dataient de la période de la guerre de Troie, soit vers 1250, alors qu'il estimait l'érection de la Porte aux lions quelques siècles auparavant, étant donné sa saveur égyptienne (ce qui concorderait avec la tradition mythologique). Paradoxalement, aujourd'hui on estime la construction de la Porte aux lions vers le HRIIB, soit vers 1250, alors que les vestiges des tombes à fosses proviendraient de quelques siècles auparavant. Burns, 2012, 51.

⁸ Le nom de Pylos a par contre ensuite été confirmé par le linéaire B, où on retrouve à plusieurs reprises le nom pu-ro.

⁹ À cela on pourrait également ajouter le nom de « Minoens » qu'Evans donna aux gens qui habitaient le palais qu'il venait de découvrir. À Ithaque, les quelques traces d'habitations se sont fait attribuer le nom de « Palais d'Ulysse », alors que la forteresse de Nauplie prend le nom de « Fort de Palamède ».

¹⁰ Adrymi-Sismani, 2004-2005, 54. Cependant, l'auteur nie l'historicité du mythe de Jason et Médée.



Carte 1: Carte des principaux sites palatiaux.

Ces deux phénomènes expliquent les inéluctables concordances entre la répartition des sites « mycéniens » et des royaumes des guerriers achéens, mentionnés dans le célèbre passage du « Catalogue des vaisseaux » de l’Iliade¹¹. Le Catalogue des vaisseaux offre possiblement une base qui reflète le cœur du monde mycénien, mais la réalité est infiniment plus complexe. Loin de vouloir juger de l’historicité du monde d’Homère¹², nous insistons toutefois sur l’impact qu’ont exercé ces récits légendaires sur la mycénologie, étant donné que plusieurs spécialistes de l’âge du bronze ont amorcé leurs recherches à partir du célèbre passage d’Homère¹³. En conséquence, outre la corrélation de noms de lieux partagés avec le monde homérique, l’étendue du monde mycénien s’apparente de près avec celui d’Homère. Généralement, les chercheurs limitent le cœur du monde mycénien au Péloponnèse et à la Grèce centrale¹⁴, ce qui est conforme à Homère qui ignore les Cyclades, l’Épire et la Macédoine. On retrouve cependant des vestiges mycéniens à l’extérieur de ces marges, ce qui vient bousculer cette vision primaire de la Grèce préclassique. Nous trouvons de la céramique mycénienne en quantité appréciable en Italie, en Thrace, au Levant, à Chypre, en Égypte et même jusqu’en Ibérie¹⁵, alors que des figurines de « types mycéniens » sont également retrouvées en Méditerranée centrale et au Proche-Orient¹⁶. Il n’est donc pas toujours aisé de

¹¹ Homère, *Iliade*, II, 484-780.

¹² Le problème majeur quant à « l’historicité » des poèmes d’Homère est le fait que nous ignorons la date exacte de composition et l’époque à laquelle correspond la société dépeinte. On remarque que, dans l’Iliade et l’Odyssée, le (ou les) poète dépeint des éléments qui correspondent à la fois à l’âge du bronze, aux siècles obscurs et à la période archaïque, ce qui représente une ère d’environ 800 ans. De ce fait, plusieurs linguistes, archéologues, historiens et autres spécialistes s’acharnent depuis des décennies, voire des siècles, à tenter de dénicher quelle est *la* société dépeinte dans les poèmes homériques. Bien que le consensus actuel suggère que le monde homérique est un écho du monde mycénien dans lequel ont été introduits quelques éléments des périodes ultérieures qui trahissent sa date de composition, il nous apparaît plus sage d’affirmer que le monde homérique ne représente *aucune* société historique, mais dépeint plutôt un monde *imaginaire* dans lequel certains détails rappellent des traits historiques qui permettent de croire que l’origine de l’œuvre remonte à l’âge du bronze. Pour une excellente historiographie sur le sujet, voir : Bennet, 2014, mais aussi : Simpson et Lazenby, 1970; Chadwick, 1972 et surtout Dickinson 1986 et 2007.

¹³ C’est notamment le cas de D. W. Smit pour la région de la Thessalie. Smit, 1989, 174.

¹⁴ Treuil *et al.*, 2008, 350; Feuer, 2011, 510; Sherlmerdine, 2008, 117.

¹⁵ Burns, 2012, 11; Treuil *et al.* 2008, 359.

¹⁶ Pilali-Papastériou, 1998, 27-52.

déterminer si ces vestiges témoignent d'une présence physique ou résultaient de contacts commerciaux¹⁷, de sorte que de cerner les frontières du monde mycénien est une tâche délicate.



Carte 2: Les royaumes achéens selon le Catalogue des vaisseaux

¹⁷ Même dans les cas d'actions commerciales, la question demeure si des Mycéniens étaient implantés sur place ou si les échanges avaient lieu au moyen d'un intermédiaire.

Objectifs

Il s'agit pourtant de l'objectif de ce travail; déterminer les frontières du territoire mycénien est une étape essentielle pour mieux étudier leurs interactions commerciales et sociales avec la périphérie. Quelles sont les régions typiquement mycénienne et lesquelles se sont acclimatées ou furent assimilées à cette culture? Les Mycéniens étaient-ils physiquement installés dans les régions périphériques? Aurions-nous raison de prétendre que le monde mycénien consistait en un tout unifié ou s'agissait-il d'un corps fragmenté de plusieurs territoires indépendants? Voici les questions que nous tenterons de résoudre. Afin de maintenir l'objectif réalisable, nous nous concentrerons exclusivement sur les périodes de l'Helladique récent III A et B (environ de 1400 à 1200 av. J.-C.), périodes qui correspondent à l'apogée de la civilisation mycénienne et qui sont les mieux documentées par les sources archéologiques et épigraphiques. Avant l'HR IIIA, les éléments qui définissent les Mycéniens sont peu communs et inégalement distribués, de sorte qu'il est hasardeux de tenter une définition de la culture mycénienne pour ces époques¹⁸. Nous convenons que dans ce contexte, les interrogations de P. Darcque sont tout à fait pertinentes. En revanche, le portrait est beaucoup plus précis à la fin de l'âge du bronze, alors que tous les traits mycéniens y sont majoritairement adoptés.

Historiographie

En premier lieu, il est indispensable d'entreprendre ce sujet en tenant compte que le terme mycénien n'est pas à prendre au sens *politique*, mais qu'il s'agit avant tout d'une désignation *ethnique*¹⁹, dont la définition ne fait toujours pas l'unanimité. Cette culture tire son

¹⁸ Papadimitriou, 2008, 100.

¹⁹ Feuer, 2011, 508-509. On dira d'une ethnie qu'elle regroupe des individus qui se distinguent par une culture commune, une langue, un dialecte, une religion, une cuisine, un habillement, une histoire commune, etc. Ces distinctions peuvent à la fois être remarquées par le groupe ethnique lui-même, ou par l'extérieur. Il va ainsi de soi que ces perceptions sont tout à fait subjectives. Le groupe ethnique est conscient d'appartenir à un groupe, à la différence d'une culture, qui regroupe des gens qui partagent, consciemment ou non, des valeurs, des normes ou des symboles. Afin de modérer la problématique de ce travail, nous nous contenterons de désigner les Mycéniens en tant que culture, bien que certains, comme Feuer, sont d'avis que les Mycéniens devraient être considérés en tant qu'un groupe ethnique.

origine des excavations d'Heinrich Schliemann dans les tombes de la région de Mycènes en Argolide, qui mirent au jour des vestiges représentant une civilisation indépendante du reste du bassin méditerranéen²⁰. Il n'était pas clair à l'époque si cette civilisation était parente de la civilisation grecque; plusieurs érudits du 19^e et du début du 20^e siècle, non sans être influencés par les perceptions géopolitiques de leur époque, n'interprétaient aucun élément hellénique dans les vestiges de Schliemann et leur entrevoyaient plutôt des origines égyptiennes et orientales²¹, alors que selon Sir Arthur Evans, les Mycéniens ne pouvaient être Grecs puisqu'ils n'étaient que des rejetons des Minoens, qui eux n'étaient vraisemblablement pas helléniques²². Un passage de l'ouvrage de l'historien allemand U. Köhler fait directement allusion à cette réfutation du rapprochement entre les Mycéniens et les Grecs : « here everything is un-Greek, style and ornamentations, divine forms and symbols, clothes and hairstyle; nowhere a trace of Greek spirit, Greek custom, Greek faith »²³.

Nous pouvons comprendre que ces chercheurs fussent déconcertés, voire choqués par l'apparence de cette nouvelle civilisation qui n'avait rien à voir avec l'image de la Grèce héroïque que projetaient les artistes de la Renaissance. En effet, les épaisses armures encombrantes, les citadelles isolées, les sombres tombes à coupole et une écriture en syllabaire rappelant les hiéroglyphes égyptiens ébranlaient le stéréotype d'une Grèce héroïque constituée de jeunes hommes se battant à moitié nus autour de remparts en marbre blanc sous un ciel bleu! Cependant, le déchiffrement du linéaire B par Michael Ventris, aidé par John Chadwick, en 1952 confirma son idée que le linéaire B consistait en une forme de grec très ancien, et vint du même coup réfuter toutes les théories qui entrevoyaient les Mycéniens en tant qu'Asiatiques ou Égyptiens. Il ne fait aucun doute aujourd'hui que les Mycéniens étaient les ancêtres des Grecs de l'époque historique, mais il serait illusoire de considérer que leurs

²⁰ Burns, 2012, 41. Comme il a déjà été mentionné, ces découvertes devaient avant tout donner une explication historique aux mythes grecs, mais nous n'en tiendrons pas compte dans cet essai.

²¹ Burns, 2012, 42-51. Il est notamment question de la Porte aux lions, dont le style et la représentation de lions appuyaient les partisans d'une origine égyptienne des « Mycéniens ».

²² Farnoux, 1993, 45.

²³ « Anders die Gräberfunde: hier ist alles ungriechisch, Stil und Ornamente, Göttergestalten und Symbole, Kleidung und Haartracht; nirgends eine Spur griechischen Geistes, griechischer Sitte, griechischen Glaubens. » Köhler, 4; trad. de l'allemand par Burns, 2012, 51.

frontières correspondaient à celles de la Grèce actuelle, de sorte que les chercheurs modernes préfèrent désigner le territoire mycénien par le terme « monde mycénien » plutôt que d'utiliser le nom « Grèce ».

À propos de la géographie de ce monde mycénien, les premiers travaux dignes de mention ont été réalisés dès le début des années 1960²⁴, peu après le déchiffrement du linéaire B. Ce thème a ensuite été repris dans le cadre d'un premier colloque de géographie mycénienne organisé par J. Bintliff en 1976²⁵. Ce colloque s'intéressait exclusivement aux limites des territoires occupés par les royaumes mycéniens, particulièrement ceux de Pylos et de Knossos. Cette publication reste tout de même utile pour connaître les hypothèses géographiques suite aux premières interprétations des tablettes en linéaire B. Depuis lors, plusieurs ouvrages ont approfondi les travaux de ce rassemblement, dont ceux de L. Godart et A. Sacconi²⁶, et plus récemment celui M. Del Freo, qui a effectué un recensement de tous les toponymes retrouvés dans les archives de Thèbes, dont l'apport pour cette recherche est inestimable²⁷.

Quant au domaine de la périphérie du monde mycénien, très peu d'ouvrages se sont intéressés à l'ensemble du sujet. Nous mentionnons l'ouvrage considérable de R. H. Simpson, qui livre un aperçu de tous les sites mycéniens et leur bibliographie²⁸, et un article de B. Feuer, qui prit une approche plutôt anthropologique pour aborder la question²⁹. Plus fréquemment, les archéologues vont s'intéresser à une région particulière pour en léguer des travaux spécialisés. C'est par exemple le cas de C. Mee dont le recensement effectué en 1978³⁰ des vestiges mycéniens retrouvés en Anatolie (principalement la céramique) sert encore de référence à tout chercheur qui s'apprête à effectuer un travail sur cette région. Les thèmes reliés à la Crète au cours de la période mycénienne ont été abordés lors d'une table ronde de l'École française

²⁴ Chadwick, 1961.

²⁵ *Mycenaean Geography. Proceedings of the Cambridge colloquium. September 1976*, éd. J. Bintliff.

²⁶ Godart et Sacconi, 1999.

²⁷ Del Freo, 2003.

²⁸ Simpson, 1981.

²⁹ Feuer, 2011.

³⁰ Mee, 1978.

d'Athènes éditée par J. Driessen et A. Farnoux à la fin des années 1990 qui synthétise bien les résultats archéologiques et les idées générales quant à la présence mycénienne sur l'île. Quant à la région de la Thessalie, elle a été explorée par P. Halstead dans le cadre du premier colloque de la géographie mycénienne³¹. Par contre, ce sont surtout les travaux de V. Adrymi-Sismani à Dimini qui servent de référence aujourd'hui à la Thessalie mycénienne³². Alors qu'Halstead voyait en la Thessalie une région où la présence mycénienne était limitée, voire absente, Adrymi-Sismani s'efforce à inclure montrer que la région était mycénienne en tout point. Enfin, une colossale édition de R. Laffineur et E. Greco recense les derniers articles spécialisés à propos des Mycéniens et de leur périphérie³³. Prenant le thème de l'*Emporia*, cet ouvrage s'intéresse particulièrement aux relations commerciales qu'entretenaient les Mycéniens avec leurs régions limitrophes, ce qui soulève également l'inévitable question quant à la présence mycénienne dans ces régions. L'ouvrage a l'avantage de n'avoir épargné aucune région et d'offrir une mise-à-jour des données archéologiques pour l'ensemble des régions mycéniennes.

Définitions

Qu'est-ce qu'une frontière ? Selon le Petit Robert (2010), une frontière est la « limite d'un territoire qui en détermine l'étendue ». Tirant l'origine de sa définition du « front » entre deux armées, la frontière est un concept moderne³⁴ et il est hasardeux de l'appliquer à l'Antiquité³⁵. Bien qu'elle consiste en une ligne artificielle, elle est souvent représentée par une ligne tracée au sol et d'une clôture, si ce n'est d'un mur³⁶, or les exemples de traces si

³¹ Halstead, 1976.

³² Adrymi-Sismani, 2004-2005; 2010.

³³ Laffineur et Greco, *Emporia*, 2005.

³⁴ Le sens actuel du terme daterait de la fin du 19^e siècle.

³⁵ L'attribution d'une frontière à la Grèce classique serait tout aussi hasardeuse étant donné qu'elle consistait en une mosaïque d'États indépendants partageant une culture commune quant à la langue et la religion, ce qui n'est pas sans rappeler le cas de la Grèce mycénienne.

³⁶ Picouet et Renard, 2007, 16; Piermay, 2007, 15.

nettes de barrières sont très rares en antiquité³⁷. Il ne fait par contre aucun doute que cette définition canonique de la frontière est trop concise, de sorte que plusieurs chercheurs en géographie ont tenté de la préciser. Ainsi, pour P. Baud, S. Bourgeat et C. Bras, non seulement une frontière limite un territoire, mais elle « représente une rupture souvent franche entre deux modes d'organisation de l'espace, entre des réseaux de communication, entre des sociétés souvent différentes et parfois antagonistes »³⁸. Autrement dit, la frontière peut aussi servir de démarcation entre deux ou plusieurs groupes culturels : elle agit en tant que marqueur identitaire³⁹. Cette version démontre qu'outre la connotation politique, la frontière peut aussi prendre une dimension culturelle, ce pour quoi il n'est peut être pas impossible d'adapter le concept pour une période historique éloignée, dans la mesure où la définition de l'expression est dynamique et prend un sens plus large en couvrant plusieurs sphères.

Cette seconde définition concorde astucieusement avec la science de l'Histoire, puisque les deux types de frontières –politiques et culturelles- s'appliquent aux deux sources principales de l'étude de l'Antiquité : les sources matérielles (ou archéologiques) et écrites. Le lien entre la culture et les sources matérielles est notoire; celle-ci peut se manifester autant dans l'architecture, le mobilier, et dans les œuvres artistiques que dans la religion, la langue et l'alimentation : tous des domaines où l'archéologie est le meilleur outil nous documentant sur le sujet. En ce qui a trait aux frontières politiques, celles-ci sont généralement des limites artificielles claires déterminées à la suite de traités officiels, de sorte que les sources écrites sont les seules qui puissent réellement nous en éclairer.

Par conséquent, ce travail a été séparé en deux sections qui couvrent à la fois une frontière et une catégorie de sources : le premier chapitre s'intéresse aux frontières culturelles d'après l'archéologie, alors que le second se concentre sur les frontières politiques à la suite de l'examen des documents épigraphiques de l'âge du bronze. Il a déjà été relevé que les Mycéniens représentent traditionnellement une culture, ce qui explique pourquoi la première section est plus concrète et propose avant tout un examen rigoureux des sources

³⁷ La barrière la plus connue de l'antiquité est sans doute le mur d'Hadrien qui marquait la limite du territoire romain en Bretagne, mais plus d'un millénaire le sépare de l'époque mycénienne.

³⁸ Baud, Bourgeat, Bras, 1995, 124.

³⁹ Picouet et Renard, 2007, 16.

archéologiques disponibles, alors que la deuxième est le résultat d'un exercice assez audacieux qui tente de remettre en question certaines idées préconçues de la mycénologie. Enfin, l'objectif de cette élaboration est d'en arriver à une conclusion qui comparera les marges culturelles et politiques du monde mycénien, tout en amenant certaines pistes de réflexion au sujet de questions indirectement abordées par cette ordonnance géographique. Il n'est pas du tout le but de faire coïncider les frontières culturelles et politiques; plusieurs frontières contemporaines ont été tracées sans pour autant que la nature des peuplements n'eut été prise en compte⁴⁰. Nous espérons plutôt que ces résultats permettront de soutenir de futures recherches quant aux relations entre les Mycéniens et leur périphérie.

⁴⁰ Wackermann, 2003, 19.

Tableau 1 Chronologie relative de l'âge du bronze.

Période chronologique	Abréviation	Années approximatives av. J.-C.
Helladique ancien I	HA I	3000-2700
Helladique ancien II	HA II	2700-2200
Helladique ancien III	HA III	2200-2000
Helladique moyen I	HM I	2000-1900
Helladique moyen II	HM II	1900-1800
Helladique moyen III	HM III	1800-1700
Helladique récent I	HR I	1700-1500
Helladique récent II	HR II	1500-1400
Helladique récent IIIA	HR IIIA	1400-1300
Helladique récent IIIB	HR IIIB	1300-1200
Helladique récent IIIC	HR IIIC	1200-1100

Chapitre 1 : La frontière culturelle

Frontière culturelle : définition

L'introduction présentait la frontière en tant que concept pouvant prendre plusieurs connotations : non seulement celle-ci peut servir de démarcation entre deux territoires, mais elle peut par ailleurs marquer la scission de deux ou plusieurs cultures. En ce dernier cas, rares sont les exemples où la frontière est délimitée par une ligne franche, puisque sa démarcation est tributaire de l'interprétation de certains indices choisis par l'investigateur. Qui plus est, la limite est perméable et est également sujette à varier d'une période à l'autre⁴¹.

Un modèle à trois niveaux a été développé par B. A. Feuer afin de comprendre ce phénomène. Le premier niveau est le *noyau* : il s'agit de la zone où l'on remarque un degré maximum d'intégration, où tous les indices culturels recherchés sont répertoriés, de sorte qu'il est envisageable de prétendre que ces régions représentent le cœur du corps culturel⁴². C'est généralement dans cette zone que se produit l'éclosion de la culture et où elle se développa. Les vestiges y sont retrouvés dans un clair contexte culturel, confirmé par la présence des formes des maisons, les tombes, la poterie domestique, etc.⁴³. En somme, le noyau offre un portrait d'ensemble homogène où tous les aspects convergent vers la même culture.

Nous nommons ensuite *zone intermédiaire* le niveau où l'on retrouve un mélange analogue entre les adhérents de plusieurs groupes culturels. Le contexte de ces découvertes est ambigu et peu d'indices permettent de conclure quelle est la culture dominante du site et de la région⁴⁴. Plusieurs critères de la culture étudiée s'y retrouvent, mais on y souligne également quelques variantes qui témoignent ou d'une population hétérogène, ou d'habitants d'une culture étrangère tentant de s'associer à la culture dominante, d'où la conception du terme « acculturation ». Toutefois, les caractéristiques culturelles sont habituellement très discernables et démontrent la présence physique de certains membres de la culture en

⁴¹ Feuer, 2011, 512; Piermay, 2007, 15-18.

⁴² C'est dans le noyau que l'appartenance identitaire est la plus forte et où l'on retrouve le plus d'interaction entre les membres du même groupe culturel.

⁴³ Smit, 1989, 174.

⁴⁴ Smit, 1989, 174.

question. Par exemple, il s'agit souvent d'un endroit qui fut le théâtre d'une expansion du noyau par les membres.

Enfin, la *zone frontière* est le niveau où l'on répertorie un minimum d'intégration : les membres du noyau forment une minorité, mais on y retrouve néanmoins quelques-unes de leurs caractéristiques, qui témoignent de l'existence de certaines interactions dont le commerce et les échanges s'avèrent être les plus fréquentes⁴⁵. Une présence permanente dans ces régions n'est pas nécessairement requise, mais les colonies, au sens où nous les comprenons aujourd'hui, seraient également classées dans cette zone. Les trouvailles y sont en contexte isolé et sont clairement insuffisantes pour conclure à un site habité par la culture étudiée⁴⁶. En résumé, la zone frontière est une zone dynamique d'échanges dans laquelle était impliquée la culture étudiée, mais où on n'y retrace pas ou peu de traces d'habitations permanentes.

Définition des Mycéniens

D'après les connaissances de l'auteur, l'application du modèle de Feuer au monde mycénien n'a malheureusement jamais été pleinement réalisée⁴⁷, et cela est assez regrettable puisqu'une telle ordonnance géographique des sites mycéniens enrichirait les études à propos de leurs relations internes et externes (qui pourtant ne manquent pas). La première étape consiste avant tout à déterminer quelles sont les caractéristiques culturelles retenues pour établir l'étendue des trois zones culturelles décrites précédemment. Il va de soi que ces caractéristiques sont subjectives et varient d'une étude à une autre. Généralement, la langue et la religion sont les deux indices majeurs qui définissent une culture, mais à cette liste nous

⁴⁵ Feuer, 2011, 518. Par le fait même, c'est aussi dans cette zone que l'on recense les conflits militaires, de sorte qu'elle est souvent facilement dissociable. Elle peut donc représenter le premier pas d'une volonté d'expansion.

⁴⁶ Smit, 1989, 174. Il peut par exemple s'agir de la découverte d'une tombe sans centre d'habitation rattaché.

⁴⁷ Feuer s'est prêté à l'exercice, mais a limité son analyse à la Crète et à la Thessalie. Voir Feuer, 2011.

pouvons également ajouter l'apparence physique, les mœurs, les traditions, les habitudes alimentaires et vestimentaires, les coutumes funéraires et toute manifestation matérielle⁴⁸.

Malheureusement, la rareté des sources disponibles de l'âge du bronze nous empêche d'attribuer tous ces marqueurs à la civilisation mycénienne et nous force à être sélectifs; il serait très complexe, voire impossible, de nous faire une idée juste de l'apparence physique, des mœurs et des habitudes alimentaires des Mycéniens, de sorte que ces traits seront ignorés. De plus, nous avons fait le choix difficile d'exclure la religion de cette étude, puisque nos connaissances en ce qui la concerne sont trop fragmentaires pour que nous puissions l'étudier de façon rigoureuse⁴⁹. Heureusement, la culture matérielle et l'architecture nous sont un peu plus accessibles grâce à l'archéologie, raison pour laquelle nous les considérons comme les sources primordiales de ce chapitre. Enfin, bien qu'il soit impossible de déterminer si tous les habitants parlaient la langue des tablettes en linéaire B⁵⁰, la répartition étendue de celles-ci nous certifie que la langue est un marqueur indispensable à prendre en considération dans toute étude de la culture mycénienne.

La majorité des traits typiques de la civilisation mycénienne est rapportée dans les interrogations soulevées par Darcque, qui énumère les coutumes funéraires, l'architecture et la langue. En effet, il est vrai que les coutumes funéraires peuvent être des marqueurs culturels concrets. En ce qui concerne les Mycéniens, les tombes à chambre, mais surtout à tholos, sont généralement considérées comme les manifestations mortuaires qui les définissent le mieux au

⁴⁸ Feuer, 2011, 510; Brass, 1980, 62-63.

⁴⁹ Nous détectons certains noms de divinités dans les tablettes linéaires B, mais nos connaissances à propos des pratiques, des rituels et des lieux de cultes sont minimes. Les statuettes et figurines pourraient avoir certaines significations culturelles, mais elles nous sont inconnues. Les indices archéologiques nous laissent croire que les croyances religieuses mycéniennes ont été fortement influencées par celles de Minoens : Feuer, 2011, 512.

⁵⁰ Pour certains, seule l'élite de la société était mycénienne. Ainsi, l'emploi du linéaire B et de la langue grecque était strictement réservé à cette élite, alors que le reste de la société aurait été indigène et dont la culture serait étrangère aux Mycéniens. Il est vrai que la plupart des artefacts considérés comme mycéniens représentent des objets de prestige, mais il n'empêche que cette théorie est impossible à prouver. Elle n'explique pas, par exemple, comment la langue grecque a fini par se transposer à l'ensemble de la population à la suite de la chute des palais mycéniens.

cours de l'HRIII⁵¹. De plus, c'est dans ces tombes que l'on retrouve les artefacts secondaires : les sceaux, les épées, les armures, les bijoux et toute autre forme de mobilier funéraire. Cependant, l'absence de ces objets dans une région ne signifie pas nécessairement une absence mycénienne⁵², raison pour laquelle nous les considérons comme subsidiaires, contrairement aux tholoi, dont leur distribution nous est d'un apport inestimable.

En second lieu, l'architecture est un indice formel pour détecter la présence de Mycéniens. Évidemment, outre les tombes à tholos, les palais marquent la signature mycénienne par excellence. Ceux-ci sont caractérisés par un mégaron : une construction de forme rectangulaire d'environ 23 m de long, comprenant un porche *in antis*, un vestibule et une salle où en son milieu se trouve un foyer entouré de quatre colonnes⁵³. À ces monuments majeurs, nous pouvons également ajouter les infrastructures publiques : les fortifications de style cyclopéen, les routes, les ponts et les canaux.

La présence du linéaire B est sans doute la manifestation la plus probante pour justifier la position d'une région près du cœur mycénien. Bien qu'il soit juste d'affirmer que son usage était limité et que rien ne prouve si les Mycéniens usaient du langage en tant que signe diacritique comme le faisaient les Grecs de l'époque classique⁵⁴, il n'empêche que la seule présence du linéaire B, principalement sur tablette d'argile⁵⁵, témoigne de la présence du

⁵¹ Poursat, 1995, 61; Treuil *et al.*, 2008, 404. On note également les tombes à fosses, mais comme elles disparaissent de Grèce avant le 15^e siècle av. J.-C., nous les ignorons volontairement dans ce travail.

⁵² Feuer, 2011, 512. La plupart du temps, les tombes sont retrouvées pillées, ce qui peut expliquer une absence de tels objets sur un site. L'absence d'une évidence ne signifie pas nécessairement l'évidence d'une absence.

⁵³ Poursat, 1995, 58; Treuil *et al.*, 2008, 386.

⁵⁴ Feuer, 2011, 512. C'est-à-dire que les Grecs se servaient de leur langue afin de se démarquer des autres. L'utilisation du mot « barbare » est assez éloquente à ce sujet.

⁵⁵ La présence de tablettes d'argile prouve que le linéaire B était utilisé sur le site même, alors qu'il est plausible que les inscriptions sur nodules, vases et autres objets commerciaux ne servaient que le ou les sites en provenance. À Pefkakia en Thessalie, une inscription sur une kylix a été recensée, mais il est généralement admis qu'il s'agit d'un vase importé de l'Argolide. Adrymi-Sismani, 2004-2005, 20. La présence d'inscriptions sur d'autres supports que l'argile confirme néanmoins des formes d'interactions du site en question avec le noyau mycénien.

système palatial et de « l'idéologie du wanax » qui lui est directement liée⁵⁶. Il s'agit en somme de la base de la civilisation mycénienne : elle représente à la fois le système social, politique et économique, et tout lui est directement relié. La découverte de tablettes en linéaire B atteste l'existence d'un système administratif organisé, d'un système économique centralisé, d'une élite structurée et, certes, de l'emploi de la langue grecque.

Nous ne pouvons enfin ignorer la poterie, l'indice archéologique retrouvé en plus grande quantité, en raison du caractère impérissable du matériau. Parce qu'elle était facile à transporter et susceptible d'être imitée, elle a le principal avantage de se retrouver partout, si bien qu'il arrive dans certaines régions qu'elle soit la seule évidence d'une présence de la culture mycénienne. De tels cas se révèlent être de parfaits exemples de zones frontalières : en raison de sa fonction commerciale, la seule présence de la céramique mycénienne ne dénote pas pour autant la présence de Mycéniens ou son usage par ceux-ci⁵⁷. Le même constat peut également être effectué au sujet des bijoux et autres items décoratifs qui pouvaient être des objets d'échanges ou de cadeaux avec des non-Mycéniens.

À la lueur de ce résumé, qui étaient les Mycéniens à leur apogée? Selon les indices matériels à notre disposition, pour être un Mycénien, il fallait avant tout parler une forme de grec, être impliqué dans un système palatial qui comprend un mégaron et être inhumé dans une tombe à tholos ou à chambre⁵⁸. En somme, tous ces traits sont des expressions matérielles du mode économique et de l'organisation sociale qui est la pure spécification de la culture mycénienne⁵⁹. Les artefacts secondaires nous informent également que ces gens devaient aussi avoir une attirance pour les expéditions guerrières et les objets d'apparat.

⁵⁶ Killian, 1988; Burns, 2012, 105.

⁵⁷ Feuer, 2011, 513.

⁵⁸ Feuer, 2011, 529; Treuil et al., 2008, 349-352.

⁵⁹ Papadimitriou, 2008, 100.

Le novau du monde mycénien

Le Péloponnèse (la Messénie, la Laconie et l'Argolide)

Traditionnellement, le cœur du monde mycénien est situé « au Péloponnèse et en Grèce centrale », où se retrouvent les palais de Pylos, de Mycènes, de Tirynthe et de Thèbes, en plus des tholoi les plus impressionnantes⁶⁰. Dans ce travail, nous proposons une solution plus précise, étant donné la signification plutôt nébuleuse de cette description (que sous-entendons-nous par « Grèce centrale » ?).

Nous suggérons d'abord de limiter le Péloponnèse à la Messénie, à la Laconie et à l'Argolide. Il n'est pas rare que ces régions soient étudiées isolément, tant la qualité et la quantité de leurs vestiges sont dans une classe à part⁶¹. En plus des palais énumérés précédemment, une soixantaine de tholoi de tailles variables sont recensées en Messénie et en Argolide⁶², alors que la Laconie en compte deux majeures et plusieurs autres de tailles modestes⁶³. De plus, des inscriptions en linéaire B sont connues depuis longtemps à Pylos, Mycènes et Tirynthe sur des tablettes d'argile, et à Midéa où des inscriptions sur nodules et quelques vases ont été retrouvées⁶⁴. En Argolide a été recensé depuis longtemps l'amalgame de routes le plus important du monde mycénien. Ces routes partaient toutes de Mycènes et, selon toute vraisemblance, auraient été construites au cours de l'HR IIIB⁶⁵.

⁶⁰ Castleden, 2005, 192.

⁶¹ Dans son étude des tholoi, Pelon distingue la Messénie et l'Argolide du reste du monde mycénien continental, qu'il sépare à son tour en régions à implantation importante et régions à implantation mineure. Pelon, 1976, 412.

⁶² Pelon, 1976, 392-412.

⁶³ Pelon, 1976, 183-187; 412.

⁶⁴ Treuil *et al.*, 2008, 315.

⁶⁵ Le Capitaine B. Stefen, à la fin du 19^e siècle, a été le premier à répertorier ce système routier mycénien. Ces routes sont des traces archéologiques non seulement très difficiles à détecter, mais également à dater, étant donné qu'elles étaient généralement réutilisées dans les époques ultérieures, de sorte que souvent il ne reste que les ponts et les fortifications qui les longeaient. Le travail du capitaine B. Stefen a été repris par A. Jansen en 2002, qui à son tour a été critiqué par R. H. Simpson : Simpson, 2002. Le meilleur recensement des routes mycénienne est l'œuvre de R. H. Simpson et Hagel, 2006.

En Messénie, les mentions de chars dans les tablettes linéaires B suggèrent qu'il devait aussi exister un réseau routier à Pylos, même si à ce jour les excavations archéologiques ont été timides à ce sujet⁶⁶. En comparaison à ces régions, aucun palais n'a été répertorié en Élide, Achaïe et Arcadie, et le nombre de tholoi recensées est modeste⁶⁷. Pourtant, l'absence de sites majeurs en Achaïe peut paraître surprenante, étant donné qu'elle abonde en sources et en terres favorables à l'agriculture⁶⁸, mais cette absence est probablement due au fait que ces régions n'avaient pas l'accès à la mer Égée dont bénéficiait le sud du Péloponnèse⁶⁹. Quelques sites mycéniens sont néanmoins attestés dans ces régions, principalement sur le haut de collines pouvant facilement être défendues⁷⁰. À Kafkania, près d'Olympie en Élide, a été retrouvé récemment un tesson portant une très ancienne inscription en linéaire B⁷¹ qui prouve, d'une part, que le linéaire B a été inventé et développé sur le continent grec⁷², et d'autre part que le linéaire B était vraisemblablement connu également au nord du Péloponnèse. Étant donné que ces régions septentrionales du Péloponnèse comportent un nombre raisonnable, mais restreint, de sites d'occupations mycéniens et qu'ils faisaient l'emploi du linéaire B, il nous paraît justifié de les classer dans la zone intermédiaire. Seulement, l'absence de palais et de tholoi d'importance démontre seulement que ces régions ne bénéficiaient pas d'une richesse dont disposaient la Messénie et l'Argolide.

La situation de la Laconie avait longtemps été plus problématique. En raison de sa place prédominante chez Homère, les chercheurs tentaient de l'inclure au cœur du monde mycénien, mais les excavations archéologiques ont longtemps échoué à prouver l'existence de

⁶⁶ Simpson et Hagel, 2006, 161.

⁶⁷ En Achaïe, région où la plupart des sites recensés sont des tombes, une seule d'entre elles est à tholos, située à Katarraktis. Pelon, 1976, 417.

⁶⁸ Simpson, 1981, 89.

⁶⁹ Papadimitriou, 2008, 101. Cette raison explique également pourquoi le seul centre palatial recensé en Thessalie se trouve en bordure de la baie de la région qui donne le plus facilement accès à la mer.

⁷⁰ Simpson, 1981, 85.

⁷¹ L'inscription date de la fin de l'HM, donc contemporaine du Linéaire A. Sur l'inscription : Godart, Arapogianni et Rambach, 1999, 39-43.

⁷² Godart, 2001, 148.

palais dignes des grands déjà énumérés (aucune fortification mycénienne n'y est attestée⁷³), de même que l'usage du linéaire B⁷⁴, de sorte qu'il était délicat d'inclure cette région dans le noyau. Toutefois, la découverte récente de tablettes en linéaire B à Ayios Vasilios en banlieue de Sparte, jumelée aux nombreuses tholoi, comme les impressionnantes tombes de Pellana⁷⁵, confirme l'idée que la Laconie était impliquée dans une « organisation palatiale » et se rapprochait davantage de l'Argolide et de la Messénie que des régions septentrionales du Péloponnèse. Bien que ses découvertes archéologiques soient encore modestes, elles montrent que la Laconie faisait bel et bien partie du cœur du monde mycénien⁷⁶.

La Grèce centrale

Le cas de la Grèce centrale est un peu moins certain puisqu'elle ne renferme pas de barrière naturelle aussi franche que celle dont dispose le Péloponnèse. D'abord, malgré l'absence de vestiges palatiaux aussi considérables que ceux de l'Argolide, il ne fait aucun doute que Thèbes et Orchomène font partie de la région au cœur du monde mycénien. Bien que leurs palais soient malheureusement situés sous la ville actuelle, ce qui rend leurs excavations très difficiles, la tholos d'Orchomène, comparable au Trésor d'Atrée de

⁷³ Simpson et Hagel, 2006, 46-51. Le Menelaion et Haghios Vasilios, les deux centres mycéniens majeurs de la Laconie, étaient fortifiés, mais leurs murs dataient vraisemblablement d'une période postérieure à l'apogée mycénienne. Il ne faut cependant pas faire grand cas de cette absence, puisqu'aucune fortification cyclopéenne n'a été recensée en Messénie, région dont l'appartenance au noyau ne fait aucun doute. Sur les fouilles au Menelaion : Catling, 1976-1977.

⁷⁴ Néanmoins, la région était mentionnée dans les archives de Thèbes, ce qui portait à croire que l'écriture était en usage à Lacédémone : Godart et Sacconi, 1999, 541. Impossible par contre de déterminer si la « Lacédémone » répertoriée dans les archives thébaines correspond à Haghios Vasilios ou au Menelaion.

⁷⁵ Kelder, 2010, 86, note 208.

⁷⁶ Aravantinos et Vasilogamvrou, 2010, 54. La Canée et Volos, par leurs tablettes linéaires B sans vestiges spectaculaires, sont des cas très comparables à la Ayios Vasilios. Seulement, ces cas se retrouvent en régions périphériques et ces découvertes s'avèrent, pour le moment, être des cas isolés, alors que la Laconie se trouve en plein cœur du noyau mycénien.

Mycènes⁷⁷, et la quantité de tablettes en linéaire B retrouvées à Thèbes ne laissent cependant aucun doute quant au pouvoir palatial qui prévalait en Béotie⁷⁸. Bien que les vestiges de Thèbes ne soient pas aussi impressionnants que ceux de Mycènes, les dimensions du complexe perché sur la Cadmée attestent que cet édifice était le plus imposant des palais mycéniens et minoens connus jusqu'à aujourd'hui⁷⁹. La certitude quant à la place qui revient à la Béotie dans le noyau du monde mycénien est aussi soutenue par les intensifs travaux publics observés à Gla, en bordure du Lac Copais. Les fouilles y ont non seulement révélé un système routier qui devait sans doute communiquer avec Orchomène⁸⁰, mais également un système de drainage très sophistiqué, dont il fait peu de doutes qu'il soit l'œuvre de Mycéniens⁸¹. Malgré les dimensions gigantesques de ses murs et de son étendue, il a été démontré par son fouilleur que Gla n'était pas un site palatial au même titre que Mycènes et Pylos; il servait plutôt de base de défense, à la fois pour le système de canalisation et pour Orchomène⁸².

Dans une moindre mesure, le cas de la Béotie peut également être transposé à l'Attique. L'existence vraisemblable d'un palais à Athènes⁸³ et les quelques tholoi plus ou moins bien conservées dans sa région orientale⁸⁴ suggèrent que la région était engagée dans les interactions du monde mycénien. Surtout, les immenses fortifications cyclopéennes de l'Acropole sont comparables à celles de Mycènes et stipulent que le site n'était pas sans importance⁸⁵, bien que l'emplacement exact du supposé megaron est encore incertain⁸⁶. Des

⁷⁷ Leur architecture est si similaire que l'assistant de Schliemann, Dörpfeld, croyait qu'elle était l'œuvre du même architecte : Pelon, 1976, 414.

⁷⁸ Il semble même que le palais de Thèbes était le plus étendu de tous les palais mycéniens, selon les estimations effectuées en surface. Tout dépend si les structures appartiennent toutes au même édifice ou à des bâtiments différents. De plus, bien que la région de Thèbes n'ait pas fourni de tholos imposante, les tombes à chambre les plus importantes du continent grec s'y retrouvent. Kopanias, 2008, 68.

⁷⁹ Kopanias, 2008, 68. Cela est cependant à la condition que tous les vestiges de la Cadmée appartiennent à un même complexe.

⁸⁰ Simpson et Hagel, 2006, 162.

⁸¹ Simpson et Hagel, 2006, 187.

⁸² Iakovidis, 2008, 157.

⁸³ Simpson et Hagel, 2006, 65.

⁸⁴ Pelon en recense quatre à Thorikos (2), Marathon et Ménidi : Pelon, 1976, 223-233.

⁸⁵ Simpson, 1981, 41.

routes reliant l'Acropole d'Athènes à Éleusis et Thorikos suggèrent, d'une part, que l'Attique était animée dès l'âge du bronze, et d'autre part que le centre dynamique de cette région fut Athènes⁸⁷. Bien qu'aucune tombe à tholos ne se retrouve à proximité de l'acropole d'Athènes, plusieurs tombes à chambre dont les datations les plus anciennes remontent à l'HR IIB se trouvent un peu partout autour de l'acropole⁸⁸. L'absence de documents épigraphiques et de vestiges plus colossaux est probablement une conséquence de l'ampleur de la ville historique et ne nous empêche pas de considérer la région comme étant au cœur du monde mycénien, d'autant plus que cette région offre un portrait homogène propre à la culture mycénienne.

La limite septentrionale est plus problématique à cerner puisqu'elle n'est pas séparée par l'eau. Il est traditionnellement admis que le nord de la Béotie était sous le contrôle d'Orchomène⁸⁹, qui ne nous a malheureusement pas fourni d'archives écrites, outre quelques vases à inscriptions⁹⁰. Quelques autres sites ont fourni certains exemplaires de ce type d'inscriptions, soit les sites de Gla, qui présente des vestiges impressionnants et uniques, Kréusis et Médéon⁹¹. Étrangement, ces sites relient parfaitement le Golfe eubéen au canal de Corinthe et il est très tentant d'y tracer la limite nord du noyau du monde mycénien. Par le fait même, cette ligne rejoint le versant nord du mont Hélicon et forme ainsi une frontière naturelle qui sépare la Béotie de la Phocide.

À l'est de la Béotie, l'île d'Eubée a aussi légué quelques vestiges mycéniens, principalement dans la région de Chalkis, près de l'embouchure vers le continent. Étrangement, ce sont pour les périodes avant et après l'apogée mycénienne que l'Eubée est mise en évidence par les fouilles archéologiques. Dès la période du bronze ancien, des traces

⁸⁶ Lemos, 2006, 506. Les seules traces mycéniennes restantes sur l'acropole sont une base d'une colonne et quelques marches d'escaliers d'une largeur comparable à celles de Mycènes.

⁸⁷ Jansen, 2002, 18.

⁸⁸ Lemos, 2006, 508-510. Les tombes se trouvent sur la colline nord de l'Aréopage, dans l'Agora sous la stoa d'Attale et près de la colline sud du Philopappou.

⁸⁹ Del Frio, 2009, 67.

⁹⁰ Treuil *et al.*, 2008, 315.

⁹¹ Treuil *et al.*, 2008, 315. À Médéon, les insignes en linéaire B ont été retrouvés sur un sceau en ivoire alors qu'ils ont été recensés sur trois vases à Kreusis.

importantes d'habitations sont détectées à Manika, près de Chalkis, alors que la superficie du site n'a pas d'équivalent sur le continent grec et se compare même aux sites majeurs de l'Anatolie et du Proche-Orient⁹². Des jarres troyennes sont trouvées en Eubée et discernent une connexion entre ces deux endroits avant même l'émergence de palais sur le continent⁹³. Les traces d'habitations et culturelles de l'Eubée sont si importantes au Bronze ancien, que l'on peut dire qu'elle représente une des « régions berceaux » de la culture helladique, accompagnée de l'Argolide et de la Béotie⁹⁴. À la suite de la chute des palais mycéniens, on trouve encore dans les tombes de Lefkandi des boucles d'oreilles avec deux spirales, style typiquement mycénien, ou encore des ornements circulaires faits en minces feuilles d'or⁹⁵. Une certaine forme de contact avec l'Orient y est également connue, comme l'atteste la découverte à Lefkandi de petites bobines et de poids de métiers à tisser, qui sont également trouvés à Ashkelon et Ekron au Levant⁹⁶. Bref, l'intérêt archéologique envers l'Eubée de l'âge du bronze se situe spécialement pour les périodes avoisinantes de l'apogée mycénien. Néanmoins, des sites ont tout de même laissé des traces d'occupation mycénienne, par exemple à Lefkandi, où vingt tombes à chambre mycéniennes ont été répertoriées et ont livré quelque 200 vases, des figurines, des bijoux et autres objets de bronze⁹⁷. Trois tombes à tholos datant de la fin de l'HR III sont dénombrées en Eubée, dont la tombe de Katakalous qui est parée d'un dromos long près de 7m et d'un stomion haut de 1,65m, ce qui fait de cette tombe la plus grande de l'Eubée⁹⁸. De plus, la céramique eubéenne est d'une qualité comparable à celle de l'Argolide, ce qui n'est pas négligeable. À Chalkis, la ville semble avoir été fortifiée par un long mur qui était peut-être de maçonnerie cyclopéenne⁹⁹. Cependant, l'absence de

⁹² Poursat, 1995, 26.

⁹³ Vermeule, 1964, 64.

⁹⁴ Poursat, 1995, 26.

⁹⁵ Laffineur, 2010, 452.

⁹⁶ Yasur-Landau, 2010, 841-842. L'immigration d'Égéens vers l'Orient après la période de troubles en Grèce à la fin du monde mycénien est peut-être la cause de ces similitudes.

⁹⁷ Simpson, 1981, 54.

⁹⁸ Pelon, 1976, 241. Le seul objet retrouvé dans cette tombe est un gobelet à pied en minyen jaune, ce qui signifie que la datation de la tombe de Katakalous remonte peut-être au début de l'HR III.

⁹⁹ Simpson et Hagel, 2006, 87. Le mur a une épaisseur de 2 à 3m et est préservé à certains endroits sur des hauteurs allant jusqu'à 1,50m.

palais et d'utilisation d'écriture laisse croire que l'île n'était pas totalement imprégnée à la culture et à la forme de vie mycénienne, bien que la proximité de certains sites côtiers avec Thèbes et la Béotie ait pu lui procurer une certaine prospérité qui ait perduré jusqu'aux âges obscurs¹⁰⁰. On dira plutôt que l'Eubée, tout au long de la période mycénienne, doit être considérée comme une région côtière de la Grèce et correspond davantage à une zone intermédiaire.

Le noyau du monde mycénien est ainsi déterminé : la Messénie, la Laconie et l'Argolide au Péloponnèse, et l'Attique et la Béotie en Grèce centrale. Ces régions étaient reliées par la Corinthie, où une gigantesque fortification pourrait avoir servi de démarcation entre ces deux territoires¹⁰¹. Ces régions exposent toutes des tombes à tholos imposantes, des bâtiments monumentaux et des tablettes en linéaire B (sauf pour l'Attique pour les raisons que nous avons déjà exposées). De plus, ces régions sont homogènes puisque la culture mycénienne y est en omniprésence dès les débuts de l'HR. Les indices matériels dont on peut disposer ne nous permettent pas d'introduire les autres régions du Péloponnèse, l'Achaïe et l'Élide, de même que la Phocide et l'Eubée, puisqu'elles ne révèlent pas suffisamment de preuves comme quoi elles ont été impliquées dans un système palatial. En Phocide, le portrait est hétérogène et correspond plutôt à une zone intermédiaire.

¹⁰⁰ Les cimetières de Lefkandi sont un des cas les mieux connus dans l'étude des âges obscurs.

¹⁰¹ Simpson et Hagel, 2006, 124. Cette gigantesque fortification de 6km de long a d'abord été localisée par O. Broneer en 1957, qui en conclut qu'il s'agissait d'un mur visant à protéger les sites du Péloponnèse face à leurs opposants de la Grèce centrale. Bien que certaines incertitudes aient subsisté quant à la datation du mur à l'époque mycénienne, les techniques de construction et les matériaux confirment que le mur est bel et bien une construction mycénienne. Quant à sa fonction, l'hypothèse de départ, selon laquelle il devait s'agir d'un mur défensif ou de démarcation entre la Grèce mycénienne du Péloponnèse et la Grèce centrale semble la moins improbable. Pour sa part, Jansen soutient qu'il devait s'agir d'une route reliant les golfes saronique et corinthien. Jansen, 2002, 17.



Carte 3: Carte des sites et régions du Péloponnèse



Carte 4: Carte des sites et régions de la Grèce centrale

Les zones intermédiaires

Les zones intermédiaires sont des zones culturelles hétérogènes qui offrent plusieurs caractéristiques témoignant d'une présence mycénienne, sans pour autant en présenter tous les aspects. Souvent, cette présence est la résultante d'une expansion territoriale volontaire ou d'un processus d'acculturation. Dans le premier cas, l'apparition culturelle est soudaine, alors qu'elle se trouve introduite peu à peu dans le second. En somme, dans les deux situations, les traces mycéniennes sont récentes et s'infiltrent dans une culture étrangère; on ne dénote pas une continuité des périodes antérieures.

La Crète

À la suite d'un processus d'assimilation ou d'une invasion¹⁰², la Crète postminoenne offre à première vue toutes les caractéristiques du noyau du monde mycénien. Au centre de l'île, un palais digne des plus grandes citadelles du continent est répertorié à Knossos, palais qui renferme un des plus grands dépôts d'archives de tablettes en linéaire B. À l'ouest, La Canée n'a toujours pas livré de palais digne de ce nom, mais une quantité non négligeable de documents en linéaire B suggère qu'elle devait aussi être un centre mycénien d'une certaine importance¹⁰³. Ces archives, jumelées à la disparition de documents en linéaire A, prouvent l'emploi d'un système administratif mycénien en Crète, du moins au centre-nord et à l'ouest de l'île. Les mentions de divinités mycéniennes dans les archives de La Canée évoquent aussi un bouleversement des croyances religieuses¹⁰⁴.

Le changement de garde en Crète est également illustré par la construction de quelques tombes à tholos et à chambre. Sur les dix tholoi crétoises recensées par Pelon, une

¹⁰² L'intégrale des hypothèses de l'arrivée des Mycéniens en Crète est résumée par Castleden, 191-192. Les théories les plus populaires proposent une invasion à la suite d'un désastre naturel (l'éruption volcanique de Théra ou tremblement de terre) ou une transition en douceur.

¹⁰³ Hallager et Vlasaki, 169-174.

¹⁰⁴ Godart et Tzedakis, 1997, 159. Entre autres, la tablette KH Gh 3 traite d'une répartition de miel destinée à Zeus et Dionysos.

seule est datée antérieurement au MR III¹⁰⁵, ce qui témoigne du caractère très mycénien de ce style de structure. À noter cependant les dimensions plutôt modestes de ces tombes : la moyenne du diamètre des tholoi crétoises se situe entre 2 et 3 m, alors que la plus monumentale, celle de Képhala, affiche un diamètre de 5m50¹⁰⁶. En comparaison, le diamètre du trésor d'Atrée à Mycènes est long de plus de 14 m¹⁰⁷. Outre la construction de tholoi, les apparitions de ce que les archéologues appellent les « tombes de guerrier » sont les éléments les plus marquants des changements de coutumes funéraires¹⁰⁸. Qu'elles soient à fosse ou à chambre, ces tombes datées du début du MR III sont principalement reconnues pour le matériel qu'elles contiennent : armes, rasoirs, miroirs et bijoux en métal précieux. La présence d'armes en bronze en Crète s'avère être la nouveauté la plus notable du MR III.

Le caractère mycénien s'est également répercuté dans certains niveaux de l'architecture des bâtiments publics, où apparaissent de nouvelles formes de constructions. Dans le secteur nord d'Haghia Triada, un plan en forme de mégaron, inconnu des Minoens, donne une personnalité très mycénienne à ce site majeur¹⁰⁹. La céramique n'a pas échappé non plus à l'influence du continent : le « style du palais » et les « coupes à champagne » s'inspirent directement de la tradition mycénienne¹¹⁰. Bref, à l'époque du MR III, la Crète fut le théâtre de modifications accrues dans toutes les phases de l'archéologie, qui témoignent qu'elle fut sujette d'une rupture culturelle importante.

¹⁰⁵ Pelon, 1976, 260-266. La tombe de Kephala, en banlieue de Cnossos, est datée au MR II, soit bien antérieure à notre cadre temporel.

¹⁰⁶ Pelon, 1976, 265.

¹⁰⁷ Pelon, 1976, 174.

¹⁰⁸ Treuil *et al.*, 2008, 459. Ces tombes sont surtout étendues autour de Cnossos. Elles appartenaient probablement à des hauts personnages dépendants du palais.

¹⁰⁹ Cucuzza, 1997, 74.

¹¹⁰ Treuil *et al.*, 2008, 469. E. Andrikou prétend cependant que les « coupes à champagne » sont absentes du continent et sont typiquement crétoises : Andrikou, 1997, 13.

Bien qu'il soit généralement admis que les Mycéniens aient occupé Knossos et les grands centres palatiaux crétois dès la fin de l'HR II ou au début de l'HR III¹¹¹, ces régions ne peuvent cependant pas être incluses dans le noyau du monde mycénien étant donné la disparité observée sur l'île au terme de l'HR III¹¹². Bien que l'arrivée des Mycéniens ait signifié une période de bouleversements stylistiques dans la culture matérielle, la coexistence de cette nouvelle culture avec les anciennes traditions minoennes montre que des Minoens vivaient encore en Crète pendant la période mycénienne¹¹³. Cette constatation tire avant tout sa crédibilité de l'étude de la céramique. Même si l'influence mycénienne sur certaines formes de poterie est évidente au MR III, la plupart des motifs décoratifs restent, pour la majorité, d'origine minoenne¹¹⁴. Par exemple, à Archanès, en banlieue de Knossos, les kylix et les vases à boire non décorés gardent des particularités très minoennes. Le même constat est également attribuable aux vases où sont représentés des motifs décoratifs crétois, par exemple les losanges, qui sont également encore en vigueur au cours de l'occupation mycénienne.

Cette hétérogénéité s'est également répercutée dans l'architecture : la Crète mycénienne fut un lieu de construction de plusieurs sites dont les bâtiments publics offrent à la fois des traits minoens et mycéniens¹¹⁵. À La Canée, les bâtiments minoens en briques et en bois à plusieurs étages sont délaissés au profit de constructions en pierres ne comprenant qu'un étage, mais l'idée d'agencer des couloirs de communications entre les pièces est typique des Minoens¹¹⁶. L'architecture domestique, quant à elle, n'offre aucune inspiration mycénienne¹¹⁷.

¹¹¹ Hallager, 2010, 150-151. Il y a toujours matière à débat quant à l'arrivée des Mycéniens sur l'île. La transition du MR II vers le MR III est très mal connue, et certains la considèrent comme une période intermédiaire entre les époques minoenne et mycénienne.

¹¹² Feuer, 2011, 524.

¹¹³ Feuer, 2011, 524.

¹¹⁴ Andrikou, 1997, 21.

¹¹⁵ Poursat, 1995, 59.

¹¹⁶ Hallager, 2010, 156; 1997, 184.

¹¹⁷ Haskell, 1997, 189.

Ces indices portent à croire que plutôt que d'entrevoir une invasion brusque et temporaire de la Crète, il faut considérer une colonisation progressive de l'île par les habitants du continent¹¹⁸. Il est tentant de penser qu'au temps de l'HR III la Crète était constituée d'une élite mycénienne et d'une population minoenne hybride qui, par acculturation et assimilation, a adapté certaines habitudes mycéniennes tout en gardant certaines de ses coutumes. En somme, à la fin du MR II, mais surtout au MR III, la Crète faisait dorénavant partie du monde mycénien, mais à bien des égards elle n'avait pas perdu son originalité propre, d'où sa position dans la zone intermédiaire¹¹⁹.

La Thessalie

Contrairement aux autres extrémités, le nord de la Grèce n'est pas délimité par la mer. Cette absence de frontière naturelle nette complique ainsi la tâche de déterminer les marges septentrionales. Il a déjà été établi que le noyau ne pouvait être prolongé au-delà d'une ligne qui relie Médéon, Kréusis, Orchomène et Gla. Toutefois, l'implication de Mycéniens dans le nord de la Grèce n'est plus un fait contesté aujourd'hui¹²⁰, principalement en Thessalie, région où se démarque la majorité des caractéristiques de la culture mycénienne.

L'établissement de Dimini, situé en bordure de la baie de Volos sur la côte est de la Thessalie, est considéré comme le centre majeur le plus au nord du monde mycénien¹²¹, de sorte qu'avec Pefkakia et Kastro Volos, il est souvent reconnu en tant que la légendaire Iolkos, lieu de départ des Argonautes vers la Colchide¹²². Le site a sans doute joui d'une proximité à la mer et à des terres fertiles. Dimini était déjà connu depuis longtemps en raison de deux tombes à tholos de tailles plutôt modestes¹²³. Cependant, la découverte récente d'un palais comportant deux mégara a réanimé la curiosité scientifique autour de la région. Les fouilles

¹¹⁸ Van Effenterre et Van Effenterre, 1997, 197; 485.

¹¹⁹ Treuil *et al.*, 2008, 453.

¹²⁰ Dû à l'insuffisance de fouilles, la Thessalie était très mal connue avant les découvertes à Dimini, à tel point que certains négligeaient l'implication de la Thessalie dans le monde mycénien. Par exemple : Halstead, 1977, 23.

¹²¹ « The northernmost major centre of the Mycenaean World », Kelder, 2005, 157.

¹²² Papadimitriou, 2008, 99.

¹²³ Les deux tombes à tholos étaient étudiées dès la fin du 19^e siècle.

ont révélé un établissement de 10 hectares fondé à la fin du 15^e siècle av. J.-C., mais c'est lors des 14^e et 13^e siècles que le site connut sa période la plus prospère¹²⁴. Selon les fouilleurs, cette floraison fut le résultat d'une expansion mycénienne vers le nord de la Grèce¹²⁵. Aussi, la trouvaille d'une inscription sur pierre en linéaire B au sein du mégaron A affirme qu'à son apogée, Dimini était un centre palatial administré par des Mycéniens, hypothèse soutenue par la présence des deux tholoi énoncées précédemment¹²⁶. Même si l'idée d'une route reliant le nord avec le noyau mycénien a été rejetée de façon convaincante par R. H. Simpson¹²⁷, il apparaît certain que cette région ait été en contact avec le sud de la Grèce. Dimini était en contact avec les établissements du sud, comme en font foi son plan urbain similaire, de même que les échanges de produits et de céramique digne de la *koinè* régionale de cette période¹²⁸. Selon toute vraisemblance, Dimini était un large complexe qui accomplissait la plupart des fonctions administratives mycéniennes : il entreposait les ressources, était lieu de manufacture d'objets de luxe et pratiquait du commerce avec l'extérieur¹²⁹.

Par contre, quelques différences avec la Grèce du Sud soutiennent l'idée que la présence mycénienne en Thessalie était la conséquence d'une expansion plutôt que d'un développement naturel, comparable aux cas du Péloponnèse et de la Grèce centrale. La présence de Mycéniens dans la baie de Volos a été piétinée de l'HR I à l'HR IIB, alors que la culture locale y était encore dominante et que les sites importants de Thessalie ne pouvaient être considérés mycéniens à ces époques¹³⁰. Certaines pratiques locales de l'HM, par exemple l'usage de la

¹²⁴ Adrymi-Sismani et Godart, 2005, 47.

¹²⁵ Adrymi-Sismani et Godart, 2005, 47.

¹²⁶ Feuer, 2011, 525. En plus de l'inscription sur pierre à Dimini, deux tablettes récemment redécouvertes dans des sacs de céramique cataloguée à Kastro Volos prouvent que la région était bel et bien sous administration mycénienne. Ces tablettes sont les premières retrouvées au nord de Thèbes. Voir Skafida, Karnava, Olivier, 2010.

¹²⁷ Voir Simpson, 1998. À propos de l'hypothèse d'une route en Phocide : Kase, 1973. Une route devait certainement relier la Thessalie au sud de la Grèce, mais elle retrouvait, probablement autour de la vallée Kephissos, le réel corridor mycénien entre la Grèce centrale et la Thessalie : Simpson et Hagel, 2006, 166.

¹²⁸ Adrymi-Sismani et Godart, 2005, 56.

¹²⁹ Papadimitriou, 2008, 103. En outre, Dimini aurait également été un centre religieux, comme c'est le cas des autres complexes palatiaux.

¹³⁰ Smit, 1989, 175.

tombe à ciste, restèrent en vigueur tout au long de l'HR et suggèrent que la culture mycénienne coexistait avec une culture locale différente¹³¹. Ce serait surtout la géographie physique qui serait la cause du développement culturel divergent entre la Thessalie et le sud. Les plaines étendues de Thessalie et l'inaccessibilité à l'Égée étaient beaucoup plus propices au développement des techniques agraires, alors que les surfaces montagneuses et l'accès à la mer expliquent l'isolement des royaumes du sud et l'importance accordée à la pêche¹³². À Dimini, l'établissement de deux complexes comportant leur propre mégaron est dès lors un contraste marquant avec les sites du noyau, sans compter le fait que ces megara n'ont pas livré de foyer central entouré de quatre colonnes ni de l'antichambre typique. De plus, aucun mur mitoyen entre les maisons, caractéristique mycénienne, n'y a été répertorié¹³³. Contrairement au sud qui a livré plusieurs palais, aucun digne de ce nom n'a été répertorié à ce jour en Thessalie. Certes, Dimini est un site palatial qui présente toutes les caractéristiques du noyau du monde mycénien et nous consentons avec V. Adrymi-Sismani l'idée que cette région doit être incluse dans le monde mycénien¹³⁴. En revanche, les quelques différences notables avec le sud l'empêchent d'être inséré dans le noyau. Une place dans la zone intermédiaire lui convient davantage, étant donné le caractère mixte de l'établissement et du fait que la présence mycénienne dans la région fut probablement le résultat d'une expansion.

Dans une moindre mesure, un phénomène comparable est également observé en Phocide, au sud-ouest de Dimini, alors qu'à Delphes, il apparaît clair que les habitants ont appréhendé la culture mycénienne tout en conservant des habitudes locales, notamment dans la manière d'enterrer leurs morts et dans la manufacture de la poterie¹³⁵. Un mince mur de fortification pourrait avoir servi de démarcation entre le centre mycénien et son cimetière, mais sa façade plutôt rude et composée de pierres non travaillées n'est pas digne des murs typiquement mycéniens¹³⁶. De plus, les habitants de Delphes ont maintenu sur leur poterie quelques motifs

¹³¹ Smit, 1989, 175.

¹³² Halstead, 1977, 22-28.

¹³³ Adrymi-Sismani et Godart, 2005, 47.

¹³⁴ Adrymi-Sismani, 2010.

¹³⁵ Müller, 1992, 488.

¹³⁶ Simpson et Hagel, 2006, 94. Le mur a néanmoins une largeur non négligeable de 2m.

décoratifs typiques de leur région, tels les flammes ou les trèfles à quatre feuilles, très rares au Péloponnèse¹³⁷, et rendent suspect l'accomplissement de l'acculturation de la région à la culture mycénienne.

Il serait cependant injuste de limiter le nord de la zone intermédiaire à la région de Dimini et de Delphes, étant donné que la présence de Mycéniens est également attestée ailleurs en Thessalie. Le site de Petra, situé au lac Karla au nord de la baie de Volos, semble avoir été un promontoire dont la fonction n'est pas sans rappeler celle de Gla en Béotie¹³⁸. Les régions fertiles non loin de la côte comptent plusieurs sites considérés « mycéniens » par les archéologues, dont Larissa, Aerino, Velestino et Mega Monastiri¹³⁹. Dans les plaines intérieures, l'acculturation mycénienne semble avoir été plus limitée comme en fait foi la continuation de l'usage des tombes à ciste¹⁴⁰, mais des tombes à tholoi et à chambre y sont aussi répertoriées, de même que divers objets : des armes, figurines et bijoux datant tous de l'HR III, ce qui suggère encore que la culture mycénienne n'y avait pas pénétré avant cette période¹⁴¹. La plupart de ces objets furent trouvés dans des « tombes de guerriers » de caractère très mycénien, qui ne sont pas sans rappeler celles répertoriées en Crète plus ou moins à la même époque. On en trouve, entre autres, à Haghioi Theodoroï, près de Pteleon, à Hexalophos et à Agréïa¹⁴². Les sites mycéniens recensés en Thessalie semblent avoir été localisés en des lieux stratégiques, que ce soit pour le contrôle des ressources naturelles (Petra), les communications maritimes (Dimini, Pteleon) ou la communication intérieure via les grandes plaines (Velestino, Aerino et Mega Monastiri)¹⁴³.

Ce sont cependant les découvertes de plusieurs sceaux mycéniens qui s'avèrent être les plus intéressantes et déterminantes. Selon toute vraisemblance, les sceaux n'étaient pas des

¹³⁷ Müller, 1992, 464.

¹³⁸ Papadimitriou, 2008, 104. Si la fonction de Petra était bel et bien reliée à la gestion de l'eau potable comme à Gla, il s'agirait de la preuve que la Thessalie était régie par une autorité centrale probablement située à Dimini.

¹³⁹ Papadimitriou, 2008, 102.

¹⁴⁰ Papadimitriou, 2008, 105.

¹⁴¹ Feuer, 2011, 525.

¹⁴² Papadopoulos et Kontorli-Papadopoulou, 2009, 901.

¹⁴³ Papadimitriou, 2008, 105.

objets destinés aux échanges : il ne s'en trouve pas beaucoup à Chypre, sur la côte de l'Asie Mineure et au Levant, régions pourtant très riches en céramique mycénienne¹⁴⁴. Les sceaux jouaient un rôle fondamental en étant des contrôleurs de transactions économiques¹⁴⁵ et sont souvent associés à un centre palatial. Ainsi, la trouvaille de dix-sept exemplaires de ces objets à Haghios Dimitrios au bas du versant septentrional de l'Olympe met les choses en perspectives¹⁴⁶. Nulle part au nord de ce point ne furent trouvés d'autres sceaux mycéniens; il est alors tentant de délimiter la zone intermédiaire septentrionale à l'Olympe.

Le contraste entre les régions au sud et au nord de l'Olympe est également notable dans les autres sphères de l'archéologie. Le très peu de céramique domestique mycénienne fabriqué en Macédoine, en Thrace et dans les Balkans suggère que ces régions ne s'étaient pas intégrées aux habitudes alimentaires mycéniennes, alors que la Thessalie est beaucoup plus riche en la matière¹⁴⁷. Les armes n'ont pas échappé à l'influence mycénienne, alors que certaines imitations d'épées mycéniennes sont fabriquées dans les Balkans, mais ceci est attesté uniquement pour une période sporadique, et la quantité d'épées répertoriées est limitée¹⁴⁸. En Macédoine et en Thrace, les convergences avec la culture mycénienne se limitent à ces deux domaines, puisque pour le cas des pratiques funéraires, quelques tombes à tholos ont été répertoriées en Thessalie, alors qu'elles sont beaucoup plus rares, voire inexistantes, en Macédoine et au nord¹⁴⁹.

Bref, la zone intermédiaire septentrionale du monde mycénien relie Orchomène au mont Olympe et regroupe plus ou moins les régions de la Phocide et de la Thessalie. Cette zone comprend certains sites importants comme Dimini, Kastro Volos, Pefkakia et Delphes, probablement sous administration mycénienne puisqu'ils ont livré quelques signes d'usage du linéaire B, mais il est néanmoins évident, par l'hétérogénéité des sources, que la présence mycénienne se limitait à une minorité populaire ou uniquement administrative et militaire. Les

¹⁴⁴ Eder, 2009, 113-114.

¹⁴⁵ Younger, 2010, 333-337.

¹⁴⁶ Eder, 2009, 114.

¹⁴⁷ Eder, 2009, 119.

¹⁴⁸ Treuil *et al.*, 2008, 479.

¹⁴⁹ Voir p. 47-48.

débuts de la mycénisation de la population furent la conséquence d'immigration venant du sud ou d'une acculturation de la population locale. La géographie physique de la Thessalie était moins propice à un développement culturel intensif comme ce fut le cas du Péloponnèse. Les plaines étendues et l'isolation à l'Égée, sauf à Dimini, ont probablement favorisé l'émergence d'une culture agricole uniforme au cours des débuts de l'âge du bronze¹⁵⁰. Inévitablement, cette culture fut heurtée par l'expansion de la culture mycénienne et prit peu à peu ces aspects. Cette mycénisation est cependant beaucoup plus observable en Thessalie qu'elle ne l'est en Macédoine, raison pour laquelle nous situons la limite de cette zone intermédiaire à Haghios Dimitrios au pied de l'Olympe, où furent trouvés les derniers sceaux témoignant d'une présence mycénienne.

Les îles ioniennes

Pour certains chercheurs, le monde mycénien se clôturerait à l'ouest en Messénie où se trouvent les derniers vestiges archéologiques importants¹⁵¹, mais la place prépondérante réservée aux îles ioniennes chez Homère et l'intérêt apporté par les archéologues nous empêchent de les ignorer complètement¹⁵². Très tôt, les quatre îles –Ithaque, Céphalonie, Zakynthos et Leucade- appartenant prétendument au royaume d'Ulysse, avaient attiré l'attention des archéologues amateurs¹⁵³. Malheureusement pour ces chasseurs de vestiges spectaculaires, les découvertes y furent décevantes. En revanche, quelques traces mycéniennes ont néanmoins été relevées grâce à ces excavations.

¹⁵⁰ Halstead, 1977, 28.

¹⁵¹ Feuer ignore les îles ioniennes, ce qui revient à dire qu'il les considère dans la zone frontière.

¹⁵² Nous ignorerons par contre l'île de Corfou, puisqu'elle n'a pas livré assez de traces mycéniennes significatives pour être rigoureusement étudiée.

¹⁵³ Ithaque avait d'abord été fouillée par W. Gell dès 1800. La découverte des murs cyclopéens de Pelikata (dont la datation n'est pas attestée) lui est redevable. L'île fut ensuite le terrain de fouilles de Schliemann en 1864, 1868 et 1878. Il échoua cependant à prouver une quelconque historicité entre l'île et Homère. Ithaque et les îles voisines furent par la suite l'affaire de Dörpfeld, l'assistant de Schliemann. Plus récemment, « The Odyssey Project », des excavations d'Ithaque et de Céphalonie ont débuté en 1984 et sont toujours en cours, sous la supervision de S. Symeonoglou de l'Université de St-Louis. Pour un historique complet des excavations des îles ioniennes : Souyoudzoglou-Haywood, 1999, 9-10.

Les traces mycéniennes sont multiples, particulièrement en Céphalonie, où Pelon y recense quatre tombes à tholos, toutes regroupées au sud de l'île¹⁵⁴. Des recherches récentes ont ajouté deux autres tholoi à cette liste, et quatre autres à Zakynthos¹⁵⁵. Les dimensions de ces édifices et le mobilier qui s'y retrouvait ne sont pas sans rappeler le style culturel de la Messénie et du sud-ouest du Péloponnèse¹⁵⁶, de sorte qu'il est tentant de former l'hypothèse comme quoi une expansion mycénienne en Céphalonie aurait pu provenir de la Messénie. La tholos de Tzanata-Borzi, particulièrement, offre les mêmes dimensions, architectures et coutumes funéraires que les tholoi de Messénie. T. Papadopoulos juxtapose également plusieurs traits homogènes entre les tholoi de Céphalonie et celles de l'ouest de la Grèce. À cela, il souligne que les dimensions modestes des tombes de la Grèce de l'Ouest correspondent au « type III » de Pelon et forment une *koinè* propre à la Grèce de l'Ouest¹⁵⁷. Cette affirmation est par contre en partie inexacte, dans la mesure où Pelon insère aussi au « type III » les tombes de l'Eubée et de la Phocide, qui ne se trouvent pas du tout à l'ouest¹⁵⁸. Il faut plutôt y voir une catégorie propre aux régions en marge du noyau mycénien, répondant bien aux critères établis pour être insérés dans la zone intermédiaire. Sans nécessairement dépeindre une *koinè* de l'ouest de la Grèce, les tholoi de Céphalonie présument cependant une présence mycénienne dans les îles ioniennes. Le caractère modeste de ces structures indique néanmoins que cette présence était timide ou n'était que le résultat d'une acculturation de la population locale.

Les autres indices archéologiques penchent vers la même conclusion. Des quatre îles énumérées précédemment, une quantité raisonnable de céramique mycénienne est recensée, dont les fameuses jarres domestiques, des gobelets, des kylikes, des bols et des cratères¹⁵⁹. Les motifs de ces formes sont généralement typiquement mycéniens : les spirales, zigzags et lignes ondulées sont les plus populaires, alors que les motifs floraux et animaux y sont rares¹⁶⁰. En revanche, le nombre important de céramiques locales faites à la main retrouvées dans les

¹⁵⁴ Pelon, 1976, 257-259.

¹⁵⁵ Souyouzoglou-Haywood, 58, 1999, 123.

¹⁵⁶ Souyouzoglou-Haywood, 1999, 58.

¹⁵⁷ Papadopoulos, 2008, 203.

¹⁵⁸ Pelon, 1976, 417-418.

¹⁵⁹ Souyouzoglou-Haywood, 1999, 103-104.

¹⁶⁰ Souyouzoglou-Haywood, 1999, 106.

tombes à tholos ou à chambre dans les îles ioniennes témoigne d'une conservation des traditions locales, coexistant avec certaines coutumes mycéniennes¹⁶¹. Cet environnement hybride n'est pas sans rappeler les cas similaires de la Thessalie et de la Crète, qui représentaient tous deux des cas exemplaires de zone intermédiaire.

Malheureusement pour les chercheurs, les traces d'architecture domestique sont trop fragmentaires pour pouvoir être étudiées rigoureusement. À Ithaque, des traces d'occupation sont discernées vers la fin de l'âge du bronze, mais les sites sont très petits et les archéologues s'accordent pour affirmer qu'il s'agit de hameaux plutôt que de villages¹⁶². La situation en Céphalonie est similaire, où quelques fermes y sont recensées, de même qu'une maison fouillée par Spyridon Marinatos¹⁶³. Malgré le fait que les dimensions non négligeables de la structure ont permis à certains de la surnommer « mégaron »¹⁶⁴, le mobilier très modeste de l'édifice exclut toute possibilité qu'il s'agisse d'un établissement palatial. En somme, nos connaissances de l'architecture des îles ioniennes à l'âge du bronze se limitent à ces hameaux d'Ithaque et aux quelques tombes de Céphalonie.

Enfin, quelques figurines mycéniennes de bonne qualité, certains objets de bronze et des sceaux complètent le portrait archéologique de la région¹⁶⁵. Vingt-six sceaux furent trouvés dispersés dans les tholoi de Céphalonie. Tous étaient accompagnés de céramique mycénienne datant de la période HR IIIA ou B, ce qui évoque concrètement leurs liens avec le monde mycénien. Nous avons déjà relaté l'importance accordée à la découverte de sceaux dans une région. Darcque a relevé une aire de répartition de ces sceaux qui reliait Volos à la Céphalonie¹⁶⁶. Il remarqua aussi que cette ligne coïncide presque parfaitement avec la

¹⁶¹ Papadopoulos, 2008, 207.

¹⁶² Souyouzoglou-Haywood, 2008, 102. Tris Langades, Pelikata et Stavros sont les trois sites qui ont livré des preuves d'habitation à Ithaque. Aucun de ces trois sites ne peut être daté avant le HR IIIA.

¹⁶³ Souyouzoglou-Haywood, 2008, 60.

¹⁶⁴ Les murs sont faits de larges pierres mesurant 0,70 m d'épaisseur, alors que leur longueur se situe entre 6,80 et 4,20 m.

¹⁶⁵ Sur les statuettes et les sceaux: Souyouzoglou-Haywood, 1999, 76, 85 et 107.

¹⁶⁶ Darcque, 2004, 50.

répartition de tholoi¹⁶⁷, ce qui, en soit, ne doit pas surprendre, puisque les sceaux sont retrouvés en majorité dans ces tholoi. Néanmoins, ces répartitions témoignent, d'une part, du rapport qui unit les sceaux et les tholoi au monde mycénien, et d'autre part, permet d'inclure Céphalonie et les îles ioniennes dans le monde mycénien, au même titre que la Thessalie.

D'après les données disponibles, il appert qu'au cours de l'HR III, les îles ioniennes n'aient pas échappé à l'expansion de la culture mycénienne. Il est cependant difficile de mesurer le degré de cette acculturation, puisque des 27 sites recensés dans ces îles, seulement 9 sont des sites d'habitation, alors que le reste des indices consiste en tombes, grottes et autres découvertes isolées¹⁶⁸. Néanmoins, parce qu'aucun de ces sites n'évoque une occupation continue entre l'HM et l'HR, il y a de bonnes raisons de croire que la venue de la culture mycénienne dans ces îles fut le résultat d'une expansion plutôt que d'un processus d'acculturation¹⁶⁹. Bien que les traces architecturales domestiques soient insuffisantes pour sous-entendre une présence mycénienne dans les îles ioniennes, l'existence de tholoi, et surtout de sceaux, sont des indices suffisants pour affirmer que des Mycéniens ont bel et bien foulé et habité ces îles au cours de l'HR III, contrairement à Corfou et Leucade, où les traces mycénienne sont trop peu nombreuses¹⁷⁰. Parce que la présence mycénienne est attestée à Céphalonie, à Ithaque et à Zakynthos et parce qu'une place prépondérante leur fut octroyée chez Homère, nous affirmons que ces îles doivent être incluses dans le monde mycénien et qu'elles correspondent à la limite ouest de la zone intermédiaire, en raison de la coexistence d'une culture mycénienne et locale, et parce que la culture mycénienne y apparut assez tard.

Bref, les zones intermédiaires majeures sont composées de la Crète, de la Phocide, de la Thessalie et des îles ioniennes, en raison du fait que la présence d'éléments mycéniens dans ces régions fut le résultat d'expansions, et de la coexistence de ces éléments mycéniens avec une autre culture. À ces régions se rattachent également des régions satellites du noyau, qui n'offraient pas des vestiges d'une quantité et d'une qualité propres à cette zone. Ces régions

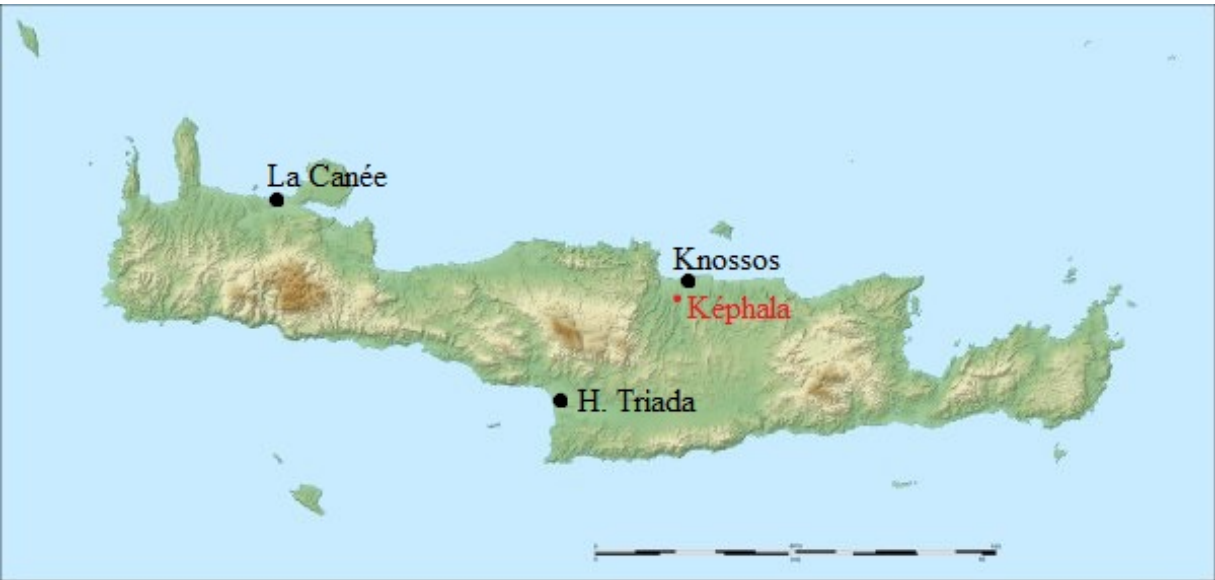
¹⁶⁷ Darcque, 2004, 50.

¹⁶⁸ Souyouzoglou-Haywood, 1999, 136.

¹⁶⁹ Souyouzoglou-Haywood, 1999, 136.

¹⁷⁰ Souyouzoglou-Haywood, 1999, 136.

sont celles du nord du Péloponnèse : l'Élide, l'Achaïe et l'Arcadie, et l'île d'Eubée en bordure de la Béotie.



Carte 5: Carte des sites crétois mentionnés dans ce chapitre.



Carte 6: Sites de la zone intermédiaire sur le continent

Les zones frontières

Finalement, le monde mycénien est constitué de zones frontières qui n'ont subi qu'une influence ou présence mycénienne modeste. Ces zones n'étaient principalement que des lieux d'échanges ou de conflits où l'on ne retrouve pas une diversité de vestiges mycéniens : céramique, armes et autres objets d'échanges, mais très peu, voire aucune manifestation architecturale. Les quelques exemples de monuments mycéniens y sont isolés et doivent être étudiés dans une classe à part¹⁷¹. La céramique mycénienne est diffusée à profusion et il serait superflu d'y étudier chaque endroit où on la retrouve; nous nous concentrerons plutôt sur les régions ambiguës et susceptibles de se retrouver dans la zone intermédiaire¹⁷². La Thrace, l'Italie, l'Asie Mineure et les îles de la mer Égée représentent ces endroits qui alimentent les discussions quant à leur place dans le monde mycénien.

L'Égée

Des Mycéniens ont-ils habité les îles des Cyclades et du Dodécanèse? S'il faut en croire Homère, la présence achéenne dans les Cyclades était minime, voire inexistante, étant donné leur absence du « Catalogue des vaisseaux »¹⁷³. L'île de Rhodes, quant à elle, semble avoir été

¹⁷¹ La tholos de Parga, par exemple, est un cas unique et est insuffisant pour justifier la place de cette région dans la zone intermédiaire. Ce cas eut été différent si la tombe avait été liée à un palais ou site mycénien, mais il ne semble pas que ce soit le cas.

¹⁷² Par exemple, il est évident que l'Égypte et le Levant représentent chacun une culture propre et ne font pas partie du monde mycénien rapproché. Néanmoins, certains épisodes mythologiques, notamment ceux d'Io, de Kadmos et de Danaos, évoquent de possibles contacts entre le monde mycénien et l'orient. Loin de réfuter ces légendes, les sources matérielles attestent que des échanges eurent bel et bien lieu. Au Levant, la céramique mycénienne a été recensée sur plus d'une centaine de sites, mais seule une dizaine compte plus de 100 vases ou fragments. Ces vases pourraient tout aussi bien avoir été conçus sur place par des artisans mycéniens ou importés de Chypre. En Égypte, de la céramique mycénienne a principalement été retrouvée à Amarna, capitale d'Akhenaton. Au-delà d'Amarna, les vases mycéniens servaient avant tout à enrichir le mobilier funéraire : Treuil *et al*, 2008, 370-372. Ces témoignages, qui se limitent principalement à la céramique, nous permettent sans difficulté d'inclure ces régions dans le monde mycénien, en prenant toutefois conscience que la culture mycénienne était minoritairement représentée, ce pourquoi nous avons, par défaut, classé ces régions dans les zones frontières.

¹⁷³ Homère, *Illiade*, II, 484-785.

davantage impliquée dans le monde mycénien puisqu'elle contribua à l'expédition troyenne en envoyant neuf vaisseaux aux côtés des Achéens¹⁷⁴. Toujours selon la tradition héroïque, trois sites rhodiens semblaient avoir l'hégémonie de l'île, soit les villes de Lindos, Ialysos et Kameiros.

Il appert qu'Ialysos et Kameiros étaient effectivement habitées par des Mycéniens au cours de l'HR III¹⁷⁵. Malheureusement pour les archéologues, la nature des vestiges est trop fragmentaire pour évaluer le degré de cette habitation convenablement. Les traces d'habitations ayant disparu en raison de constructions ultérieures et de l'érosion des côtes¹⁷⁶, seuls les cimetières, la poterie et le mobilier témoignent de la présence mycénienne dans les îles de l'Égée¹⁷⁷. La plupart des trouvailles mycéniennes attestées à Rhodes et à Kos proviennent de la découverte de quelques tombes, qui sont toutes à chambre et uniformes dans leurs pratiques mortuaires et leur orientation, mais leurs dimensions ne sont en rien comparables aux tombes du Péloponnèse¹⁷⁸. Elles ont néanmoins révélé essentiellement de la céramique dont la provenance pourrait être l'Argolide¹⁷⁹, quelques figurines¹⁸⁰ et des sceaux en quantité très modeste¹⁸¹. Ces objets ont par contre révélé que c'est au cours de l'HR IIIC

¹⁷⁴ Homère, *Iliade*, II, 653-660.

¹⁷⁵ Simpson et Lazenby, 1970, 117-119.

¹⁷⁶ La pauvreté de la quantité, qualité et diversité des vestiges découverts au Dodécanèse ne s'explique pas *que* par l'érosion et par les habitations ultérieures, puisque les vestiges qui ont été trouvés ne laissent en rien présager que des traces spectaculaires ne se soient trouvés dans cette région. De plus, aucun des quelques murs de fortifications restants ne peut être daté de l'époque mycénienne. Simpson et Hagel, 116.

¹⁷⁷ Benzi, 1996, 947.

¹⁷⁸ Voutsaki, 2001, 209.

¹⁷⁹ Mountjoy, 1998, 39. Mountjoy explique l'absence de poterie mycénienne antérieure à l'HR IIIA par l'insuffisance des fouilles plutôt que par l'absence des Mycéniens dans cette région avant cette période.

¹⁸⁰ Pilali-Papasteriou, 1998, 28.

¹⁸¹ Treuil *et al.*, 2008, 367.

que l'on remarque l'apogée de la quantité de vestiges découverts à Rhodes et à Kos, soit après l'ère de la domination mycénienne¹⁸².

À Pylona, cimetière situé non loin de Lindos au sud-est de l'île, la majorité de la poterie datant de l'HR IIIA et B semble avoir été importée¹⁸³. La provenance de ces objets est principalement l'Argolide, mais un taux raisonnable de céramique de l'HR IIIB provient également de la Béotie et de la Grèce centrale. La forme de poterie domestique retrouvée dans un contexte funéraire en plus grande quantité est la kylix ce qui est conforme aux pratiques du continent, particulièrement de l'Attique¹⁸⁴. Quant au contexte commercial, c'est la jarre à étrier qui domine, alors qu'elle témoigne vraisemblablement d'un commerce d'huile dans le Dodécanèse¹⁸⁵.

La carence d'objet dans ces cimetières laisse supposer que Rhodes et le Dodécanèse jouaient avant tout un rôle d'intermédiaire commercial entre le continent et Chypre, destination principale des marchands mycéniens¹⁸⁶. À Ialysos¹⁸⁷, probablement le site mycénien le plus imposant de Rhodes¹⁸⁸, trois phases d'habitation y sont détectées : une colonisation minoenne vers l'HR I-II, une arrivée mycénienne abrupte à l'HR IIIA1 jusqu'à l'HR IIIB et une période postmycénienne à l'HR IIIC¹⁸⁹. Il est ainsi possible d'imaginer que les Mycéniens aient repris des colonies déjà fondées par les Minoens lors de leur période de « thalassocratie »¹⁹⁰. Puisque l'on ne retrace à Rhodes et dans le Dodécanèse aucune trace d'écriture mycénienne, aucune tombe à tholos, ni aucune trace d'habitation, il est impossible de déterminer le degré d'implantation de la présence mycénienne dans le Dodécanèse, de sorte

¹⁸² Voutsaki, 2001, 210. Selon Voutsaki, la pauvreté de Rhodes durant la phase dominante de la culture mycénienne s'explique par la dépendance de l'île à un ou plusieurs centres palatiaux qui s'approprièrent la majorité de ses ressources.

¹⁸³ Karantzali, 2001, 24.

¹⁸⁴ Karantzali, 2001, 24. 28 exemplaires ont été retrouvés à Pylona.

¹⁸⁵ Karantzali, 2001, 39. 22 vases sont recensés à Pylona.

¹⁸⁶ Karantzali, 2001, 78; Pilali-Pastériou, 1998, 28.

¹⁸⁷ L'antique Ialysos correspond à la ville moderne de Trianda.

¹⁸⁸ Karantzali, 2001, 13.

¹⁸⁹ Benzi, 1996, 947.

¹⁹⁰ Treuil *et al.*, 2008, 367.

que cette région correspond davantage à une zone frontière qu'à une zone intermédiaire. Comme le suggère M. Georiadis, le caractère mycénien de Rhodes s'explique mieux par les contacts commerciaux et une absorption de la culture mycénienne par les communautés locales plutôt que par une invasion mycénienne¹⁹¹. Les cas d'immigrations individuels n'auraient joué qu'un rôle marginal dans ce processus.

Le même constat est appliqué aux Cyclades, à quelques degrés près. Hormis la présence d'une possible tombe à tholos à Naxos¹⁹² et d'une plausible inspiration mycénienne à l'édifice du niveau III.3 de Phylakopi à Mélos¹⁹³, les traces d'occupation mycénienne sont encore plus parcimonieuses dans les Cyclades qu'elles ne le sont au Dodécanèse. Certaines tombes à chambre y sont répertoriées, mais elles ne sont en rien indicatrices d'une présence mycénienne, puisque ces tombes découpées dans la pierre étaient utilisées par les cultures cycladiques dès le CA IIIB, soit à l'HM¹⁹⁴. En outre, nos connaissances à leur sujet sont tributaires des objets mis au jour. Ces objets offrent un portrait très hétérogène et irrégulier. Par exemple, si les fouilleurs d'Haghia Irini à Kéa sont convaincus que la céramique mycénienne y est dominante, son mur de fortification n'est en rien comparable aux constructions cyclopéennes du continent¹⁹⁵. De plus, même si certaines figurines typiquement mycénienne y sont attestées, la même certitude ne peut pas être ressentie dans chaque île¹⁹⁶. Des analyses à Paros et à Naxos ont révélé que ces îles avaient gardé une indépendance locale.

¹⁹¹ Georiadis, 2003, 111.

¹⁹² Pelon, 1976, 423.

¹⁹³ Barber, 1987, 229; Treuil *et al.*, 2008, 365. Certains archéologues affirment que ce bâtiment de Phylakopi à Melos doit être considéré comme un palais mycénien, mais il n'en est certainement aucunement ainsi. Ses dimensions sont beaucoup trop modestes (15 m de long), il n'y a aucun porche à deux colonnes, ni foyer central entouré de quatre colonnes. Il ne fait cependant aucun doute que sa fortification, de dimensions raisonnables (environ 2m d'épaisseur), est une construction effectuée par des Mycéniens, ou du moins a été inspirée des ouvrages de ceux-ci. Simpson et Hagel, 2006, 111-112.

¹⁹⁴ Barber, 1987, 235.

¹⁹⁵ Simpson et Hagel, 2006, 109. Les dimensions ne sont en rien comparables aux plus grandes réalisations de l'Argolide. De plus, la date de construction de cette fortification, soit l'HR IB, semble plutôt précoce pour une œuvre mycénienne.

¹⁹⁶ Barber, 1987, 229.

Peu importe l'angle d'étude adopté pour observer la situation des Cyclades à l'époque mycénienne, le même constat ressort : ces îles jouissent d'une grande diversité les unes des autres et il devient difficile de les inclure dans un tout. Cependant, aucune d'entre elles ne fournit assez d'indices convaincants pour qu'elles soient incluses dans une zone d'habitation mycénienne : aucune trace architecturale mycénienne n'y est unanimement attestée et aucune archive écrite n'a été découverte à ce jour. Enfin, les traces de céramique et de mobilier, quoiqu'existantes, sont retrouvées en quantité très pauvre. Une trentaine de sceaux y ont été recensés, mais aucun d'entre eux n'est impliqué dans un contexte administratif palatial¹⁹⁷. En somme, il serait inexact de placer les Cyclades dans la zone intermédiaire, la zone frontière leur convenant beaucoup mieux.

L'Italie

Il semble que dès le début de l'âge du bronze récent, des marchands venus du continent grec se soient intéressés à la Méditerranée centrale, peut-être en quête de matières premières¹⁹⁸. L'Italie comprend plusieurs sites qui ont livré une quantité appréciable de céramique mycénienne : une dizaine de milliers de tessons ont été trouvés dans une centaine de sites au sud de la péninsule italienne et en Sicile¹⁹⁹. En revanche, ces quantités deviennent moins impressionnantes lorsque l'on constate que seulement sept de ces sites ont livré plus de 100 exemplaires et que seulement 30 vases ont été trouvés en Sicile²⁰⁰. À Scoglio del Tonno, site où s'est retrouvée le plus de céramique importée, seulement 10 % de la poterie retrouvée serait d'origine mycénienne²⁰¹. Deux groupes de poteries mycénienes s'y démarquent : les produits en *Grey ware* et les pithoi²⁰², d'abord importés, puis imités localement. Outre un exemplaire d'un sceau trouvé dans une tombe de Syracuse²⁰³ et de deux figurines à Lipari et

¹⁹⁷ Darcque, 2004, 55.

¹⁹⁸ Pilali-Pastériou, 1998, 46.

¹⁹⁹ Blake, 2008, 1.

²⁰⁰ Darcque, 2004, 47.

²⁰¹ Cazzella, Recchia, 2010, 34.

²⁰² Jones, Levi et Bettelli, 2005, 542.

²⁰³ Darcque, 2004, 50.

Scoglio del Tonno²⁰⁴, les traces mycénienes dans les autres sphères de l'archéologie y sont très rares, voire absentes, de sorte qu'il est plus probable que les Mycéniens se soient établis dans des communautés locales plutôt que d'avoir fondé des colonies²⁰⁵. Pourtant, ce sont les îles Lipari et Scoglio del Tonno qui ont livré les taux les plus élevés de céramique mycénienne. Les vases à boire mycéniens étaient particulièrement appréciés à Lipari, mais leur quantité n'est en rien comparable à la quantité de céramique locale²⁰⁶. Il est aussi à remarquer que les figurines sont absentes sur d'autres sites ayant livré une certaine quantité de céramique mycénienne importée, par exemple à Thapsos et Capo Graziano²⁰⁷.

La présence de visiteurs mycéniens dans la péninsule italienne ne semble pas non plus avoir été permanente, puisqu'aucune nécropole, ni aucun rite funéraire mycénien n'ont été reconnus près des centres traditionnellement reconnus pour avoir hébergé des commerçants mycéniens²⁰⁸. En fait, dès l'arrivée d'Égéens et d'Orientaux en Italie, les indications de circulation d'objets de prestige n'ont jamais été considérables²⁰⁹ : les quelques objets en ivoire, sceaux-cylindres et perles en verre découverts dans la péninsule italienne sont en quantité très limitée, ce qui atteste que la région était bien impliquée dans un réseau d'échanges, mais à un degré limité²¹⁰. Au sujet de la céramique, les formes favorites des Mycéniens, soit les rhyta et cratères picturaux, qui indiquent de manière générale des activités

²⁰⁴ Cazzella, Recchia, 2010, 34. Au même degré que la céramique, la présence de figurines ne certifie en rien que des Mycéniens étaient établis en permanence.

²⁰⁵ Blake, 2008, 1.

²⁰⁶ Pilali-Pastériou, 1998, 47.

²⁰⁷ Pilali-Pastériou, 1998, 47. Le cas de Thapsos est particulièrement intrigant, puisque dans les 10 tombes du site qui ont été examinées, chacune a livré un vase mycénien, sans pour autant avoir livré de figurines mycéniennes. Pourtant, l'offrande de figurines était un rituel connu par ces populations, puisque quelques figurines d'origine locale ont été retrouvées dans ces tombes.

²⁰⁸ Blake, 2008, 22. L'auteur cite l'exemple de Thapsos. Elle propose plutôt que les visiteurs mycéniens restaient en Italie pour une partie de l'année.

²⁰⁹ Borgna et Cassola Guida, 2005, 500.

²¹⁰ Pilali-Pastériou, 1998, 46.

commerciales exclusives aux palais²¹¹, ne sont pas en quantité aussi abondante qu'elles ne le sont au Proche-Orient et à Chypre.

En Sicile, les périodes de l'HR III A et B représentent la période la plus intense des échanges locaux avec le monde égéen dans certains centres autour de Syracuse et d'Agrigente, mais les conditions de ces échanges restent encore à déterminer²¹². En revanche, il apparaît certain que ces échanges aient contribué à la formation d'une *koinè* insulaire diachronique. Très peu de céramique semble y avoir été produite localement

En définitive, la céramique révèle que les Mycéniens se sont bel et bien tournés vers l'Italie, mais leurs intérêts semblent avoir été strictement commerciaux. Peut-être pour la recherche de métaux²¹³, d'ambre²¹⁴, de plantes médicinales ou de mercenaires²¹⁵, les Mycéniens se sont intéressés à l'Italie pour ce qu'ils pouvaient en tirer, et selon toute vraisemblance, ils n'ont pas cherché à y établir une administration palatiale. Parce qu'aucun foyer mycénien organisé ne semble avoir été implanté en Italie et en Sicile, il semble que le commerce avec les centres égéens ait été l'affaire de marchands indépendants du rigide système palatial mycénien, ce qui va de pair avec le peu de vestiges mycéniens répertoriés. Ces marchands proviendraient principalement de l'ouest de la Grèce (Messénie, Acarnanie, Épire, Îles ioniennes)²¹⁶, ce qui semble très logique, mais quelques objets semblent néanmoins avoir tiré leur origine de la Béotie ou de la Crète²¹⁷.

²¹¹ Borgna et Cassola Guida, 2005, 500. Ce détail suggère que le commerce vers l'Italie n'était pas organisé par les palais mais plutôt par des marchands indépendants ou une élite périphérique au monopole palatial.

²¹² La Rosa, 2005, 581.

²¹³ Castleden, 2005, 190, fig. 7.3.

²¹⁴ Sgouritsa, 2005, 522. Certains soutiennent que la matière recherchée pouvait plutôt être l'alun extrait des îles éoliennes : Pilali-Pastériou, 1998, 46.

²¹⁵ Blake, 2008, 8.

²¹⁶ Sgouritsa, 2005, 520.

²¹⁷ Jones, Levi et Bettelli, 2005, 540.

Le nord

Nous avons précédemment déterminé que la zone intermédiaire se limite au nord à Haghios Dimitrios, sur le versant septentrional du mont Olympe. Au nord de cette ligne, les vestiges mycéniens sont présents, mais en quantité plus modeste et dans des contextes non-mycéniens²¹⁸. Environ 70 sites en Albanie, en Épire, en Macédoine et en Thrace ont livré de la céramique mycénienne, mais on en recense une quantité significative dans seulement 6 d'entre eux²¹⁹. En fait, en Macédoine orientale et en Thrace, la céramique mycénienne importée représente tout au plus 1 % de la céramique totale²²⁰. On distingue pourtant des éléments mycéniens dans toutes les branches de l'art thrace : des ressemblances sont notables dans les vases, les pointes de lances et les haches, mais leur ampleur est sporadique et strictement limitée à la vallée du Bas-Strymon (région du Pangée)²²¹. Quelques objets mycéniens sont aussi retrouvés dans des contextes isolés, dont deux figurines attestées en Macédoine²²², mais aucun sceau n'y a été découvert. Jamais au cours de l'HR les cultures de l'HM n'ont arrêté de dominer dans ces régions.

Au nord, l'influence mycénienne s'est plutôt reflétée dans l'architecture. Une tombe à tholos isolée est située à Parga-Kipéri et marque la limite nord de ce genre de structure. La tombe a livré quelques tessons de céramique mycénienne accompagnés de vases locaux polis sur fond noir²²³, mais aucun centre mycénien n'a été trouvé à ce jour, ce qui suggère que l'Épire correspondait davantage à une zone frontière où se sont établis des contacts entre Mycéniens et Illyriens²²⁴. Le même constat peut être appliqué à la Thrace et à la Macédoine. Bien qu'aucune tombe à tholos n'ait été répertoriée à ce jour dans ces régions, l'usage des

²¹⁸ Smit, 1989, 175.

²¹⁹ Treuil *et al.*, 2008, 363. Ces sites sont Dodone et Éphyra en Épire, Vardino, Vardarophtsa, Kastanas et Assiros en Macédoine.

²²⁰ Darcque, 2004, 47.

²²¹ Samsaris, 1989, 167; 171.

²²² Darcque, 2004, 48.

²²³ Simpson, 1981, 177.

²²⁴ Treuil *et al.*, 2008, 364. Nous ajoutons qu'Homère ne dénombre aucun centre mycénien localisé en Épire.

tombes à coupoles est reconnu unanimement en tant qu'héritage mycénien en Thrace²²⁵. La situation de la Macédoine est plutôt obscure. Des objets mycéniens y ont été recensés sur plus de 35 sites, mais seulement trois d'entre eux sont considérés par certains auteurs comme des centres d'habitations permanents²²⁶. Au sujet de l'architecture domestique, des habitations à plan complexe ont été considérées comme d'inspiration mycénienne, mais ces structures sont généralement accompagnées d'édifices de conceptions différentes²²⁷, de sorte qu'il est impossible d'affirmer si ces plans complexes s'inspirent en effet de l'architecture mycénienne ou si elles sont d'origine locale. Enfin, l'érection en Thrace d'imposantes fortifications autour d'acropoles rappelle les murs mycéniens de type « cyclopéen »²²⁸.

Là s'arrêtent cependant les concordances entre Mycéniens et cultures du nord. Il faut voir dans la Thrace et la Macédoine des cultures indépendantes qui se sont développées au cours de l'HM²²⁹. La raison pour laquelle les quelques affinités avec les Mycéniens se sont davantage exprimées dans l'architecture que dans le matériel s'explique probablement dans le fait que peu d'échanges commerciaux furent concrétisés entre ces cultures. Vraisemblablement, les Mycéniens ont préféré se tourner vers le sud-est (Chypre et le Levant), en raison des métaux et autres produits qu'ils pouvaient tirer de ces échanges. On ne voit pas vraiment ce qu'ils auraient pu tirer du nord. En revanche, l'inspiration mycénienne dans quelques éléments de l'architecture thrace sous-entend néanmoins que des Mycéniens ont pénétré dans ces régions²³⁰, quoique certains spécialistes aient proposé que les traits mycéniens soient arrivés

²²⁵ Samsaris, 1989, 168.

²²⁶ Smit, 1989, 176. Ces sites sont Thermi, Gona et Perivolati. D'autres suggèrent que ces sites étaient des comptoirs mycéniens partagés avec la population locale, un peu à la manière des sites de la péninsule italienne.

²²⁷ Darcque, 2004, 52.

²²⁸ Samsaris, 1989, 168. Ici encore, la concordance n'est pas parfaite : en Macédoine, ces murs « cyclopéens » sont construits entièrement en briques, mais les murs mycéniens en briques s'appuient généralement sur un soubassement en pierre. Darcque, 2004, 51.

²²⁹ Katintcharov, 1989, 68.

²³⁰ Samsaris, 1989, 171-172.

en Thrace par ricochet de l'Asie Mineure²³¹. Cette zone frontière septentrionale comprenait donc l'Épire, la Thrace et la Macédoine, régions qui n'ont vraisemblablement pas échappé à une expansion de la culture mycénienne, demeurée néanmoins limitée.

L'Asie Mineure

À l'HR III, les artefacts mycéniens en Anatolie sont nombreux, mais partagés uniquement entre quelques sites le long de la côte. Selon l'analyse de C. Mee, deux sites se démarquent clairement des autres : Troie au nord, près du Bosphore, et Milet au sud-ouest²³². Les artefacts mycéniens sont retrouvés en si grande quantité à Milet que le site est parfois considéré comme « entièrement mycénisé »²³³.

Au temps de la « thalassocratie minoenne », Milet était vraisemblablement une colonie crétoise qui a éventuellement cédé le pas aux Mycéniens après la chute des seconds palais. Outre grâce à l'abondance de poterie minoenne retrouvée, cette présomption a été confirmée par la découverte de trois fragments comportant des signes en linéaire A, les premiers retrouvés en Asie Mineure²³⁴. Qu'elle ait été effectuée de manière pacifique ou violente²³⁵, la transition de la présence minoenne à mycénienne à Milet est d'abord attestée par la quantité de poterie mycénienne répertoriée. Moins de 5 % de la céramique recensée a un caractère anatolien dans la forme ou dans la décoration; le 95 % restant est de caractère mycénien et est soit importé de l'Argolide ou fabriqué sur place, ce qui sous-entend que des Mycéniens résidaient bel et bien à Milet²³⁶. Le portrait est enrichi par les découvertes de figurines de

²³¹ Ces théories échouent à expliquer et à concrétiser les liens qui unissaient la Thrace à l'Asie Mineure, spécialement à la Carie. Elles n'expliquent pas non plus pourquoi des traits mycéniens invisibles en Asie Mineure se reflètent dans des branches de l'art thrace.

²³² Voir Mee, 1978.

²³³ Kelder, 2010, 52. Selon les mots de l'auteur, Milet, au début du HRIIB, était « fully Mycenaenized ».

²³⁴ Niemeier, 1998, 28.

²³⁵ Les Minois n'ont jamais été entièrement chassés de Milet, puisque de la céramique minoenne continuera d'être produite localement au cours de la présence mycénienne. Mee, 1978, 149.

²³⁶ Niemeier, 1998, 33.

types « psi » importées de l'Argolide²³⁷, quelques armes et bijoux mycéniennes²³⁸. Au niveau de l'architecture, 11 tombes à chambre de type mycénien ont été fouillées au début du 20^e siècle et contiennent toutes des artefacts mycéniens²³⁹. Un complexe, dans le « 3^e bâtiment », rappelle la forme du mégaron, mais il daterait du milieu du 5^e siècle av. J.-C.²⁴⁰. C'est plutôt le « 2^e bâtiment » qui offre les caractéristiques des « maisons à corridors » de type mycénien dont le style ne se retrouve nulle part ailleurs en Anatolie²⁴¹. De plus, une inscription suspecte y a été retrouvée et pourrait être inscrite en linéaire B²⁴². Bref, la personnalité de Milet à la fin de l'âge du bronze est très mycénienne et répond bien à la définition d'une colonie : elle est située outre-mer et sous-entend qu'elle ait été le lieu d'une résidence permanente. Il est en effet peu probable que la mycénisation de la région de Milet ne s'explique que par une acculturation comme le prétend P. Mountjoy²⁴³. À une époque où les moyens de communication n'étaient pas très développés, une acculturation ne pouvait être que le résultat du contact physique entre les cultures en question²⁴⁴. Par contre, rien n'atteste que Milet était un centre palatial. Nous préférons plutôt le considérer en tant que pied-à-terre mycénien en Asie.

Dès lors, Milet est un cas unique et sa vocation semble avoir permis aux Mycéniens d'effectuer des échanges de produits avec les communautés de la côte d'Anatolie, voire avec les Hittites. Cependant, nous ignorons ce que pourrait avoir été la nature de ces échanges

²³⁷ Pilali-Papasteriou, 1998, 42.

²³⁸ Niemeier, 1998, 136.

²³⁹ Niemeier, 1998, 36.

²⁴⁰ Niemeier, 1998, 35.

²⁴¹ Niemeier, 1998, 35.

²⁴² Les inscriptions se retrouvent sur deux pithoi produits localement. L'attestation qu'il s'agisse bien de signes en linéaire B n'est pas encore reconnue unanimement aujourd'hui, car il pourrait tout aussi bien s'agir d'un signe milésien régional. Niemeier, 1998, 37.

²⁴³ Mountjoy, 1998, 37. Elle soutient que la région de Milet a été absorbée par la culture mycénienne en raison de ses contacts avec le Dodécanèse, qui lui-même avait été acculturé par les Mycéniens. Cette acculturation serait illustrée principalement par les coutumes funéraires, alors que l'on remarque dans la section sud de Milet à la fois des crémations et des inhumations, phénomène également remarquée à Kos et à Rhodes.

²⁴⁴ Niemeier, 2005, 203. Les Cyclades et le continent sont trop distancés pour expliquer les éléments « mycénisés » par les contacts culturels et l'acculturation.

puisqu'aucune céramique hittite n'a été trouvée à Milet²⁴⁵ et très peu d'objets hittites furent recensés au cœur du monde mycénien²⁴⁶. Ce qui semble sûr, en revanche, c'est la propagation des produits mycéniens sur la côte anatolienne. Dans la région d'Éphèse, d'abord, les objets artefacts mycéniens ont été dispersés en quantité et diversité raisonnables au cours de l'HR IIIA²⁴⁷. Aucun indice architectural ne vient cependant appuyer l'hypothèse d'une présence permanente à Éphèse. De plus, l'absence d'artefacts mycéniens après l'HR IIIA sous-entend que l'influence mycénienne dans la région fut de durée éphémère. À Colophon, à une trentaine de kilomètres au nord d'Éphèse, une petite tombe à tholos (3,87 m de diamètre) a été découverte, mais la structure présente certains traits architecturaux uniques qui témoignent d'une construction exécutée par des « locaux », de sorte que l'influence mycénienne est contestée²⁴⁸.

Comme il a été spécifié précédemment, la culture mycénienne a aussi atteint Troie, au nord de l'Anatolie. Troie VI (HR IIIA) a livré une abondance de céramique mycénienne produite localement, ce qui suffit à l'inclure dans le dynamisme du monde mycénien²⁴⁹. La mention d'un Troyen à Thèbes, Knossos et Pylos soutient aussi un rapport qui devait exister entre Troie et le noyau du monde mycénien²⁵⁰. Cependant, l'implication mycénienne à Troie semble avoir été limitée, puisque seulement 2% de la céramique recensée à Troie est de style mycénien²⁵¹. À un certain degré, le cas de Troie est comparable à celui d'Éphèse, puisque la majorité de cette poterie mycénienne date du HR IIIA, alors que ce taux chuta drastiquement au cours du HR IIIB. Parallèlement, le peu de variété d'objets retrouvés ne permet cependant pas d'accepter que Troie fut une colonie ou un centre mycénien permanent²⁵².

²⁴⁵ Nieimeier, 1998, 41.

²⁴⁶ Cline, 1991(a), voir note 253.

²⁴⁷ Kelder, 2010, 55. On retrouve évidemment de la poterie, mais aussi des figurines et des rhytons.

²⁴⁸ Simpson, 1981, 208. La tholos a été pillée dès l'antiquité et n'a pas livré de matériel significatif. Aucun artefact mycénien n'a été trouvé près de Colophon.

²⁴⁹ Mee, 1978, 146-147.

²⁵⁰ Godart et Sacconi, 1999, 541, d'après les tablettes TH Gp 164, KN Ag 89 et PY An 129.

²⁵¹ Niemeier, 2005, 202.

²⁵² Kelder, 2010, 59.

À la côte anatolienne se limite par contre l'introduction de la culture mycénienne en Asie Mineure : elle n'atteint jamais le centre de l'Anatolie et le cœur de l'empire hittite, d'où l'émergence de quelques théories à propos de l'arrêt de cette avancée culturelle mycénienne. Un embargo hittite envers les Mycéniens a été proposé par E. Cline²⁵³, alors que T. Bryce suggère que l'absence de poterie mycénienne est due à sa difficulté de transportation par voie de terre²⁵⁴. Quoi qu'il en soit, l'ouest de l'Anatolie, de Troie à la Lycie, n'a pas échappé à l'influence de la culture mycénienne et se rattache aux sphères du monde mycénien. Les traces d'habitations de Milet suggèrent que des Mycéniens y étaient installés de façon permanente, mais le fait qu'il s'agisse de trouvailles isolées et que Milet correspondait vraisemblablement à une colonie justifient le fait que la région de la côte anatolienne corresponde à une zone frontière du monde mycénien

Les frontières culturelles du monde mycénien

En résumé, selon notre conception des frontières culturelles schématisée en début de chapitre, le monde mycénien se dessine ainsi : d'abord d'un noyau regroupant la Messénie, la Laconie, l'Argolide, la Béotie et l'Attique. Ces régions représentent le cœur de l'émergence et du développement de la culture mycénienne dès l'HM et qui s'est perpétuée au cours de l'HR.

Ce noyau s'est étendu dans des zones intermédiaires, c'est-à-dire dans des zones assurées d'avoir été habitées par des Mycéniens liés à un système palatial, mais qui présentent aussi des particularités locales qui suggèrent que ces régions abritaient une population hybride. Nous avons déterminé que la Crète, la Thessalie, la Phocide et les îles ioniennes

²⁵³ Cline, 1991(a), 140. Le cas inverse est tout aussi évocateur. Des 23 objets retrouvés en Égée traditionnellement attribués aux Hittites, seulement 8 d'entre eux sont attestés, ce qui représente au plus 1% de tous les objets orientaux retrouvés sur le pourtour égéen. En comparaison, on retrouve sur le continent grec quelques 800 objets égyptiens et du Proche-Orient. De plus, ces 8 objets sont répartis autant à Rhodes que sur le continent, et de l'HM à l'HR IIIC. Un embargo économique ou le commerce en bien périssables sont les principales hypothèses qui expliquent ce phénomène. Cline défend la thèse d'un embargo hittite dans un article publié la même année : Cline, 1991(b).

²⁵⁴ Bryce, 2003, 61.

correspondaient à cette situation. Il fait également peu de doutes que l'Eubée et les régions septentrionales du Péloponnèse faisaient partie de ce même contexte. Ces derniers cas sont cependant victimes du peu de fouilles exécutées; un accroissement de recherches serait susceptible de modifier le portrait à ce sujet.

Enfin, le tableau est complété par une multitude de zones frontières, autrement dit des régions où fut impliquée la culture mycénienne, sans pour autant que ses habitants n'y soient installés en permanence. Les échanges semblent être les principales causes de cette implication. Outre Chypre et le Levant, qui furent les destinations commerciales privilégiées par les marchands mycéniens, l'Égypte, le Dodécanèse, les Cyclades, la Thrace, la Macédoine, l'Épire, l'Italie et la côte anatolienne sont des régions qui, chacune à leur manière, ont été engagées dans le processus de la propagation de la culture mycénienne.

Quels constats tirer alors de ces résultats? La première remarque évidente consiste au fait que la répartition des zones n'a que très peu à voir avec la distance du noyau. Les objets sont beaucoup plus nombreux et diversifiés à Chypre et au Levant qu'ils ne le sont dans les Cyclades et en Thrace. Dans le même ordre d'idée, la Crète a été beaucoup plus sensible à l'expansion mycénienne que ne l'a été Santorin et d'autres îles qui, pourtant, séparent la grande île du continent. Il faut ainsi faire acte de prudence avec les notions de « marges » ou « périphérie » du monde mycénien, puisque ces termes sous-entendent que le degré de mycénisation est adjacent à l'écart du noyau, alors que ce bref survol montre pourtant que ce n'est pas toujours le cas. De plus, ces concepts suggèrent que ce qui n'est pas « mycénien » est « autre », alors que notre analyse servait à démontrer que tout n'est pas noir ou blanc; toutes les régions ne sont pas également impliquées dans le dynamisme du monde mycénien. Celui-ci est composé de zones grises projetant une hybridité originale qui fait transition entre noyau et zone frontière.

À la fin de cette réflexion, nous pouvons sans doute prétendre pouvoir offrir quelques réponses aux interrogations de Darcque. Les habitants qui ne sont pas inhumés dans des tholoi, qui ne connaissent pas le linéaire B et qui n'ont aucun lien avec un palais sont-ils moins mycéniens que les autres? Nous sommes tentés de répondre dans l'affirmatif. Il a été établi que ces trois aspects sont essentiels pour différencier un Mycénien d'un membre d'une culture

étrangère. Cependant, des différences dans le style ou les dimensions d'une tombe à tholos ne signifient pas pour autant que son occupant est « moins mycénien ». Notre analyse révèle que ces différences, remarquées à l'extérieur du cœur mycénien, sont la résultante d'une acculturation ou d'une expansion et dépeignent un territoire hétérogène qui doit être étudié pour ce qu'il est. Ces faits doivent alors être considérés dans un tel contexte, plutôt que de tenter d'y voir un « intérieur » ou un « extérieur » du monde mycénien.

Le second constat concerne la spécificité accordée par les Mycéniens à chacune de ces régions : le haut taux de céramique et de figurines analysé au Levant et à Chypre contraste avec l'absence de sceaux répertoriés, alors que ce taux est inversé en Thessalie et en Céphalonie, à la différence que peu de figurines y ont été découvertes. Chaque région donne une perspective unique, ce qui sous-entend que le commerce mycénien devait être organisé et ciblait une finalité propre à chacune des zones frontalières. Peut-être encore que chaque palais, en fonction de sa localisation, avait sa propre « spécialisation » et procédait à des échanges avec l'arrondissement qui lui convenait davantage. On pourrait ainsi entrevoir pourquoi on semble discerner une *koinè* entre Pylos et les îles ioniennes, alors qu'à Mycènes ont été retrouvés le plus d'objets orientaux, là où on trouve quantité de céramique importée de l'Argolide. Ces suppositions s'arrêtent cependant les capacités de l'archéologie, qui ne dévoile aucune certitude quant aux interactions internes et à l'organisation du noyau du monde mycénien. Il n'est pas possible non plus de clarifier s'il existait des frontières politiques dans ce monde hétérogène et complexe. La seule façon d'obtenir quelconques informations à ce sujet est de procéder à un examen approfondi des sources écrites.



Légende:

- Noyau
- Zones intermédiaires
- Zones frontières

Sites:

1: Scoglio del Tonno	8: Troie
2: Pylos	9: Éphèse
3: Mycènes	10: Milet
4: Knossos	
5: Thèbes	
6: Orchomène	
7: Diriani	

Carte 7: Les frontières culturelles du monde mycénien

Chapitre 2 : Frontière politique

Frontière politique : définition

Contrairement à la frontière culturelle, la frontière politique délimite un « territoire à base étatique »²⁵⁵. Autrement dit, elle marque la limite de deux systèmes politiques se faisant face et pourrait trouver son équivalence dans le terme anglais *border*, alors que la frontière culturelle se traduirait par *frontier*. Faute de ne pouvoir utiliser le terme « État » dans le contexte de l'âge du bronze, une frontière politique requiert néanmoins l'existence d'un système politique précis, résultant d'une cohésion administrative et territoriale entre quelques ou plusieurs agglomérations. Par définition, elle résulte d'une volonté expansionniste de systèmes centralisés tels que sont les États et les empires²⁵⁶. La frontière représente ainsi la limite la plus éloignée de cette expansion. Enfin, la frontière est tracée du moment où le territoire est reconnu par les politiques étrangères et affiche une différente gestion administrative.

Une unité politique mycénienne?

Est-il envisageable d'imaginer une telle frontière pour le monde mycénien? A priori la réponse semble être non. Depuis les premières études archéologiques de l'âge du bronze égéen, la tradition stipule que la Grèce d'aujourd'hui était alors constituée de royaumes indépendants, contrôlés chacun par un palais : « But though Mycenae might be the most important city in Greece at this time, it must not be supposed that there were not other centres of consequence on the mainland and elsewhere that shared the same culture but were nevertheless largely independent »²⁵⁷. Cette conception traditionnelle, résumée par cette citation de Loris William Taylour, pourrait s'expliquer par une volonté des historiens des 19^e et

²⁵⁵ Wackermann, 2003, 16.

²⁵⁶ Feuer, 2011, 517.

²⁵⁷ Taylour, 1983, 16. William Taylour est un pionnier de l'étude de l'âge du bronze égéen et ce passage synthétise fidèlement la tradition mycénienne, partagée entre autres par : Castleden, 2005, 6; 194. Un résumé de ce modèle « canonique » de la Grèce mycénienne se retrouve aussi dans : Nakassis, Galaty, Parkinson, 2010, 239-250.

20^e siècles de dénoncer le modèle homérique²⁵⁸, mais nous pouvons également remarquer que cette image reflète le portrait de la Grèce des cités États, où chaque *πολις* était indépendante, mais partageait néanmoins les mêmes aspects culturels²⁵⁹. En somme, les chercheurs modernes donnent l'impression qu'ils ne peuvent concevoir l'idée que la Grèce ait été unie à une période antique. Eux-mêmes, les Grecs de l'antiquité se questionnaient sur l'unité politique affichée chez Homère²⁶⁰. Certains affirmaient que cette unité était exceptionnelle, formée uniquement dans le contexte de l'expédition contre Troie, ce qui leur permettait de croire à une indépendance des royaumes de l'époque héroïque²⁶¹. Il n'empêche qu'il est évident que cette vision traditionnelle du squelette de la Grèce mycénienne s'explique par la volonté des érudits de confronter la conception homérique²⁶². De ce fait, il est peu surprenant de constater que les palais mycéniens étaient interprétés de façon à ce qu'ils aient été indépendants les uns des autres, et ce, avant même que les tablettes linéaires B ne fussent déchiffrées.

²⁵⁸ Olivier, 2006, 187; Kelder, 2008, 50. Chez Homère, Agamemnon, souverain de Mycènes, est le βασιλεύτατος. Son sceptre héréditaire lui procure un pouvoir *permanent* sur tous les Achéens. Carlier, 2007, 121.

²⁵⁹ Thomas, 1970, 184.

²⁶⁰ Thucydide, I, 9. Pour Thucydide, Agamemnon exerçait une hégémonie sur le reste des Achéens en raison du fait qu'il était le roi le plus riche, alors que chez Dictys de Crète (2^e siècle apr. J-C), Agamemnon avait été choisi chef de la coalition achéenne à la suite d'un vote des chefs en présence :

« Il est ensuite décidé d'une réunion dans le temps de la Junon d'Argos afin de procéder au choix d'un commandant en chef. Sur la tablette reçue pour désigner celui qu'il voulait avoir pour chef de guerre, chacun écrivit, en caractères puniques, le nom d'Agamemnon, et c'est ainsi que, fort de l'approbation générale et au milieu des cris d'enthousiasme, Agamemnon prit la tête des opérations et de l'armée. » Dictys de Crète, I, 16.

²⁶¹ Carlier, 2007, 121. C'est un argument qui a aussi été repris par quelques hellénistes qui voulaient démontrer la fragmentation du monde mycénien. C. G. Thomas, par exemple, souligne que les rivalités dépeintes dans les mythes et légendes de la Grèce homérique témoignent de l'indépendance des royaumes mycéniens : Thomas, 1970, 186. Nous ne retiendrons pas ces hypothèses, puisque non seulement la fiabilité de ces mythes est plus que douteuse, mais certains de ceux-ci ont possiblement été façonnés par les Grecs du temps des cités-États. De plus, des fractions et des conflits entre des cités ne signifient pas nécessairement que l'on doive écarter la possibilité qu'une cité exerçât une hégémonie sur les autres.

²⁶² Il ne suffit que de comparer une carte de la Grèce homérique d'après le « Catalogue des vaisseaux » et une carte du monde mycénien pour se rendre compte de l'influence homérique sur la composition de la Grèce mycénienne.

Le déchiffrement du linéaire B par Michael Ventris en 1952 permit au monde d'entreprendre les premières études mycénologiques modernes. Loin de changer les théories du début du siècle, les chercheurs abordèrent les textes selon la vision traditionnelle, comme s'il était déjà pris pour acquis que les palais contrôlaient des territoires indépendants²⁶³. En soutien à cette affirmation, il ne fait aucun doute que les tablettes ne concernent qu'un cadre géographique très limité, autour du palais près duquel elles ont été retrouvées²⁶⁴. Selon des noms de lieux et autres indices qu'on peut y retrouver, certains ont tenté de dresser les premières cartes géographiques des États mycéniens, à commencer par Pylos²⁶⁵ et Knossos²⁶⁶, les deux palais ayant fourni le plus d'archives. La découverte récente de documents à Thèbes a aussi mené à la tentative de dessiner une carte de la Béotie mycénienne²⁶⁷. Nous sommes ainsi confrontés à un monde politiquement fragmenté, faisant cependant contraste avec l'unité culturelle d'un noyau mycénien constaté dans le premier chapitre. Cette unité culturelle, elle, fut expliquée principalement par les contacts commerciaux entre les classes dirigeantes de chacun des palais²⁶⁸.

Nous ne pouvons cependant accepter aussi facilement cette conception qui n'est appuyée ni par Homère, ni par l'archéologie, ni par les sources écrites extérieures et ni même par le linéaire B (!). Nous croyons être en mesure de donner suffisamment d'arguments pour révéler qu'une Grèce mycénienne unifiée sous l'hégémonie de l'un de ses royaumes palatiaux ne fait pas moins de sens qu'un monde mycénien fragmenté. Nous éviterons néanmoins de parler « d'empire mycénien », ce qui reviendrait, pour l'instant, à repousser un peu trop loin les limites imposées de la mycénologie classique.

²⁶³ L'unique changement majeur que vinrent apporter les textes fut de confirmer que les Mycéniens parlaient le grec.

²⁶⁴ Même si on répertorie des noms de lieux assez éloignés, par exemple Milet ou Lacédémone que l'on retrouve dans les tablettes de Thèbes. Kelder, 2008, 53.

²⁶⁵ John Chadwick est l'initiateur de ces reconstructions géographiques à partir du linéaire B. On retrouve les résultats de ses premières recherches dans : Chadwick, 1961. Pour un résumé : Bennet, 2008.

²⁶⁶ Godart et Sacconi, 1999, 528-533.

²⁶⁷ Godart et Sacconi, 1999, 538-545; Del Frio, 2009, 41-67.

²⁶⁸ Nakassis, Galaty, Parkinson, 2010, 240.

Premièrement, même si les tablettes en linéaire B démontraient hors de tout doute que les palais contrôlaient chacun un territoire indépendant, celles-ci ne pourraient être prises en considération pour l'ensemble de la période mycénienne puisqu'elles sont trop limitées dans leur cadre temporel. Jamais les Mycéniens eux-mêmes ne se seraient doutés que ces tablettes seraient lues encore aujourd'hui, car elles n'étaient pas destinées à être archivées pour une longue période. Cuites (donc sauvegardées) accidentellement lors de la destruction finale des palais vers 1200 av. J.-C. (soit à la fin de l'HR IIIB), ces tablettes représentent l'administration quotidienne des palais²⁶⁹. Parce que l'archéologie nous indique que les palais étaient en activité dès le 15^e siècle av. J.-C., ces archives, qui ne nous renseignent que sur les dernières semaines, voire les derniers jours de l'administration palatiale en Grèce, ne sont certainement pas représentatives de l'ensemble de l'histoire mycénienne²⁷⁰. En fait, elles ne donnent qu'un aperçu de la situation désolante dans laquelle se trouvaient les palais juste avant leur destruction²⁷¹.

De plus, elles n'avaient comme unique fonction que l'économie²⁷². Dans son exposé au sujet de la société du monde mycénien, C. W. Shelmerdine a bien ciblé les difficultés de se baser sur le linéaire B pour essayer de reconstruire la société mycénienne²⁷³. Il n'est cependant pas impossible que les Mycéniens aient couché par écrit des documents diplomatiques et sociaux²⁷⁴. Malheureusement, ceux-ci n'ayant pas été retrouvés ou, plus vraisemblablement,

²⁶⁹ Kelder, 2012, 41.

²⁷⁰ Kelder, 2010, 7. Il y a par contre encore plusieurs discussions en cours au sujet de la datation de certaines tablettes de Knossos dont on pourrait remonter la date au 14^e siècle.

²⁷¹ Kopanias, 2008, 66-67. Kopanias conclut qu'on ne peut donc pas se baser sur les tablettes pour reconstruire l'histoire des palais lorsqu'ils étaient à leur apogée, au 14^e et début du 13^e siècle.

²⁷² Même Ventris, en présentant ses théories de déchiffrement, prévenait les chercheurs des limites que l'on pouvait tirer de ces documents d'archives.

²⁷³ Shelmerdine, 2008, 115.

²⁷⁴ Un curieux passage d'Homère laisse entrevoir la possibilité que les Mycéniens utilisaient d'autres supports pour les documents diplomatiques. Au 6^e chant (168-169), il est indiqué que le héros Bellérophon fut envoyé en Lydie avec en mains un message inscrit sur une « tablette à plis fermés » : Shear, 1998, 187-189. Curieusement, il appert que la description de cette tablette correspond un peu aux tablettes de cire qui furent trouvées dans l'épave d'Uluburun : Payton, 1991, 99-106. Kelder croit que les Mycéniens écrivaient plutôt leurs messages diplomatiques sur des tablettes en bois, comme c'était répandu en Anatolie : Kelder, 2012, 50. Quoi qu'il en soit,

pas conservés, seules les tablettes en linéaires B témoignent de la vie quotidienne des Mycéniens.

S'il faut en croire les tablettes, chaque territoire était dirigé par un *wanax*, titre qu'il est tentant de traduire par « roi »²⁷⁵. Celui-ci aurait été appuyé par un *lawagetas*, dont la fonction exacte est incertaine et encore débattue²⁷⁶. Il appert que le *wanax* était engagé dans les domaines religieux, économiques et militaires, et dirigeait le royaume via le grand mégaron du palais, alors que le *lawagetas* l'assistait à partir du petit situé à côté²⁷⁷. Chaque territoire palatial était divisé en provinces (on en répertorie deux pour le royaume de Pylos), qui elles-mêmes étaient divisées en sections (*damoi*). Dans les archives de Thèbes, des noms de certains sites eubéens sont également attestés, ce qui laisse présager que l'Eubée, du moins une partie de l'île, devait être comprise dans le royaume thébain²⁷⁸. Les noms d'autres complexes palatiaux sont parfois indiqués, mais l'interaction entre les palais semble avoir été strictement commerciale. Par exemple, des nodules trouvés à Thèbes nous renseignent qu'un contingent de bœufs parvenu de Mycènes avait nourri le palais pour ce qui était probablement un banquet²⁷⁹. À Pylos, les tablettes font allusion aux toponymes de Milet (*Mi-ra-ti-jo*), Lemnos (*ra-mi-ni-ja*), Cythère (*ku-te-ra*) et Zakynthos (*za-ku-si-jo*)²⁸⁰. Les tablettes de Knossos, quant

Adrymi-Sismani et Godart ont bien démontré que les Mycéniens ne se sont certainement pas contentés d'écrire seulement des bilans financiers et qu'il existait même possiblement une poésie mycénienne : Adrymi-Sismani et Godart, 2005, 47-70.

²⁷⁵ Le mot grec ἄναξ (roi) est sans doute une dérivation du mot mycénien *wa-na-ka*. Le mot *Wa-na-ka* est attesté à Pylos, Knossos, Thèbes, Tirynthe et à La Canée. Kelder, 2008, 64.

²⁷⁶ Kelder, 2008, 50.

²⁷⁷ Outre le « grand mégaron » décrit au chapitre 1, la plupart des palais mycéniens en comptaient également un plus petit, parfois surnommé « mégaron de la reine ». On en retrouve à Knossos, Tirynthe, Pylos, et probablement à Mycènes.

²⁷⁸ Del Frego, 2009, 42-67. Les sites eubéens d'Amarynthos et Karystos semblent bel et bien attestés dans les archives de Thèbes, ce qui est moins certain pour Chalkis.

²⁷⁹ Olivier, Milena et Pitera, 1990, 103-181. Le nom de Thèbes (*te-qa*) est le seul à se retrouver dans toutes les archives de tablettes en linéaire B. La région de Thèbes était vraisemblablement considérable.

²⁸⁰ PY Sa 751, Sa 787 et An 610. Le nom de Zakynthos est aussi attesté à Mycènes, dans : MY Oe 122. Il n'est sûr, cependant, si *Za-ki-si-jo* se réfère à l'île ionienne de Zakynthos ou à un site de Messénie. Il semble, d'après les tablettes, que *Za-ki-si-jo* était le « fournisseur » de roues de chars pour Pylos. Palaima, 1991, 279-281.

à elles, témoignent de la présence d'un homme de Nauplie (na-u-pi-ri-jo-i) dont la nature est difficile à discerner²⁸¹. Malgré les rares références à des lieux extérieurs des centres palatiaux, aucun pouvoir central commun à tous les palais n'est explicitement exposé, ni une hégémonie qui aurait été exercée par un palais envers les autres²⁸², ce qui soutient la « vision traditionnelle » comme quoi les palais étaient des entités autonomes et indépendantes.

Pour ces raisons, ce modèle canonique de la Grèce mycénienne n'a jamais vraiment été remis en question pendant des décennies²⁸³. Dernièrement, quelques chercheurs téméraires ont tenté de repérer des indices qui viendraient contredire ce modèle qui semblait pourtant sans failles. Déjà dans les *Documents*, Ventris et Chadwick s'étonnaient de l'extrême homogénéité des tablettes, autant dans la langue et dans leur emploi que dans leur dimension physique²⁸⁴. Certains ont bien tenté de détecter des différences régionales dans l'administration dépeinte dans le linéaire B, mais celles-ci sont toujours mineures ou inexacts²⁸⁵. Les ressemblances se font également ressentir au niveau linguistique, alors qu'il ne semble pas y avoir de dialecte distinctif entre Mycènes et Thèbes²⁸⁶. Dans un autre contexte, au Proche-Orient par exemple, une telle uniformité serait immédiatement interprétée comme le résultat d'un « contrôle d'une autorité unique²⁸⁷ »; pourquoi alors serait-il tabou de soupçonner cette possibilité dans le cas de la Grèce mycénienne? En utilisant le même système graphique, le même vocabulaire, les mêmes méthodes administratives et les mêmes règles fiscales, c'est une véritable *koinè*

²⁸¹ KN Fh 5432.

²⁸² Kopanias, 2008, 66.

²⁸³ Quelques chercheurs visionnaires ont néanmoins pris le risque de prendre position pour un monde unifié. C'est notamment le cas de Desborough, pour qui l'uniformité de la céramique mycénienne ne pouvait que témoigner d'un empire mycénien. Desborough, 1964, 218. T. B. L. Webster fut également l'un des premiers à percevoir une unité politique au monde mycénien : Webster, 1962, 293. Celui-ci appuie par contre sa théorie sur l'épigraphie hittite et les expéditions mycénéennes en Anatolie.

²⁸⁴ Ventris, Chadwick, 1956, 39. L'uniformité des tablettes est si remarquable que Postgate stipule qu'elles sont « virtually indistinguishable » : Olivier, 2001, 160. Malgré tout, le déchiffreur du linéaire B déniait toute forme d'indices dans les tablettes qui pouvaient laisser entrevoir un pouvoir centralisé. Ventris; Chadwick, 1956, 138.

²⁸⁵ Voir Shelmerdine, 1999.

²⁸⁶ Ruijgh, 1996, 115-124.

²⁸⁷ Olivier, 2006, 185; Postgate, dans Olivier, 2001, 160.

administrative qui était en vogue dans le monde mycénien²⁸⁸. Il est vrai qu'un tel genre de phénomène ne s'explique pas *que* par l'existence d'un empire ou d'un monde politique unifié²⁸⁹, mais c'est un fait attesté qui doit être pris en considération. Bien que les tablettes ne fassent référence qu'à des lieux situés aux alentours du palais, rien ne spécifie qu'il s'agissait là de frontières²⁹⁰.

Un examen approfondi des tablettes des différents sites a aussi dévoilé des noms propres identiques retrouvés dans plusieurs sites palatiaux. Ces dizaines de noms sont surtout attestées à Pylos, Knossos et Thèbes, mais on en retrouve aussi deux cas à Mycènes et Tirynthe²⁹¹. Les textes indiquent que ces personnes étaient désignées en tant que « collecteurs », ce qui pourrait indiquer un certain contrôle centralisé des ressources, quoiqu'il soit tout aussi acceptable d'avancer que ces collecteurs étaient impliqués dans un processus d'échanges de cadeaux entre les centres palatiaux²⁹². Les marges de ce travail ne nous demandent pas de cerner le rôle de ces « collecteurs », mais plutôt d'expliquer la récurrence de noms de notables sur plusieurs sites. Qui étaient-ils? De toute évidence, il s'agissait « d'individus qui apparaissaient sur plus d'un site à la fois, toujours dans un contexte d'appartenance²⁹³ ». Plusieurs tentatives ont été menées pour essayer d'y voir plus clair chez ces mystérieux personnages, à savoir s'ils étaient des individus différents partageant le même nom²⁹⁴, des gens issus de la même famille, ou s'il s'agissait simplement des mêmes personnes. La première hypothèse a été formulée par J. Killen en 1979, qui voyait en ces collecteurs des membres des familles royales, dont les noms étaient tirés d'un échantillon limité²⁹⁵. Il est par contre assuré selon certains que l'individu portant le nom de ma-ri-ne-u, attesté à Mycènes et à

²⁸⁸ Carlier, 2007, 123.

²⁸⁹ Kelder, 2008, 62.

²⁹⁰ Kelder, 2008, 54.

²⁹¹ Pour le tableau complet, voir Olivier, 2006, 187.

²⁹² Kelder, 2010, 18.

²⁹³ Olivier, 2006, 186.

²⁹⁴ Deger-Jalkotzy, 2006, 19-35. En cela les remarques de Deger-Jalkotzy sont par contre très prudentes. Il argumente que la récurrence des noms dans le monde grec de l'époque classique est attribuée à la large occurrence des noms dans le monde mycénien.

²⁹⁵ Killen, 1979, 176-177.

Thèbes, correspondait à la même personne²⁹⁶. Il est moins évident de décortiquer les dizaines d'autres cas, d'où l'abondance des théories qui a émergé ces dernières années. La difficulté d'interprétation provient du fait que nous n'avons aucune idée du fonctionnement de l'attribution des noms dans la Grèce mycénienne. Si, par exemple, la récurrence des noms s'expliquait par la « pratique aristocratique de mariages exogamiques²⁹⁷ », il n'y aurait ainsi aucun rapport avec une quelconque hégémonie dans le monde mycénien. Nous pouvons cependant conclure que ces « collecteurs » témoignent d'un lien étroit entre certaines classes dirigeantes des différents sites palatiaux.

En 2007, P. Carlier affirmait que si personne n'avait jamais osé avancer l'hypothèse extrême selon laquelle le *wanax* ne désignerait pas un roi local, mais un Grand Roi du monde mycénien, il admettait néanmoins qu'il devait exister une hégémonie panachéenne²⁹⁸. Or, une telle suggestion a été avancée par J. Kelder il y a quelques années. Dans un article assez ambitieux, Kelder propose que le terme *wanax* désigne le Grand Roi, qui résidait probablement à Mycènes²⁹⁹, alors que le terme *lawagetas* correspond au roi du palais local³⁰⁰. Sans avoir osé proposer une telle idée, Carlier affirmait pourtant que celle-ci s'inscrivait dans la logique comme quoi il devait exister une forme d'unité politique expliquée par une hégémonie exercée par un centre mycénien sur l'ensemble des autres sites. L'origine de l'argumentation de Kelder est tirée de l'ambiguïté qui persiste autour de la personne du *lawagetas*. Il soutient que celui-ci avait les mêmes fonctions que le *wanax*, mais à moindre

²⁹⁶ Carlier, 2007, 126. Certains diront qu'il y a par contre un problème chronologique à cette constatation, parce que cela impliquerait que la destruction des palais de Thèbes et de Mycènes ait été simultanée; or, selon les évidences archéologiques, le palais de Thèbes se serait écroulé quelques années avant celui de Mycènes. La date de la destruction de Thèbes a cependant été moins précoce que ce qui était originalement avancé, vers le HR IIIB1. De plus, la tablette X508 de Mycènes qui mentionne Ma-ri-ne-u a été trouvée dans la maison des boucliers, à laquelle on estime aussi la date de destruction à l'HR IIIB1. Le problème chronologique peut par contre être appliqué aux tablettes de Knossos, que l'on remonte jusqu'à l'HM III A1. Sur la chronologie des tablettes : Driessen, 2008, 76.

²⁹⁷ Carlier, 2007, 127.

²⁹⁸ Carlier, 2007, 129-130.

²⁹⁹ Paradoxalement, aucune mention du titre *wanax* n'a été à ce jour attestée dans les tablettes de Mycènes.

³⁰⁰ Voir Kelder, 2008. Il a aussi repris les mêmes arguments dans sa monographie de 2010 et dans son dernier article écrit en 2012.

mesure; le *lawagetas* semblait bel et bien également impliqué dans les affaires religieuses, militaires et économiques³⁰¹. Il est par contre indiqué que les terres lui revenant étaient trois fois plus petites que celles qui revenaient au *wanax*, d'où la certitude que son rôle était inférieur à celui-ci³⁰².

Si le *wanax* était le Grand Roi du monde mycénien, Kelder propose donc que le *lawagetas* ait été le souverain local. À côté du mégaron de certains sites palatiaux, où l'on situait la salle de trône, se situe un autre complexe semblable, mais plus petit³⁰³. Cette structure aurait servi de « petite salle du trône » au *lawagetas*, alors que le grand mégaron aurait été réservé au *wanax* lorsque celui-ci était de passage au palais en question³⁰⁴. Cette théorie, très révolutionnaire, n'est pas contredite par les tablettes en linéaire B, car si celles-ci affirment que le *wanax* était sans doute le roi suprême, elles n'indiquent pas qu'il était originaire du royaume auquel elles font référence³⁰⁵. Il est de plus assuré que le *wanax* était le seul à assumer cette fonction, car dans le cas contraire, les scribes auraient sans doute pris la peine de le nommer. Il est cependant dommage de ne pas avoir accès aux noms des *wanax*, car deux noms identiques de *wanax* provenant de sites différents viendraient conforter la thèse de Kelder³⁰⁶.

Comme nous l'avons souligné, l'historique de la société mycénienne fut construit par le biais de traditions historiographiques et du linéaire B. Nous avons cependant montré que non seulement il est inexact de transposer les données du linéaire B à l'ensemble de l'histoire mycénienne, mais ces tablettes n'attestent même pas une indépendance sans équivoque des

³⁰¹ Kelder, 2008, 67.

³⁰² Tablette PY Er 312.

³⁰³ Cette salle est aussi surnommée mégaron de la reine. Voir note 277.

³⁰⁴ Un « petit mégaron » est en effet attesté à Tirynthe, Pylos et à plus grande échelle à Dimini, mais également à Mycènes, ce qui supporte mal l'idée qu'un Grand Roi provenant de Mycènes exerçait le contrôle sur les *lawagetas* des autres sites palatiaux. Déménager la « capitale » du monde mycénien ailleurs qu'à Mycènes (probablement à Thèbes) serait une alternative à explorer, ou simplement de trouver une autre explication à la relation entre le *wanax* et le *lawagetas*.

³⁰⁵ Kelder, 2010, 13.

³⁰⁶ Le seul nom possible d'un *wanax* se retrouve à Pylos dans les tablettes PY Er 312, An 19 [610] et An 724 où est exposé un personnage du nom d'Ekhelawon.

royaumes mycéniens. L'option de considérer le monde mycénien sous l'hégémonie d'un de ses royaumes est au moins aussi valable que d'entrevoir un monde divisé. Cette hypothèse a l'avantage d'être appuyée par l'archéologie, qui témoigne d'une *koinè* qui s'est répercutée dans l'architecture, dans la culture et dans le système administratif. Aussi, elle explique mieux la composition serrée de l'Argolide, où trois centres palatiaux se partagent un territoire exigu. Si l'on prend en considération que l'objectif d'un palais était de s'enrichir, et que pour se faire celui-ci devait accaparer un territoire raisonnablement étendu, il est en effet dur d'imaginer comment les sites majeurs de Mycènes, Tirynthe et Midéa ont pu se partager un territoire aussi restreint³⁰⁷. Dans une moindre mesure, on peut également transposer cette situation à la Thessalie, où Dimini, Kastro Volos et Pefkakia se partageaient la petite province près de la baie de Volos. La théorie du « système palatial » semble plausible lorsqu'il est question de territoires géographiquement isolés (comme le cas de Pylos), mais étant donné la répartition géographique inégale des palais, elle est dure à appliquer à l'ensemble du monde mycénien,

Les limites du linéaire B empêchent malheureusement de reconstituer fidèlement la société mycénienne. Pour cette raison ont émergé plusieurs théories, dont celle de Kelder qui voit le *wanax* en tant que Grand Roi et le *lawagetas* en tant que roi local. Cette théorie est assez récente et n'a pas encore eu beaucoup de répercussions chez la communauté classique, mais la présence d'un petit mégaron à Mycènes ne soutient pas cette hypothèse³⁰⁸. Cette idée a par contre l'avantage d'expliquer la forme d'hégémonie qu'il est tentant de discerner dans les tablettes linéaires B et qui est appuyée par des témoignages extérieurs qui font peut-être mention des Mycéniens. Il est en effet curieux que les Hittites et les Égyptiens relatent l'existence d'un « Grand Roi » peut-être mycénien dans leurs archives diplomatiques. Ces archives étant beaucoup plus riches, il est dorénavant indispensable de consulter ces sources extérieures dans tout travail historique à propos des Mycéniens.

³⁰⁷ Pantou a fait un bel effort pour démontrer que cette vision était incompatible avec l'Argolide et la Thessalie. Par contre, nous trouvons dommage qu'elle ne mentionne pas la possibilité que ces États fussent sous la gouverne d'un Grand Roi extérieur, puisque tel est pourtant la situation dépeinte dans les sources hittites et égyptiennes. Pantou propose plutôt que le territoire de Dimini était contrôlé par une sorte de système oligarchique. Pantou, 2010, 381-401.

³⁰⁸ Si, comme l'affirme Kelder, le Grand roi de Mycènes était le Grand roi de tout le monde mycénien, à quoi servait alors le petit mégaron de Mycènes, supposément réservé au roi local?



Carte 8: Le royaume de Pylos, J. Chadwick, 1976, 34.

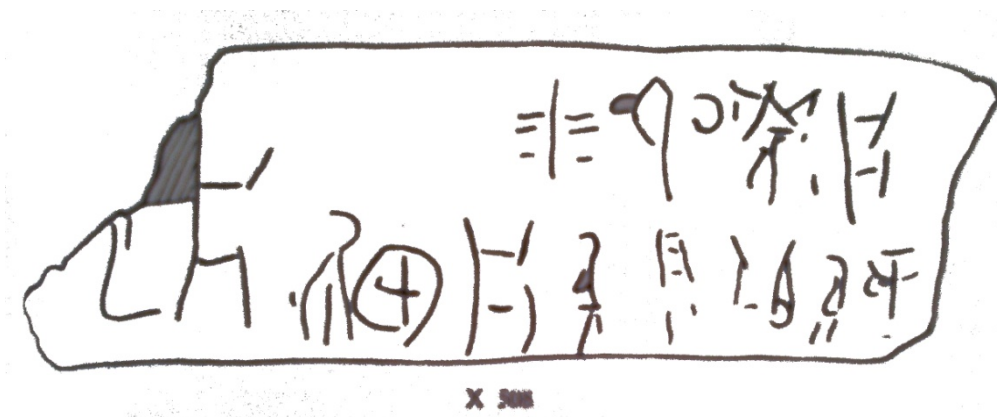


Figure 1: Tablette MY X 508 qui mentionne Ma-ri-neu.

Le cas d'Ahhiyawa

Seules les sources écrites peuvent faire la lumière sur le cas d'une frontière politique du monde mycénien. Malheureusement, les tablettes linéaires B sont trop fragmentaires, limitées dans leur cadre temporel et centrées sur l'archivage économique pour faire le point sur la situation géopolitique de la Grèce mycénienne. Il est vrai que les tablettes laissent suggérer une certaine autonomie des palais, de sorte que des tentatives pour reconstituer la géographie de certains États ont été effectuées³⁰⁹, mais rien ne permet d'affirmer ou non si ces palais ont été unis. Si la tradition veut que les palais aient été indépendants, nous avons révélé, malgré un témoignage limité, qu'un monde mycénien uni est au moins aussi plausible que celui dépeint par la tradition. Seul l'apport de sources extérieures pourrait nous permettre d'approfondir la question; or, il s'avère que les Hittites étaient assez bavards à propos de leurs relations avec l'extérieur, ce qui nous permet d'être plutôt optimistes quant à la possibilité de retrouver les Mycéniens dans leurs archives.

Les Hittites ont-ils laissé une trace écrite des Mycéniens? Il est possible que le terme *Ahhiyawa* se réfère aux habitants de la Grèce mycénienne, mais rien n'a été encore aujourd'hui universellement accepté par les chercheurs. La question a tellement été étudiée que l'on recense plus de publications à propos d'Ahhiyawa que pour le reste de l'ensemble du corpus hittite! À la base, c'était un argument linguistique qui était à l'origine de cette pomme de discorde. En faisant l'équivalence de noms hittites à des noms grecs, le linguiste Emil Forrer, en 1924, a provoqué une onde de choc dans la communauté classique en prétendant avoir repéré des personnages homériques dans les tablettes hittites cunéiformes alors récemment déchiffrées. Ainsi, il distinguait Étéocle (Ετεοκλής)³¹⁰ en Tawagalawa, Atrée (Ατρεΰς) en Attarissiya, la ville de Troie (Τροία) en Taruisa et les Achéens (Αχαιοί) en Ahhiyawa.

Il est peu surprenant que les idées de Forrer aient provoqué une panoplie de réactions; parfois d'acceptation, souvent d'incrédulité. Chez ceux qui refusaient les idées de Forrer, le

³⁰⁹ Voir p. 58.

³¹⁰ e-te-we-ke-le-we en grec mycénien.

plus connu est F. Sommer, qui voyait en l’Ahhiyawa un petit royaume de l’Anatolie³¹¹. Sommer argumentait que les ressemblances linguistiques avec Homère n’étaient que des hasards superficiels, que les équivalences entre les noms hittites et homériques étaient inexacts et que par conséquent Ahhiyawa ne correspondait pas aux *Achaioi* d’Homère³¹². Le principal argument géographique des contestateurs des hypothèses de Forrer est que logiquement, l’Ahhiyawa devait se retrouver sur la côte de l’Anatolie, comme les pays de l’Arzawa, du Lukka et les autres pays cités par les Hittites³¹³. Les discussions et hypothèses se sont multipliées au fil des années, de sorte que l’Ahhiyawa a été situé un peu partout autour du bassin égéen³¹⁴. De ces suggestions de localisation, outre la Grèce continentale, on dénombre : le Dodécanèse, la Crète, Chypre, la Thrace, la Lydie et la Troade.

Le débat était toujours aussi incertain dans les années 1990, jusqu’à ce qu’un déchiffrement du col de Karabel en Arzawa amena un peu plus de clarté à propos de la géographie des États de l’Anatolie³¹⁵. Le constat de cette découverte fut que ces États étant dorénavant mieux cernés, il ne restait plus de place en Anatolie pour le royaume d’Ahhiyawa qui, par défaut, devait se retrouver quelque part en périphérie. Selon toute vraisemblance, il se trouve, après tout, que Forrer avait probablement raison en identifiant Ahhiyawa avec les Mycéniens. Les prochaines pages serviront à conforter la désignation des Mycéniens par le terme Ahhiyawa et à rechercher les possibles traces de frontières, du moins des territoires contrôlés par l’Ahhiyawa. Par contre, plutôt que de nous concentrer sur les arguments d’équivalences linguistiques, ce sont plutôt les indices historiques qui nous intéresseront³¹⁶.

³¹¹ Sommer, 1932. Dans ce chapitre, nous ne partageons pas les idées de Sommer, mais nous reconnaissons que ses traductions sont très utiles.

³¹² Castleden, 2005, 209.

³¹³ Niemeier, 1998, 23.

³¹⁴ W.-D. Niemeier a bien synthétisé l’historiographie du problème au moyen d’une carte qui démontrait toutes les hypothèses concernant l’Ahhiyawa et leurs auteurs. Voir Niemeier, 1998, 18, fig.1.

³¹⁵ Voir Hawkins, 1998.

³¹⁶ Nous prenons cependant en considération le fait que ces équivalences sont des coïncidences qui appuient les évidences géographiques. Il est généralement accepté que le nom de Tawagalawa soit une équivalence du nom grec Ἐτεροκλήτης et qu’Alaksandu n’est pas asiatique, mais une équivalence du grec Ἀλέξανδρος. West, 2001,

De plus, nous analyserons les documents dans l'unique but de comprendre la géographie mycénienne; les relations entre Hittites et Mycéniens ne seront pas explorées dans ce travail. Les principaux arguments des défenseurs du centre d'Ahhiyawa en Grèce continentale sont les suivants : la présence mycénienne attestée à Milet (contrôlée prétendument par l'Ahhiyawa), ses nombreuses associations à la mer et la désignation du roi d'Ahhiyawa en tant que « Grand Roi » et « frère » du roi hittite, ce qui montre qu'Ahhiyawa était un royaume d'importance.

On retrouve la mention du pays d'Ahhiyawa dans 25 textes, dont le plus récent corpus a été recensé et traduit par E. Cline, G. Beckman et T. Bryce³¹⁷. Le terme apparaît pour la première fois dans « L'acte d'accusation de Madduwatta »³¹⁸, un document daté du début du 14^e siècle av. J.-C.³¹⁹. Le fragment nous informe des actions en Arzawa d'un certain Attarissiya, dirigeant³²⁰ du pays d'Ahhiya³²¹. On y apprend qu'Attarissiya, probablement lui-même sur le terrain avec une capacité militaire importante (une centaine de chars et un millier d'infanteries), aurait été au centre de quelques escarmouches avec Madduwatta, un roi vassal de l'empire hittite à qui le roi avait jadis assigné le royaume de Zippasla :

But [later] Attarissiya, the ruler of Ahhiya, came and was plotting to kill you, Madduwatta. But when the father of My Majesty heard, he dispatched Kisnapili, infantry and chariotry in battle against Attarissiya. And you, Madduwatta, again did not resist Attarissiya, but yielded before him. Then Kisnapili proceeded to rush [...] to you from Hatti. Kisnapili went in battle against Attarissiya. 100 [chariots and...thousand infantry] of Attarissiya [drew up for battle]. And they fought. One officer of Attarissiya was killed, and one officer of ours, Zidanza, was killed. Then Attarissiya turned [away (?)] from Madduwatta, and he went off to his own land. And they installed Madduwatta in his place once more.³²²

265. D'ailleurs, le nom Ἐτεροκλέφης est attesté dans le linéaire B, où il s'écrit e-te-we-ke-le-we. Niemeier, 1999, 152.

³¹⁷ Beckman, Bryce, Cline, 2011. Dans le but de rester dans les marges de la problématique de cet essai, seuls les textes donnant des indices sur la localisation d'Ahhiyawa seront analysés.

³¹⁸ CTH 147.

³¹⁹ Le texte aurait été composé pendant le règne d'Arnuwanda I (fin 15^e, début 14^e siècle av. J.-C.)

³²⁰ Nous traduisons par « dirigeant » le terme « ruler » de la majorité des traductions anglaises.

³²¹ Forme plus ancienne d'Ahhiyawa.

³²² CTH 147 §12 (obv.60-65). Trad. G. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

Le fait qu'un contingent important de soldats, et surtout de chars, était en action en Anatolie a longtemps été un argument utilisé par les experts qui étaient contre une localisation de l'Ahhiyawa en Grèce³²³. Comment, en effet, un quelconque personnage mycénien aurait-il pu atteindre la côte égéenne de l'Anatolie avec un nombre si élevé de chars? Cependant, cet argument néglige le fait que la ville de Millawanda, correspondant sans doute à la cité de Milet, servait vraisemblablement de base à l'Ahhiyawa en sol anatolien³²⁴. Or, nous avons vu en première partie qu'il y a de fortes probabilités qu'il y ait eu une habitation mycénienne permanente à Milet³²⁵. De plus, rien n'indique dans ce texte qu'Attarissiya était installé en Anatolie; au contraire, il donne davantage l'impression qu'il n'était que de passage (« *and he went off to his own land* »). Il semble que l'attaque prit la forme d'un raid. Malheureusement, ce texte ne recèle pas davantage d'indices sur de la localisation d'Ahhiyawa.

Le second document le plus ancien qui mentionne l'Ahhiyawa est celui qui est surnommé « Annales de Mursili II (1321-1295) », où le roi hittite relate sa campagne contre le roi d'Arzawa, Uhha-ziti, qui s'était allié avec le roi d'Ahhiyawa. Les « Annales » énoncent aussi, pour la première fois, l'association d'Ahhiyawa avec le pays de Millawanda :

When spring arrived, [because Uhha-ziti had supported the King of Ahhiyawa] **and [...] the land of Millawanda to the King of Ahhiyawa**, [I, My Majesty, ...] and [dispatched] Gulla and Mala-ziti, infantry [and chariotry, and they] attacked [the land of Millawanda]. They captured it, together with civilian captives, cattle, and sheep, [and brought them to Hattusa]³²⁶.

Le maximum que nous puissions tirer de cet extrait est que le pays de Millawanda, jadis sujette du Hatti, changea dorénavant son allégeance envers le roi d'Ahhiyawa³²⁷. Or, curieuse coïncidence, il appert qu'une forte présence mycénienne est attestée à Milet. De plus, la stratigraphie du site, examinée, par W.-D. Niemeier, est assez éloquente à ce sujet. Nous savons que Millawanda fut détruite par Mursili II au cours de la troisième année de son règne,

³²³ Steiner, 2007, 597.

³²⁴ Kelder, 2008, 58.

³²⁵ Voir p. 49.

³²⁶ CTH 61. II §1 (A i 23-26), trad. G. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

³²⁷ Beckman, Bryce, Cline, 46. Comme nous l'avons vu avec Attarissiya, il est au probable que Millawanda appartenait déjà à l'Ahhiyawa dès le début du 14^e siècle.

soit vers 1320 ou 1318 av. J.-C.³²⁸. Cette destruction est normalement associée à la période du deuxième bâtiment à Milet, dans la transition de l'HRIII A2 à l'HRIII B1³²⁹. Pendant longtemps cela était perçu comme un problème chronologique, puisque la fin de l'HRIII A2 était située vers 1340, voire 1360, de sorte que la concordance avec le texte hittite était douteuse. Par contre, la dendrochronologie de l'épave Ulu Burun a abaissé la fin du HRIII A2 à 1316 av. J.-C.³³⁰. Rares sont ces exemples à l'âge du bronze où la concordance entre le récit et l'archéologie est aussi frappante. Bref, peu de doutes subsistent encore quant à la localisation de Millawanda : celle-ci se situait à l'actuel site de Milet, qui témoigne d'une forte présence culturelle mycénienne.

Il est même probable que la ville de Millawanda était aussi désignée par le nom d'Ahhiyawa lorsque celle-ci était contrôlée par les Mycéniens³³¹. Ainsi, la présence d'un dirigeant et de chars de l'Ahhiyawa en Arzawa ne réfute pas l'hypothèse selon laquelle le centre de l'Ahhiyawa serait situé en Grèce continentale. Enfin, rien n'indique que c'est par char qu'Attarissiya retourna sur ses terres; un bateau aurait très bien pu être le moyen de transport par lequel il ait atteint la côte de l'Anatolie, d'autant plus qu'Ahhiyawa est souvent associé à la mer et aux bateaux dans d'autres documents : les « Annales de Mursili II » racontent qu'Uhha-ziti tombé malade, c'est son fils, Piyama-Kurunta, qui affronta les troupes hittites. Après sa défaite, Uhha-ziti s'enfuit par la mer, dans des îles qui appartenaient probablement au roi d'Ahhiyawa³³² :

The Sun-Goddess of Arinna, My Lady, the Powerful Storm-God, My Lord, Mezzulla, and all the gods ran before me, so that I defeated Piyama-Kurunta, son of Uhha-ziti, together with his infantry and chariotry, and destroyed them. I pursued him and crossed the territory of Arzawa and entered Apasa, city of Uhha-ziti. Uhha-ziti did not offer me resistance but ran away from me. **He went across the sea to the islands** and remained there.³³³

³²⁸ CTH 61. II, §1 (A i 23-26).

³²⁹ Niemeier, 1998, 38.

³³⁰ Niemeier, 1998, 38.

³³¹ Kelder, 2008, 58, note 19.

³³² Cline, Beckman, Bryce, 2011, 47.

³³³ CTH 61, §17 (A ii 25-32), trad. G. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

Par la suite, les relations semblent s'être améliorées peu à peu entre l'Hatti et Ahhiyawa, car un peu plus loin dans le même document il est indiqué qu'après la fin des hostilités, le roi d'Ahhiyawa livra Piyama-Kurunta aux Hittites, en plus d'un certain nombre de gens d'Arzawa qui s'étaient réfugiés en Ahhiyawa. Ce que nous retiendrons de ce passage est que, pour une seconde fois, c'est uniquement par bateau qu'Ahhiyawa semble accessible :

[... was] in [the midst of the sea... But Piyama-Kurunta], son of Uhha-ziti, [...] he [came out] from the sea, [and he entered (into exile)] with the King of Ahhiyawa [... And I, My Majesty], sent [a messenger to him] by ship, [...] and he was brought out. [he captives who] were brought out [with him, together with the captives of the cities of...] and Lipa, [altogether] were [...] in number. I dispatched [them to Hattusa], and they were led away.³³⁴

D'autres passages soulignent aussi l'accessibilité d'Ahhiyawa par la mer. Dans une prière adressée aux dieux, le roi³³⁵ raconte que son père envoya en exil une de ses femmes au pays d'Ahhiyawa, et que celui-ci se trouvait probablement à proximité de la mer :

And while my father [was] (still) alive, [so-and-so...], and because (s)he [became hostile] to my mother, [...] he dispatched him/her to the Land of Ahhiyawa, beside [the sea].³³⁶

L'identité du roi et de la reine exilée importe peu, l'essentiel étant que l'auteur ait pris la peine de préciser qu'Ahhiyawa se trouvait « à côté de la mer ». Si le lieu ciblé n'est pas la Grèce continentale, il doit s'agir alors sans doute de Millawanda, la base des Mycéniens en sol anatolien, qui pouvait quelquefois prendre le nom d'Ahhiyawa. Il pourrait aussi s'agir des îles de l'Égée, car il est indiqué, dans une lettre d'un roi d'Ahhiyawa au roi d'Hatti, que des îles étaient la possession d'Ahhiyawa :

In the previous year my brother wrote to me : [“... As for your islands that [you ...]-the Storm-God gave them to me in subjugation.” The King of Assuwa [...] Kagamuna, [his(?)] great-grandfather, [...] married previously. Then Tudhaliya, [your great-grandfather, defeated the King of Assuwa] and subjugated him. [The islands formerly indeed belonged to the Kings of Ahhiyawa, and] I have now written [to my brother] on account [of this. But] to [...] and of the King of Ahhiyawa [...] But in the past [...] then [...] in the land [of Hatti (?) ...] against [...] these [...] to [...]³³⁷

³³⁴ CTH 61, §25, (Aiii 1-12), trad. G. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

³³⁵ Il s'agirait de Mursili II (1321-1295) ou Muwattalli II (1295-1267).

³³⁶ CTH 214.12. A, §2 (rev. 3-6), trad. G. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

³³⁷ CTH 183, §3 (obv. 5-20), trad. G. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

Le fragment est malheureusement mal conservé et est en grande partie reconstitué. Il ne fait aucun doute que les îles auxquelles il est fait allusion sont celles du Dodécanèse, sur la côte égéenne. Nous pouvons néanmoins déduire qu'il fut un temps où elles étaient revendiquées autant par Assuwa, Ahhiyawa et Hatti, et qu'elles devinrent finalement la possession de l'Ahhiyawa à la suite d'un mariage diplomatique entre Kagamuna et une princesse de l'Assuwa³³⁸. Nous noterons enfin le caractère diplomatique de la missive, qui sous-entend que les relations étaient alors cordiales entre les correspondants.

Dans un autre ordre d'idées, l'« Acte d'accusation de Madduwatta » nous informe aussi qu'Ahhiyawa était un État indépendant de l'empire hittite :

[The report (?)] of Mulliyara : « I gave [the tablet to Madduwatta (saying)]: “His Majesty said thus [...] : “Because [the land] of Alasiya belongs to My Majesty, [and the people of Alasiya] pay [me tribute- why have you continually raided it?”? But] Madduwatta said thus: “[When Attarissiya and] the ruler [of Piggaya] were raiding the land of Alasiya, I often raided it too. But the father of His Majesty [had never informed] me, [nor] had His Majesty ever informed [me] (thus): “The land of Alasiya is mine- recognize it as such!” If His Majesty is indeed now demanding back the civilian captives of Alasiya, I will give them back to him.” **And given that Attarissiya and the ruler of Piggaya are rulers independent of My Majesty, while (you), Madduwatta, are a servant of My Majesty- why have you joined up with [them]?**”³³⁹

Le fait que les Hittites reconnaissent l'indépendance de l'Ahhiyawa n'est pas une information banale. Il est vrai que l'on peut interpréter cette indépendance en tant que conséquence du fait que, au temps d'Armuwanda I (fin 15^e-début 14^e siècle av. J.-C.), la situation politique en Anatolie était tendue et floue. Cependant, parce qu'en aucun cas les documents ultérieurs ne mentionnent une quelconque emprise hittite sur l'Ahhiyawa, il n'est pas trop imprudent de tenir pour acquis que l'Ahhiyawa resta un État indépendant tout au long de son existence³⁴⁰. Une localisation en Anatolie est dès lors improbable, étant donné les

³³⁸ Il est intéressant de souligner que Kagamuna est parfois associé à Agamemnon.

³³⁹ CTH 147, §36 (rev. 84-90), trad. G. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

³⁴⁰ Sur le fonctionnement impérial des Hittites avec la périphérie, voir : Bryce, 2005, 48-51. Dans le but de sécuriser ses frontières, l'empereur hittite créait des royaumes vassaux, au moyen de traités diplomatiques avec ses homologues. Les conditions étaient imposées par le grand roi, de sorte que ces royaumes n'étaient pas considérés comme indépendants. Le cas de Madduwatta, roi vassal, en est un exemple concret : l'empereur lui dit sans détour qu'il n'est pas indépendant.

nombreuses activités militaires des Hittites dans ce secteur dans le but de l'annexer à leur empire au cours des 14^e et 13^e siècles av. J.-C. De ces expéditions militaires, la conquête, et par la suite le démantèlement de l'Arzawa restent sans doute l'exemple le moins mal connu. Enfin, la mention dans ce passage de l'intérêt que portait Attarissiya envers Alasiya (Chypre), porte à croire que le dirigeant d'Ahhiyawa pouvait en effet compter sur une flotte d'une quelconque importance.

De grande importance, finalement, est le traité entre l'empereur Tudhaliya IV (1237-1209) et Shaushga-muwa, prince hittite, beau-frère de l'empereur et roi du pays d'Amurru, un royaume vassal des Hittites situé en Syrie actuelle. Dans ce document, qui ne fait référence qu'indirectement au roi d'Ahhiyawa, on y apprend que celui-ci avait le privilège d'être considéré comme un égal par le roi hittite :

...If [the King] of Egypt is the [friend] of My Majesty, he shall be your friend. [But] if [he] is the enemy of My Majesty, he shall be [you enemy], And **the Kings who are my equals in rank are the King of Egypt, the King of Babylonia, the King of Assyria, and the King of Ahhiyawa**³⁴¹.

Ce passage est probablement celui qui a suscité le plus de discussions dans toute la documentation concernant l'Ahhiyawa. Premièrement, la place du roi d'Ahhiyawa aux côtés de grands rois tels que le Pharaon, le roi de Babylone et celui d'Assyrie laisse peu de doute quant à l'importance que signifiait l'Ahhiyawa dans le bassin de la Méditerranée orientale de l'âge du bronze. Il serait très étonnant qu'un petit royaume de la côte égéenne se trouve cité au même titre que les autres grands rois. Par contre, le statut d'Ahhiyawa dans cet extrait est ambigu, parce que son nom semble être effacé sur la tablette, un peu à la manière d'un brouillon, comme si le scribe avait fait une erreur d'inclure Ahhiyawa à la liste. En effet, Ahhiyawa n'est pas nommé dans les références subséquentes des pairs de Tudhaliya³⁴². Deux raisons expliquent le retrait du roi d'Ahhiyawa de la liste des grands rois : la première suggère que le roi d'Ahhiyawa, jadis considéré comme un égal du pharaon et du roi hittite, avait perdu son statut aux yeux du roi hittite³⁴³. Le scribe, qui s'est probablement fié à une ancienne liste,

³⁴¹CTH 105, §12-13 (A iv 1-3), trad. G. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

³⁴² Beckman, Bryce, Cline, 2011, 67.

³⁴³ Cline, Beckman, Bryce, 2011, 67.

ne se serait rendu compte de son erreur qu'après avoir inscrit par erreur le nom d'Ahhiyawa³⁴⁴. La deuxième théorie, proposée par T. Bryce, suggère que la rédaction du traité soit survenue en même temps que la reprise de Millawanda par le Hatti, ce qui privait ainsi Ahhiyawa de leur base en Anatolie³⁴⁵.

Cependant, la raison du retrait du roi d'Ahhiyawa de la liste des grands rois importe peu dans la problématique de cet essai, l'essentiel étant que le roi d'Ahhiyawa fut jadis considéré au même rang que ceux-ci, diminuant donc les probabilités qu'il s'agisse d'un petit royaume d'Anatolie. Dans le même ordre d'idées, d'après la correspondance qui nous est parvenue entre le roi hittite et celui d'Ahhiyawa, ce dernier devait toujours avoir une certaine reconnaissance, puisque son homologue hittite s'adressait à lui en tant que « son frère » et « son égal » :

But when the messenger of **my brother** said to me: « take that person; don't [...] him, "I said this: "If some [...] or my brother had spoken to me, I would have heard his [...] word. But now **my brother**, a **Great King**, **my peer**, has written to me –should I not listen to the word of my [peer]?"³⁴⁶

Ces formulations n'étaient pas utilisées fréquemment dans la correspondance royale. En fait, elles n'étaient réservées qu'à un nombre restreint de « Grands Rois »³⁴⁷ : seuls ceux-ci s'adressaient à leurs pairs en tant que « frères ». Rien ne nous empêche ainsi de mettre le roi de l'Ahhiyawa sur le même piédestal que le Pharaon ou le roi de Babylone, du moins aux yeux de ce roi du Hatti, qui était probablement Hattusili III (1267-1237). Notons par contre que l'objet de cette correspondance était une requête du roi hittite envers son homologue d'Ahhiyawa³⁴⁸, de sorte que certains virent en ces expressions un moyen de flatter le roi, alors

³⁴⁴ Gütterbock, 1983, 136

³⁴⁵ Bryce, 2005, 308-309. Cette théorie a l'avantage de correspondre aux sources hittites et archéologiques, puisqu'il semble que Milet fut bel et bien reprise par Tudhaliya. Voir CTH 182.

³⁴⁶ CTH 181, §6 (ii 9-11), trad. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

³⁴⁷ Cline, Beckman, Bryce, 2011, 122. On la retrouve seulement pour les rois cités précédemment, en plus de celui de Mitanni, avant sa chute.

³⁴⁸ Dans ce que l'on surnomme la « Lettre de Tawagalawa », Hattusili III raconte à son homologue les actions de Piyamaradu, un renégat hittite qui, appuyé par le roi d'Ahhiyawa, causait plusieurs troubles sur la côte égéenne. Le roi hittite demande au roi d'Ahhiyawa, dont le nom n'est pas conservé dans la lettre, de bien vouloir arrêter Piyamaradu, ou, du moins, de le garder chez lui.

que d'autres les interprétèrent même comme de l'ironie et du sarcasme de la part d'Hattusili III envers un roi d'un royaume désuet³⁴⁹. Cependant, nous n'appuyons pas ces hypothèses qui ne peuvent être démontrées par aucun autre exemple³⁵⁰. De plus, nous retrouvons ces mêmes formules de politesse dans d'autres documents de la correspondance entre le Hatti et Ahhiyawa, et ce, dans un tout autre contexte : d'abord dans une lettre du roi d'Ahhiyawa adressée probablement à Muwattalli II (1295-1272) :

But I [...] him [...] examine, **my brother!** Further, [...] the household (?) of **my brother** and (?) **my brother's** servants [...]³⁵¹

Puis dans une autre lettre du roi hittite au roi d'Ahhiyawa, malheureusement moins bien conservée que la précédente:

[If (?)] he goes [up/forth], let them carry him away. [...] let him see. But if not, let them bring him [...] the people not down [...] But **we the brothers** for ourselves well [...] Furthermore, another (?) [...]³⁵²

Nous ne pouvons tirer beaucoup de conclusions de ce dernier texte, mais la formulation: « we the brothers » laisse suggérer une relation diplomatique et officielle entre les correspondants³⁵³.

Ces éléments sont tous des indices *directs*, parce qu'ils sont énoncés explicitement dans les documents cunéiformes. En outre, il existe aussi d'autres déductions que nous pouvons effectuer à partir de ces textes. Par exemple, aucun ne relate un conflit direct entre l'Ahhiyawa et les Hittites, comme ce fut le cas avec l'Arzawa. En fait, le seul litige possible

³⁴⁹ Castleden, 2005, 205. La pluralité des interprétations provient de la difficulté de traduction du passage. Sommer, qui détectait de l'ironie chez le roi du Hatti, traduisait le passage par : « But now My Brother wrote to me *as* a great king, my equal. The world of one equal to me I do not hear! » Güterbock, 1983, 135. La version de Beckman, citée dans le texte principal, est par contre celle qui est unanimement acceptée aujourd'hui.

³⁵⁰ Le pharaon correspondait avec le roi de Chypre avec l'usage de la terminologie « Mon Frère », mais jamais il ne va jusqu'à lui octroyer le titre de « Grand Roi » ou « d'Égal ». Col. ii 9-20, *AU* 6-7. L'argument est résumé par : Güterbock, 1983, 135.

³⁵¹ CTH 183, §5 (rev. 12-15), trad. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

³⁵² CTH 209.16, §3 (iii 19-23), trad. Beckman, dans: Cline, Beckman, Bryce, 2011.

³⁵³ Cline, Beckman, Bryce, 152.

est souligné dans la lettre de Tawagalawa³⁵⁴, mais celui-ci était indirect parce qu'il était avant tout question du royaume de Wilusa, et rien n'indique si la confrontation avait été armée. Dans le même ordre d'idée, Attarissiya n'a pas confronté les Hittites de front, mais seulement un roi vassal. Les textes soulignent bien qu'il ait été actif dans la région, mais pas qu'il y résidait. De ce fait, nous soulignons que l'Ahhiyawa détenait véritablement un rôle unique dans les documents hittites : contrairement à tous les États de l'Anatolie (l'Arzawa, le Lukka, etc.), aucune information n'est détaillée à propos de sa géographie ni de sa structure politique et sociale³⁵⁵. L'Ahhiyawa est un acteur extérieur du monde hittite et interagit uniquement avec les États satellites de celui-ci. Enfin, l'absence d'altercations territoriales entre le Hatti et l'Ahhiyawa concorde mal avec les ambitions des Hittites d'agrandir leur empire vers l'ouest, dès lors une localisation d'Ahhiyawa quelque part en Anatolie semble peu probable.

De plus, l'amélioration de nos connaissances de la géographie hittite favorise l'emplacement du royaume d'Ahhiyawa à l'ouest de l'Anatolie puisqu'il ne reste pas de place pour lui en Anatolie. Depuis qu'il a été établi que Kizzuwatna était situé en Cilicie et Tarhuntassa dans la région de la Pamphylie³⁵⁶, il ne reste plus beaucoup d'espace pour l'Ahhiyawa en Anatolie, d'autant plus qu'une localisation en Pamphylie, frontière de l'empire hittite, aurait sans doute fait en sorte que le Hatti eut une meilleure connaissance d'Ahhiyawa et aurait du même coup laissé davantage d'indices. L'évidence a été confirmée en 1998 lorsque J. D. Hawkins avança une nouvelle lecture de l'inscription du col de Karabel. L'inscription confirme qu'elle est située à la frontière nord du Mira, et confirme par le fait même qu'Apasa, capitale du jadis royaume d'Arzawa, correspond au site d'Éphèse³⁵⁷. À la lueur de cette découverte, Ahhiyawa ne pouvait pas se trouver en Anatolie, et doit, par défaut, être situé à l'ouest du continent.

Il est aussi logique de raccorder l'Ahhiyawa aux Mycéniens lorsque l'on constate que d'une part, il y a un important royaume décrit dans les archives écrites qui n'a laissé aucune

³⁵⁴ CTH 181, (iv 7-9).

³⁵⁵ Niemeier, 1998, 23.

³⁵⁶ Niemeier, 1998, 23.

³⁵⁷ Le déchiffrement confirmait aussi l'identification de « Wilusa » avec la Troade, « Millawanda » avec Milet et « Lazba » avec Lesbos. Hawkins, 1998, 1; Simpson, 2003, 204.

trace archéologique (Ahhiyawa), et que d'autre part, il y a en Anatolie des traces archéologiques d'une culture à laquelle il n'est fait aucune allusion dans les archives écrites (les Mycéniens)³⁵⁸. Ces indices géographiques et historiques, conjugués aux coïncidences de ressemblances linguistiques grecques, nous permettent d'affirmer avec confiance que le royaume que les Hittites désignaient sous le nom « d'Ahhiyawa » était situé à l'ouest de l'Anatolie et doit subséquemment être assimilé aux royaumes mycéniens.

Cependant, si les textes hittites laissent peu de doutes au fait qu'Ahhiyawa était situé à l'ouest de l'Anatolie, ils ne spécifient pas où exactement se localisait le royaume. C'est seulement par déduction que nous pouvons déterminer la localisation d'Ahhiyawa, de sa capitale et, si possible, de ses marges. Logiquement, il ne peut s'agir que des îles de l'Égée et/ou d'un ou des États mycéniens de la Grèce continentale. La trouvaille dans les archives en linéaire B d'une équivalence grecque du terme Ahhiyawa viendrait considérablement soutenir l'hypothèse comme quoi il fait référence au monde mycénien. Une telle mention a été trouvée dans la tablette C 914 de Knossos, alors que le toponyme a-ka-wi-ja-de rappelle drôlement le mot Ahhiyawa. Cependant, ce terme pourrait tout aussi bien se référer à une ville plutôt qu'à une région, de sorte que l'on doit retrouver la localisation exacte d'Ahhiyawa par le biais d'autres arguments³⁵⁹.

Rhodes et les îles du Dodécanèse furent le choix de certains spécialistes³⁶⁰, puisqu'il est vrai qu'elles jouissaient de la meilleure localisation grâce à leur proximité de l'Anatolie. En effet, la courte distance qui sépare les îles du Dodécanèse de la côte anatolienne les rendait plus susceptible d'être rapportées par les Hittites que ne l'était la Grèce continentale. Le passage qui relate le raid d'Attarissiya à Alasiya conforte aussi la proposition qu'Ahhiyawa

³⁵⁸ Cline, Beckman, Bryce, 2011, 3.

³⁵⁹ Kelder, 2010, 19.

³⁶⁰ Le premier à avoir proposé ce choix est Horzny dans les années 1920, mais ses arguments ont été réfutés peu après par des commentateurs contemporains. Plus récemment (1959), D. Page a préconisé Rhodes comme emplacement d'Ahhiyawa, mais les nouvelles connaissances de la géographie de l'Anatolie et de nouveaux fragments de textes rendent son argumentaire dépassé. Dernièrement, P. A. Mountjoy a proposé que le « bas pays » d'Ahhiyawa se trouvait dans le Dodécanèse. Mountjoy, 1998, 33-67.

correspondait à Rhodes, située à distance raisonnable de Chypre³⁶¹. Cette localisation favorable explique aussi comment Attarissiya a pu s'introduire en Anatolie avec des chars et des chevaux, car il est dur d'entrevoir la possibilité que ceux-ci provinssent de la Grèce continentale³⁶². Il est aussi facile d'effectuer un rapprochement avec le texte qui rapporte que le roi déchu Uhha-Ziti s'exila à Ahhiyawa en s'enfuyant vers les îles³⁶³. La plupart des chercheurs soutenant une localisation d'Ahhiyawa à Rhodes n'indiquent malheureusement pas où exactement à Rhodes se situait le siège du Roi, mais Mountjoy estime qu'il ne pouvait s'agir que d'Ialysos³⁶⁴. Selon sa théorie, l'Ahhiyawa correspondait à Rhodes et à sa capitale Ialysos. Le royaume était constitué des îles du Dodécanèse allant jusqu'à Chios, de même que de certains sites de la côte anatolienne, dont Milet³⁶⁵. Ces marges sont bien représentées par une *koinè* de la poterie du Dodécanèse qui montre qu'il s'agissait d'une culture différente de celle du continent³⁶⁶.

Nous admettons qu'il y a de bonnes conditions géographiques pour soutenir cette proposition, mais celle-ci comporte néanmoins certains problèmes. Premièrement, il n'y a aucun palais répertorié à Ialysos, ni nulle part ailleurs sur l'île de Rhodes³⁶⁷. Les archives hittites sont claires à ce sujet : un Grand Roi était un personnage important qui régnait sur plusieurs entités et siégeait à partir d'un palais digne de ce nom. Aucun site à Rhodes, ni ailleurs au Dodécanèse, ne se compare aux gigantesques cités impériales hittites et égyptiennes. D'ailleurs, aucun bâtiment de l'âge du bronze n'a été retrouvé à Rhodes à ce jour³⁶⁸. Il est possible que les édifices principaux d'Ialysos et des autres sites importants aient été engloutis par les eaux comme c'est souvent le cas des sites cycladiques, mais les bâtiments funéraires préservés laissent présager que les édifices de l'île étaient plutôt modestes. Il ne fait

³⁶¹ Rhodes est plus ou moins située à mi-chemin entre Chypre et le continent grec, ce qui lui donnait une position commerciale privilégiée. Benzi, 1996, 951.

³⁶² Mountjoy, 1998, 47.

³⁶³ CTH 61, §17.

³⁶⁴ Mountjoy, 1998, 50. Trianda et Lindos sur la côte est ont aussi été suggérées : Kelder, 2008, 158.

³⁶⁵ Mountjoy, 1998, 52.

³⁶⁶ Simpson, 2003, 212.

³⁶⁷ Niemeier, 1998, 44. Il conclut que Rhodes n'avait été un qu'avant-poste des puissants centres du continent.

³⁶⁸ Benzi, 1996, 948; Simpson, 2003, 223.

aucun doute non plus que Rhodes et l'ensemble du Dodécanèse n'avait pas les moyens militaires d'Attarissiya décrits dans « L'Acte d'accusation de Madduwata »³⁶⁹.

Deuxièmement, non seulement une *koinè* culturelle ne caractérise pas nécessairement une cohésion politique, mais celle qui est observée dans le Dodécanèse est apparue au cours de l'HR IIIB et s'est surtout poursuivie lors de l'HR IIIC, soit pendant une période de déclin économique de Rhodes et du reste du monde mycénien³⁷⁰. Cela signifie ainsi que la formation du royaume serait survenue après ses premières actions sur la côte anatolienne, ce qui rend très incompatible l'idée que le Dodécanèse était un royaume puissant et dirigé par un Grand Roi.

Enfin, et surtout, les textes hittites eux-mêmes contredisent les idées de Mountjoy. Il est spécifié dans une lettre du roi d'Ahhiyawa adressée au roi hittite que des îles furent à l'origine d'une dispute entre l'Ahhiyawa, le Hatti et l'Assuwa³⁷¹. Sans doute ces îles en question étaient celles du Dodécanèse en raison de leur proximité avec l'Assuwa et des royaumes vassaux des hittites³⁷². Or, il est spécifié que ces îles *appartenaient* dorénavant à l'Ahhiyawa, mais le roi n'y siégeait pas! Dans l'optique où Rhodes correspondait en effet à l'Ahhiyawa (étant unie ou non avec d'autres îles du Dodécanèse), nous voyons mal l'objet d'une telle dispute ou l'intérêt que pouvaient porter trois royaumes importants pour le contrôle d'îles vraisemblablement très petites. D'ailleurs, Mountjoy et ses partisans ne font aucune mention de ce passage dans l'élaboration de leur hypothèse. Dès lors, Rhodes elle-même devait avoir été l'objet de la dispute.

Bref, il semble que l'option du Dodécanèse n'est pas assez convaincante pour qu'on puisse y localiser l'Ahhiyawa. Aucune trace de palais n'y a été repérée et rien ne prouve que

³⁶⁹ Kelder, 2010, 8-9. D'ailleurs, aucun des grands centres palatiaux n'avait la capacité militaire d'envoyer une centaine de chars guerroyer à l'étranger, ce pourquoi Kelder prône que le monde mycénien consistait en une agglomération de plusieurs centres palatiaux. Il estime que la population totale d'Ahhiyawa devait être au moins trois fois plus importante que la population de Pylos au 13^e siècle (que l'on estime de 40 000 à 100 000) : Drews, 1993, 109; Chadwick, 1976, 115.

³⁷⁰ Kelder, 2008, 131. C'est au cours du HR IIIC qu'apparaissent à Rhodes les premiers sceaux provenant de l'Asie Mineure ainsi que la plus grande diversité de biens provenant de l'est. Voutsaki, 2001, 210.

³⁷¹ CTH 183, §3 (obv. 5-20).

³⁷² Simpson, 2003, 217.

les îles aient été culturellement et politiquement unies. Pour ces raisons, rien ne permet de favoriser Rhodes au détriment des sites palatiaux continentaux, où on dénombre plusieurs palais et monuments architecturaux grandioses qui témoignent d'une richesse absente à Rhodes. Tous les arguments que l'on pouvait donner en faveur de Rhodes sont aussi applicables au continent : il n'est accessible que par la mer, des ports et des objets exportés témoignent d'une connaissance maritime remarquable et leur présence est attestée à Chypre. On ajoute à ces arguments que la mention de Milet dans les tablettes linéaires B prouve que les Mycéniens étaient au courant de leurs possessions dans cette région du monde³⁷³. À la lumière des traces archéologiques et épigraphiques, Ahhiyawa semble avoir désigné un ou plusieurs États palatiaux de la Grèce continentale, et que son territoire comprenait, du moins à un certain moment, les îles du Dodécanèse et le site de Milet³⁷⁴. Il fait peu de doute que Milet était contrôlée par le roi d'Ahhiyawa, au même degré que l'étaient les îles du Dodécanèse, même si le personnage d'Atpa dans les archives hittites laisse supposer une certaine autonomie locale de la cité anatolienne³⁷⁵. C'est malheureusement le maximum que nous pouvons tirer des sources hittites, puisque celles-ci ne font mention d'aucun nom relié à un site palatial en particulier. Heureusement, les sources égyptiennes donnent un peu plus de détails quant à l'organisation des sites palatiaux du continent.

³⁷³ Chadwick, 1976, 80.

³⁷⁴ Ce sont aussi des conclusions que partagent Cline, Bryce et Beckman, à la différence que ceux-ci sont moins convaincus quant à la possible unification politique des États mycéniens, de sorte que leur portrait la Grèce continentale est différent du nôtre : Bryce, Cline, Beckman, 2011, 1-6.

³⁷⁵ Simpson, 2003, 219. Atpa était en charge de Millawanda, peut-être sous contrôle de l'Ahhiyawa.



Carte 9: Les empires du Proche-Orient



Figure 2 : Texte CTH 105, le roi d'Abhiyawa est rayé de la liste des grands rois (ligne 4).



Figure 3: Col de Karabel. Dans le coin droit : symboles déchiffrés par J. D. Hawkins.

Le cas de Tanaia

Il est dur de déterminer si le témoignage égyptien est plus ou moins précis que celui hittite; les détails des sources égyptiennes mènent à de nombreuses spéculations et interrogations. Il ne faisait cependant aucun doute que les deux cultures se connaissaient, puisque les tablettes linéaires B soulignent la présence d'un homme égyptien à Knossos³⁷⁶. À l'inverse, on a longtemps cru que deux expressions égyptiennes se référaient au monde égéen : le terme « *Kft(j)w* » (Keftiu), désignant vraisemblablement la Crète, et « *Iww bryw-ib nw W3d-wr* », que l'on traduit généralement par « les îles au milieu de la Grande Verte ». Il y a fort à parier que ces îles correspondaient non seulement au milieu de la Méditerranée, mais aussi à l'ensemble de l'archipel grec³⁷⁷. De fait, les sources figurées attestent bel et bien que les Égéens étaient les habitants « du centre de la Grande Verte »³⁷⁸. Si les Égyptiens ne semblaient pas faire de différence quant à la race des habitants de ces « îles » et du Pays de Keftiu, ils se sont néanmoins appliqués à faire des distinctions littéraires entre les deux populations. Par exemple, deux strophes différentes d'un poème thébain écrit à la mémoire de Thoutmosis III sont consacrées aux habitants de Keftiu et aux habitants des « îles »³⁷⁹. Ainsi, la situation égéenne semblait assez claire pour les égyptologues du milieu du 20^e siècle : les Égyptiens désignaient sous le terme Keftiu les habitants de la Crète depuis le temps des Minoens, et les « îles de la Grande Verte » s'appliquaient aux Mycéniens³⁸⁰. Les deux cultures étaient très similaires, mais les Égyptiens supposaient qu'il s'agissait de deux peuples différents. Cela correspondait bien à la chronologie des textes, en raison du fait qu'à cette époque les mentions de Keftiu disparaissaient avant la fin de la 18^e dynastie, ce qui est conforme à l'expansion mycénienne en Crète autour de 1450-1400 av. J.-C. Outre la mention

³⁷⁶ Godart et Sacconi, 1999, 530-531. Dans ce cas-ci, « L'Égyptien » est seulement un responsable d'un troupeau de moutons, de sorte qu'il est probable que « L'Égyptien » ne servait à désigner que son origine. Kn Db 1105 + 1446.

³⁷⁷ Le terme égyptien « iou » peut à la fois signifier une île ou une région côtière. Vercoutter, 1954, 129.

³⁷⁸ Les figurations de la tombe d'Ouseramon sont les plus éloquentes à ce sujet. Les tributaires sont représentés avec une longue chevelure avec une peau très colorée et sont vêtus d'un pagne court. On reconnaît le style égéen grâce aux objets qu'ils offrent au Pharaon, soit des rhytons à tête de taureau et de lion. Vercoutter, 1954, 130.

³⁷⁹ Vercoutter, 1954, 132.

³⁸⁰ Vercoutter, 1954, 132.

des « îles », peu d'indices permettaient de déterminer le cadre géographique des Mycéniens, de sorte que l'on se contentait de prétendre, par logique, qu'il devait s'étendre sur le continent et dans les îles de l'Égée.

La découverte dans les années 1960 de la « Liste égéenne » vint modifier nos connaissances de la vision égyptienne de l'Égée. Cette liste, datant du règne d'Amenhotep III (1391-1352), est une inscription relevée sur la base de l'une des cinq statues trouvées au nord du portique Ouest de la cour péristyle à Kom el-Hetan³⁸¹. Chacune de ces cinq bases représentait une partie importante du monde connu peut-être impliquée avec l'Égypte au temps d'Amenhotep III: les grandes puissances du Proche-Orient, les États de la Syrie et de la Palestine, d'autres petits États syro-palestiniens (très fragmentaires), des lieux de la Mésopotamie (très fragmentaires) et enfin des sites et régions de l'Égée³⁸². La structure de l'inscription est assez uniforme : sur la première rangée semble être indiqué le nom du pays ou du royaume, et sur la seconde les noms des cités de ce pays³⁸³. Sur la première rangée de la base de la cinquième statue, on retrouve les noms de Keftiu et de Tanaja (Tj-n3-jj). Nous avons déjà mentionné que Keftiu désignait probablement la Crète, mais la localisation de Tanaja était jusqu'alors très incertaine. Ce pays était déjà connu des égyptologues en raison de sa mention dans les Annales de Thoutmosis III (1479-1425), où à la suite de ses conquêtes dans le Levant, le Pharaon reçut des cadeaux de messagers venus du pays de Tanaja³⁸⁴. De ces cadeaux, une cruche en argent dans le « style de Keftiu » est le présent qui ait suscité le plus de discussions³⁸⁵. Déjà, des rapprochements entre Tanaja et la Grèce mycénienne étaient tentants en raison de la réciprocity du terme Tanaja et du mot grec *Danaoi*, un des trois termes utilisés par Homère pour désigner les « Mycéniens ». La mention d'une cruche « à la manière

³⁸¹ Elmar Edel est le premier à avoir publié à propos de la liste égéenne en 1966. Malheureusement, la base de statue a été gravement endommagée quelques années plus tard. Voir : Edel, 1966.

³⁸² Cline, 2011, 6.

³⁸³ Kelder, 2010, 37. Ceci est bien illustré par les quatre autres bases qui listent le Hatti, Babylone et le Mitanni. On peut ainsi supposer qu'il en était de même pour la base comprenant la liste égéenne.

³⁸⁴ Cline, 1994, 114, A.32. On date cet événement autour de la 42^e année du règne de Thoutmosis III, soit vers 1437 av. J-C. Quelques éditions spécifient que les messagers étaient envoyés par le « roi » de Tanaja. Cependant, rien n'est encore certain à ce sujet.

³⁸⁵ Cline, 1994, 110.

de Keftiu » était aussi sujette à soutenir l'idée que les messagers de Tanaja provenaient de la Grèce continentale, dans la perspective où cela correspondait bien à l'influence des Minoens sur la culture mycénienne. Par contre, l'idée ne faisait pas l'unanimité en raison du fait que l'on situe l'événement alors que le Pharaon se trouvait en Palestine et que Tanaja était nommé conjointement avec des pays tributaires africains³⁸⁶.

Depuis la publication de la « Liste égéenne », la localisation de Tanaja ne fait cependant plus de doute³⁸⁷. Premièrement, parce que Tanaja est cité après Keftiu, on pourrait prétendre qu'il devait ainsi être situé au nord de la Crète. Cependant, c'est surtout parce que les cités énoncées dans la deuxième rangée de l'inscription correspondent de façon spectaculaire à des sites minoens et mycéniens que nous sommes sûrs que Tanaja fait référence à l'Égée. Lors de la première publication d'Elmer Edel en 1966, les cités reconnues étaient, dans l'ordre : Amnisos, Phaistos, Kydonia, Mycènes, Thèbes de Béotie ou Kato Zakro, Messénie, Nauplie, Cythère, Ilios (Troie), Knossos, Amnisos (encore) et Lyktos (Crète)³⁸⁸.

Depuis, certains noms ont été interprétés différemment et quelques-uns ne font toujours pas l'unanimité aujourd'hui. C'est notamment le cas d'Ilios (wi-i-li-ja) qui est dorénavant identifié à Aulis³⁸⁹ ou à Élis³⁹⁰. Le fameux *dq's* (di-qa-ê-s), jadis situé à Thèbes de Béotie par Edel, a par la suite été situé à Tégée, mais d'autres la voyaient également dans la Vallée d'Helissos en Arcadie. La suggestion originale d'Edel est par contre celle qui est encore acceptée par une majorité des chercheurs. Enfin, la deuxième mention d'Amnisos semble

³⁸⁶ Strange, 1980, 96-97.

³⁸⁷ Plutôt que de se concentrer sur la localisation de Tanaja, le débat portait à savoir si l'inscription était contemporaine d'Amenhotep III ou s'il ne s'agissait pas plutôt d'une « propagande anachronique ». La première hypothèse est la plus acceptée aujourd'hui : Cline, Amenhotep III, 239.

³⁸⁸ Edel, 1966; Cline, 1998, 238. L'inscription était fort endommagée; il y a fort à parier que Lyktos n'était pas le dernier nom de la liste.

³⁸⁹ Pour une historiographie des lectures : Kelder, 2010, 38.

³⁹⁰ Latacz, 2004, 131.

avoir été une correction du scribe, qui aurait auparavant inscrit Amyclées, la capitale de la Laconie³⁹¹.

Nous connaissons très mal la fonction de l'inscription. En raison d'une citation se retrouvant sous les trois premiers noms, le réflexe des premiers commentateurs a été de déceler une hégémonie de l'Égypte sur la Crète et le Péloponnèse au temps d'Amenhotep III:

All of the difficult lands north of Asia. All of the lands of the Phoenicians and Nubia (=the north and the south) are at the feet of this good god....the great ones of all of the southern and the northern foreign lands, who did not know to come to Egypt since the god's time, come on their knees united in one place, so that the breath of life may be given to them, their tribute on their backs³⁹².

La domination de l'Égypte au détriment des palais mycéniens eût été appuyée par des expéditions punitives, menant à l'envoi de tributs par les Mycéniens au Pharaon, tels que représentés dans les fresques de tombes égyptiennes³⁹³. Cependant, aucun témoignage archéologique ni épigraphique ne soutient cette idée. Au contraire, les objets égyptiens retrouvés en Grèce témoignent que les relations ont dû être diplomatiques, commerciales et directes, quoique la tradition suggère que les échanges entre l'Égypte et les palais mycéniens étaient effectués par l'intermédiaire de Chypre et du Levant³⁹⁴. Au contraire, nous avons plusieurs raisons de croire que dès le MM, des artistes crétois ont voyagé entre la Crète et l'Égypte³⁹⁵. J. Latacz propose quant à lui que chaque liste débute avec sa capitale (Amnisos

³⁹¹ Latacz, 2004, 131. Selon Cline, ce changement d'ordre de certains sites s'expliquerait par la volonté de garder une certaine symétrie des sites: Cline, 2011, 9-10. L'idée est peu défendable, car trois noms ont été totalement effacés et n'ont jamais été déchiffrés.

³⁹² Edel et Görg, 2005, 161-166.

³⁹³ Cline, 1998, 244.

³⁹⁴ Nous ajoutons de plus que de ces autres pays se retrouvant sur les quatre autres bases de statue, plusieurs n'ont jamais été sous la domination de l'Égypte. En aucune façon la seule énumération de royaumes de l'Égée ne signifie que ceux-ci furent dominés par l'Égypte. Sur la tradition des échanges entre l'Égypte et l'Égée : Poursat, 63.

³⁹⁵ Burns, 2012, 13.

pour Keftiu et Mycènes pour Tanaja) puis énumérait les importantes régions et/ou villes du pays en question, sans ordre précis³⁹⁶.

L'interprétation au goût du jour suggère qu'il devait s'agir d'un trajet de voyage en Égée qu'effectua une délégation d'ambassadeurs ou le Pharaon lui-même³⁹⁷. Cette théorie a l'avantage d'expliquer la double mention d'Amnisos et les quelques objets égyptiens retrouvés dans plusieurs sites mycéniens (dont plusieurs se trouvent dans la « liste »³⁹⁸). La délégation aurait effectué un voyage de la Crète, puis de la Grèce continentale, avant de reprendre le chemin de l'Égypte depuis la Crète. Cette hypothèse dépend fortement de la deuxième mention d'Amnisos, qui aurait été le point de ravitaillement des Égyptiens lors de leur retour en Égypte; s'il s'avère vrai que l'on doit remplacer sa deuxième mention par le site d'Amyclées, même les plus volubiles défenseurs de cette hypothèse admettent qu'il ne pourrait s'agir d'un tracé de voyage³⁹⁹. De plus, la présence de quatre autres listes similaires pour les autres régions du monde contredit l'hypothèse que la « Liste » dépeint un voyage exceptionnel en Égée.

Outre ces deux mentions, on ne retrouve le nom de Tanaja que très sporadiquement; d'abord à deux autres reprises sous le règne d'Amenhotep III, sur la « Liste XI » du temple d'Amon à Soleb en Nubie⁴⁰⁰, puis sur une liste topographique sur le socle d'une statue située du côté nord du 10^e Pylon du temple d'Amon-Rê à Karnak, où Tanaja est mentionné entre Alasiya et

³⁹⁶ Latacz, 2004, 132. Latacz justifie le choix d'Amnisos comme capitale de Keftiu en raison de sa proximité avec Knossos, de sorte qu'en inscrivant Amnisos, les Égyptiens sous-entendaient Knossos. Par contre, il est dur d'accepter pareille idée, étant donné que Knossos se retrouve un peu plus loin dans la liste.

³⁹⁷ La théorie a été fondée par E. Cline et analysée et défendue à maintes reprises par son auteur : Cline, 1998; Cline, 2011.

³⁹⁸ Des 6 sites égéens où l'on a retrouvé des artefacts égyptiens, 4 se retrouvent dans la « liste » : Knossos, Phaistos, Kydonia et Mycènes. Latacz, 2004, 132.

³⁹⁹ Cline, 2011, 10.

⁴⁰⁰ Cline, 1994, 114 (A.33).

Ugarit⁴⁰¹. Enfin, on retrouve deux mentions de Tanaja dans des listes géographiques sous le règne de Ramsès II, mais il s'agit de copies de la liste de Soleb érigée sous Amenhotep III⁴⁰².

Bref, selon les données disponibles, nous pouvons conclure qu'il semble que Tanaja était un royaume, peut-être gouverné par un roi, qui comprenait l'Argolide, la Messénie, Cythère, peut-être la Laconie et probablement la Béotie. Étant donné sa position privilégiée dans la « Liste », il est possible que Mycènes ait été la capitale de ce royaume⁴⁰³. Les témoignages archéologiques et textuels établissent que c'est définitivement lors du règne d'Amenhotep III que les relations entre les Mycéniens et l'Égypte se sont faites les plus persistantes. Ces relations étaient directes, et il est tout aussi probable que des Égyptiens aient visité les sites égéens, que des Mycéniens étaient installés en Égypte⁴⁰⁴. Il est aussi possible que le nom de Tanaja ait inspiré le surnom de *Danaoi* donné aux Mycéniens par Homère.

⁴⁰¹ Cline, 1994, 115 (A.35).

⁴⁰² Cline, 1994, 115-116, (A.36; A.37).

⁴⁰³ Kelder, 2010, 165.

⁴⁰⁴ Les fameuses plaques en or égyptiennes retrouvées à Mycènes ont forcé certains auteurs à considérer une présence égyptienne permanente à Mycènes, un peu à la manière d'une ambassade, de sorte que la maison où ont été retrouvés ces objets a été surnommée la « maison égyptienne ».

Tanaja	Keftiu
Mycènes	Amnisos
Thèbes	Phaistos
Messénie	Kydonia
Nauplie	Knossos
Cythère	Amnisos (?)
Aulis (?)	Lycte
Perdu	Perdu
Perdu	Perdu

Tableau 2 : Les régions de Tanaja et Keftiu.



Carte 10 : Tanaja et Keftiu

Les frontières politiques du monde mycénien

Il n'est pas aisé de jumeler les témoignages hittites et égyptiens. Sans être contradictoires, ils dépeignent un portrait assez différent, en plus de provenir d'époques différentes. La première question à résoudre est de déterminer si Ahhiyawa et Tanaja correspondent au même royaume, ou si ces deux toponymes désignent deux royaumes différents⁴⁰⁵.

Quelques détails récapitulatifs : nous avons auparavant déterminé qu'Ahhiyawa correspond à au moins une partie de la Grèce continentale en plus des îles du Dodécanèse et d'au moins un site en Anatolie, sans doute celui de Milet. Quant au royaume de Tanaja, son cœur se situe au Péloponnèse, accompagné probablement de quelques sites de Béotie. L'incertitude qui plane quant à l'équation Ahhiyawa = Tanaja provient du fait que nous ignorons quelle était la capitale d'Ahhiyawa. Étant donné que les Hittites ne font mention d'aucun site égéen, la logique nous pousse à croire que la capitale ne peut être que Thèbes⁴⁰⁶ ou Mycènes⁴⁰⁷, de loin les sites mycéniens les plus importants. Si Thèbes était bel et bien la capitale d'Ahhiyawa, on pourrait alors imaginer un royaume d'Ahhiyawa correspondant à la Béotie et aux îles du Dodécanèse, avec pour voisin le royaume de Tanaja, situé au Péloponnèse ayant Mycènes comme capitale⁴⁰⁸. Le mur de fortification du canal de Corinthe correspondrait peut-être ainsi à la frontière de ces deux royaumes⁴⁰⁹.

Il s'agirait malheureusement d'une solution facile et incomplète : nous serions en présence de deux royaumes assez importants pour être indiqués à l'étranger; or il est dur

⁴⁰⁵ Même si les Hittites et les Égyptiens ne partageaient pas la même langue, on retrouve néanmoins certains noms propres communs, par exemple : Hatti, Arzawa, Alasiya.

⁴⁰⁶ Kopanias, 2008, 67-75.

⁴⁰⁷ Kelder, 2004-2005, 161-162.

⁴⁰⁸ Cela correspond bien à la tradition littéraire, puisque dans la mythologie, les *Danaoi* vivaient au Péloponnèse et étaient étroitement liés à l'Égypte.

⁴⁰⁹ Sur le mur : p. 23, note 103.

d'expliquer pourquoi l'un et l'autre sont mentionnés par un empire et ignorés par l'autre⁴¹⁰. Mycènes, pourtant très active dans le commerce international serait absente dans le répertoire hittite, ce qui semble incohérent avec l'importance de ses vestiges archéologiques et des objets provenant de l'étranger qui y ont été retrouvés, de même que la mention de Thèbes dans la liste des régions comprises dans le royaume de Tanaja est également contradictoire avec cette idée⁴¹¹. Enfin, s'il est exact que le royaume de Tanaja s'étendait sur la majorité du territoire de la Grèce continentale, il reste très peu de place sur celui-ci pour le royaume d'Ahhiyawa, un royaume qui était pourtant assez puissant et ambitieux pour s'être intéressé aux activités de l'Anatolie. Pour ces raisons, considérer qu'Ahhiyawa et Tanaja correspondent au même royaume semble l'option la plus envisageable⁴¹², d'autant plus qu'elle justifie, d'une certaine façon, la double utilisation d'Homère des termes *Achaoi* et *Danaoi* pour désigner les Mycéniens.

Ainsi, dans la synthèse de sa monographie, Kelder conclut qu'Ahhiyawa et Tanaja équivalent tous deux au même royaume ayant Mycènes comme capitale et s'étendant du Péloponnèse à la Béotie, tout en possédant plusieurs îles de l'Égée et Milet⁴¹³. Encore ici, nous sommes d'avis qu'il s'agit d'une conclusion incomplète puisqu'elle ignore un emplacement majeur du monde mycénien : la Crète. Décidément, son statut est plutôt ambigu. Il ne fait

⁴¹⁰ Par contre, une inscription datant de la 5e année du règne de Merenptah (1220-1210) mentionne le nom d'*Akajawa(sha)*, correspondant à un peuple faisant partie des Peuples de la mer. Le lien à faire avec Ahhiyawa est néanmoins incertain : Heinhold-Krahmer, 209.

⁴¹¹ Kopanias, 2008, 74.

⁴¹² Kelder, 2010, 120.

⁴¹³ Kelder, 2010, 120. Si l'idée générale d'une Grèce mycénienne unifiée n'a toujours pas été réfutée par les chercheurs, c'est plutôt sa conception politique qui a amené à Kelder quelques critiques. Comme sa conclusion l'indique, celui-ci voit en l'Ahhiyawa un empire mycénien où s'établissait un Grand Roi à Mycènes, or, comme le font remarquer Cline, Bryce et Beckman, cette image contredit les indices livrés par le linéaire B, l'archéologie et Homère, puisque l'on sait qu'il devait exister une multitude de petits rois. Ceux-ci proposent plutôt que l'unification du monde mycénien s'explique par une confédération de plusieurs royaumes mycéniens, un peu à l'image de la Ligue de Délos ou de l'alliance achéenne menée par Agamemnon. Cette confédération aurait été menée par Mycènes, ce qui expliquerait à la fois l'existence d'un Grand Roi et de petits royaumes : Beckman, Bryce et Cline, 2011, 5-6. Cependant, notre recherche se limitant à la géographie, nous préférons rester –pour l'instant– en retrait de ce débat.

aucun doute que l'île avait des rapports avec les centres du continent, d'après la mention ke-re-si-jo dans les archives de Pylos⁴¹⁴. Selon les descriptions géographiques du royaume d'Ahhiyawa, il serait possible de songer à l'incorporer par l'intermédiaire des « îles appartenant à Ahhiyawa » rapportées par les quelques textes, mais comme il a été stipulé, il est de l'avis de plusieurs auteurs que ces îles désignent le Dodécanèse⁴¹⁵. Le problème de la Crète provient de la conception dualiste, voire tripartite de l'Égée par les Égyptiens. La coexistence des termes Keftiu et des « îles au milieu de la Grande Verte » avec Tanaja rend suspecte l'idée que l'ensemble du monde mycénien correspondait à une seule entité politique⁴¹⁶. Pourtant, l'utilisation du linéaire B à Knossos et à La Canée prouve que l'administration crétoise était sous le contrôle mycénien. De plus, la mention d'*Akhaiwa*, qui rappelle drôlement Ahhiyawa dans les archives de Knossos renforce l'idée qu'Ahhiyawa se trouvait en Égée et que la Crète en faisait partie⁴¹⁷. L'incertitude quant à la chronologie historique de Knossos rend difficile la tentative de trouver une explication à ces faits. Cependant, peu importe si l'arrivée des Mycéniens en Crète eut lieu au 14^e ou au 13^e siècle, puisque la « Liste égéenne » est probablement antérieure à l'événement. Certes, nous retrouvons le terme Keftiu également sous Ramsès II, mais de ces 6 mentions, cinq sont vraisemblablement des copies antérieures (probablement de listes établies sous Amenothep III) et la sixième est une énumération non officielle de la provenance de certains matériaux acquis par l'Égypte⁴¹⁸. Autrement dit, l'utilisation du terme Keftiu disparaît peu après l'apparition de Tanaja. On peut donc facilement imaginer, dans la première partie du 14^e siècle av. J.-C., un royaume mycénien se limitant à la Grèce continentale, puis s'étant ultérieurement étendu jusqu'en Crète, *après* la « publication » de la Liste égéenne. Si l'occupation mycénienne de la Crète est survenue au milieu du 14^e siècle av. J.-C., soit entre la dernière mention de Tanaja et la première mention d'Ahhiyawa, nous pourrions d'une part expliquer la

⁴¹⁴ Godart et Sacconi, 1999, 545. Toponyme provenant de la tablette PY Ta 641.

⁴¹⁵ Voir note 372.

⁴¹⁶ Les « îles au milieu de la Grande-Verte » disparaissent momentanément alors des premières utilisations du nom Tanaja, mais elles réapparaissent sous Akhenaton et on les retrouve surtout sous Ramsès III à propos des « peuples de la mer ».

⁴¹⁷ Chadwick, 1976, 50. Rien n'est encore globalement accepté quant à cette mention.

⁴¹⁸ Vercoutter, 1956, 95-96, document 20.

disparition de l'utilisation parallèle contemporaine des termes Keftiu et Tanaja, et d'autre part suspecter que les Hittites aient commencé à faire allusion aux Mycéniens à la suite de leur prise de la Crète, signe qu'ils étaient dorénavant à prendre au sérieux. Certes, l'idée est assez audacieuse et n'explique pas pourquoi Tanaja fut peu après délaissé du répertoire égyptien, mais elle a le mérite d'expliquer l'emploi de deux toponymes différents pour désigner le même royaume. Si, au contraire, l'arrivée de Mycéniens en Crète fut plus tardive, il faudrait chercher une autre solution pour expliquer le fait. Parce qu'il ne fait aucun doute que Knossos ait été sous contrôle mycénien, du moins à un certain moment, comme l'attestent l'existence de tablettes en linéaire B et le système administratif qui y est dépeint, nous croyons que plus de raisons nous poussent à inclure la Crète dans le monde politique mycénien que l'inverse.

Quant à Dimini et à la Thessalie, aucune source écrite ne nous permet de l'inclure à l'intérieur des frontières politiques du monde mycénien. La découverte récente de deux tablettes linéaires B à Volos et l'existence de cette écriture sur quelques tessons de Dimini soutiennent sérieusement l'idée que la région était sous l'autorité d'un « pouvoir palatial », mais l'absence de toponyme dans ces archives et dans les autres complexes palatiaux nous empêche de clarifier l'implication de cette région avec l'ensemble du monde mycénien. Inclure dans le monde politique mycénien toutes les régions dans lesquelles ont été retrouvées des archives linéaires B nous apparaît comme une issue trop simple et ces cas exigent une réflexion plus poussée. En revanche, il est vrai qu'une unique « école de scribes », où étaient enseignées la lecture et l'écriture à tous les administrateurs des royaumes mycéniens est une idée qui trouve de plus en plus d'adhérents⁴¹⁹.

Pour revenir à notre définition d'une frontière politique, nous avons affirmé que celle-ci doit être délimitée par deux systèmes politiques caractérisés par des modes d'organisations différents, dont le territoire est reconnu par les politiques étrangères⁴²⁰. L'attribution d'un nom hittite et égyptien aux territoires contrôlés par les Mycéniens justifie la reconnaissance d'une frontière politique concernant le monde mycénien⁴²¹. Bien que les perceptions traditionnelles

⁴¹⁹ Skafida, Karnava et Olivier, 2010, 65. Qu'il n'y ait pas de différences de dialectes entre les tablettes de Dimini et de la Grèce du sud renforcent cette idée chez les mycénologues.

⁴²⁰ Voir p. 56.

⁴²¹ Le fait que le roi mycénien était considéré d'égal à égal par le roi hittite consolide cet argument.

refusent d'admettre une certaine cohésion politique de la préhistoire égéenne, nous avons établi que le contenu des documents en linéaire B échoue à conforter ces conceptions et que les sources extérieures qui soulignent l'existence d'un « Grand Roi » d'Ahhiyawa et peut-être de Tanaja les réfutent intégralement. Selon les sources écrites périphériques du monde mycénien, celui-ci, du moins à un certain moment, était contrôlé par un grand Roi (peut-être le wanax des tablettes linéaires B), et son territoire devait s'étendre de la Messénie à Milet⁴²² et de Thèbes à la Crète⁴²³. Cependant, la question au sujet de la conception et du fonctionnement de cette unité administrative mycénienne est toujours ouverte⁴²⁴.

⁴²² Il est impossible d'y inclure les îles ioniennes en raison du manque de documents archéologiques. Nous ignorons quelle était son organisation politique, bien que l'influence culturelle du monde mycénien y soit bien présente.

⁴²³ Le palais de Dimini et les quelques documents d'archives découverts nous permettent d'affirmer que la région de la baie de Volos devait être impliquée dans le monde politique mycénien. On ne peut cependant pas en dire autant des autres régions de la Thessalie qui, bien que nous ayant laissé certains vestiges à caractère mycénien, ne laissent pas entrevoir que ces établissements étaient sous l'autorité du Grand Roi mycénien. Dimini est le site palatial le plus au nord du monde mycénien.

⁴²⁴ Mycènes était vraisemblablement la capitale de cet ensemble, mais Thèbes est aussi une candidate légitime. Il n'est pas assuré non plus si cet ensemble mycénien était centralisé, une juxtaposition de royaumes indépendants ou une hégémonie exercée par un roi sur d'autres rois. Pour une discussion sur ce thème, voir Carlier, 2007, 129-130; Beckman, Cline, Bryce, 2011, 5-7; Kelder, 2010, 88-120; Kelder, 2012; Latacz, 2004, 120-133.

Conclusion

En somme, avoir intitulé un travail « Les frontières du monde mycénien » eut été bien incomplet, puisque nous avons montré que les frontières peuvent être divisées en deux catégories selon leurs sources et leurs fonctions. Dans cet essai, les deux catégories retenues furent les frontières « culturelles » et « politiques ». Tenter de *fusionner* les frontières culturelles et politiques du monde mycénien serait un exercice superflu et fastidieux; nous jugeons plutôt que les *comparer* d'après la nature et la mise en contexte de leurs sources semble beaucoup plus approprié dans le cadre des réflexions de ce travail.

Nous avons d'abord estimé que les frontières culturelles ne sont pas délimitées par des barrières franches, mais correspondent davantage à des zones d'influence à plusieurs degrés. Par exemple, le matériel mycénien retrouvé au Dodécanèse révèle que cette région doit avoir une place dans le monde mycénien, mais il serait injuste de l'inclure au même titre que le Péloponnèse. Notre monde mycénien culturel a ainsi été divisé en trois sections où l'on y a réparti le Péloponnèse, la Grèce centrale, la Grèce du Nord, les îles des mers Égée et Ionienne, la côte de l'Anatolie et la péninsule italienne. Notre classification reposait sur une élaboration de critères archéologiques que nous croyons correspondre à la culture mycénienne. Ainsi, la présence d'un palais comportant un megaron, de tablettes en linéaire B, de tombes à tholos et de sceaux témoigne d'une région imprégnée de la culture mycénienne à un degré maximum. Le sud du Péloponnèse, l'Attique et la Béotie correspondaient à cette catégorie. Ensuite, les figurines, objets de bronze, bijoux et céramique caractérisent des régions impliquées dans la dynamique du monde mycénien, mais à un degré bien inférieur, par exemple sans qu'il y ait une implantation permanente de Mycéniens. Selon notre survol archéologique, la péninsule italienne, la Sicile, la côte de l'Anatolie et les îles égéennes font partie de cette zone frontière, sans ignorer le Levant et l'Égypte que l'on a classifiés dans cette zone par défaut⁴²⁵. Entre ces deux extrêmes nous avons également conceptualisé une zone intermédiaire, où se retrouvent tous, sinon la plupart des traits culturels mycéniens, mais en quantité limitée ou dans un contexte où se distingue également une culture locale différente. Le nord du Péloponnèse, La Crète, la Thessalie, l'Eubée et les îles ioniennes ont été attribués à cette zone.

⁴²⁵ Voir note 172.

En second lieu, nous avons déterminé que contrairement à la croyance populaire, l'existence de frontières politiques, c'est-à-dire de barrières délimitées par des traités écrits avec l'extérieur, était non seulement plausible dans le cas du monde mycénien, mais également vraisemblable. Rien ne permet de prouver que le monde mycénien était une entité politique unifiée par une autorité unique, mais les témoignages que nous avons survolés présentent une société mycénienne dirigée par un Grand Roi comparable à l'Empereur hittite et au Pharaon d'Égypte. Le territoire contrôlé par ce -ou ces- grand(s) roi(s) comprendrait le sud du Péloponnèse, la Béotie, les îles du Dodécanèse, Milet (du moins pendant un certain moment) et possiblement la Crète. D'après les tablettes linéaires B, l'Eubée, et peut-être Égine devaient également être comprises à l'intérieur des marges politiques du monde mycénien⁴²⁶.

Quel bilan apporter à toutes ces données? Il ne semble d'abord y avoir aucun lien entre l'appartenance au monde politique et le degré d'implantation à la culture mycénienne. Si des régions de zones frontières comme le Dodécanèse et Milet s'avèrent être comprises dans le monde politique mycénien, il semble en être autrement des îles ioniennes et de la Thessalie⁴²⁷. Cette constatation pourrait s'expliquer par le fait qu'au temps où fut rédigée à Kom el-Hetan « La Liste égéenne », vers le début du 15^e siècle av. J.-C., la Thessalie n'était toujours pas sous contrôle mycénien, ou simplement inconnue de l'administration égyptienne. Son absence des archives en linéaire B est par contre plus problématique, quoique d'autres centres mycéniens majeurs appartenant au noyau culturel se trouvent aussi étonnamment ignorés de toutes les sources écrites : les noms de Tirynthe, Midéa, Orchomène et Athènes sont absents à la fois des écrits mycéniens et extérieurs⁴²⁸. À l'inverse, rares sont les régions mycéniennes mentionnées par les tablettes linéaires B de même que par les sources externes. En Crète, la logique est respectée puisque Knossos, Amnisos, La Canée (Kydonia), Lykte et Phaistos sont tous énoncés, mais sur le continent et son pourtour, seuls Thèbes, Cythère, Nauplie et Pylos

⁴²⁶ Del Frio, 2009, 44.

⁴²⁷ On pourrait également ajouter la Crète qui est un cas douteux. Quant aux îles ioniennes, l'équivalence de Zaku-si-jo avec l'île de Zakynthos est trop incertaine pour que nous puissions nous prononcer à son sujet.

⁴²⁸ L'absence de Tirynthe et de Midéa s'explique peut-être par le fait que toute la région de l'Argolide était alors sous le contrôle de Mycènes, qui devenait donc le seul site digne de mention par un diplomate égyptien. Kelder, 2010, 97.

(désignée sous le toponyme de « Messénie » dans la « Liste égéenne »), sont cités par les Mycéniens et les Égyptiens. La présence de Cythère et Nauplie dans cette liste est assez déconcertante puisque les excavations archéologiques n'y ont dévoilé aucun établissement important ni collection d'archives. En comparaison, le nom de Mycènes, capitale probable de l'ensemble du monde mycénien est rapporté par les sources extérieures, mais se trouve ignoré par les documents en linéaire B. Toutefois, ce constat est probablement dû au fait que peu de tablettes ont été retrouvées à Mycènes même. En périphérie, Milet en Anatolie est le seul endroit autant cité par ces deux catégories de sources⁴²⁹. Avec Mycènes, Aulis est l'autre région du continent présente chez les Égyptiens, mais ignorée des Mycéniens. Son absence dans les documents linéaires B est troublante en raison de sa proximité avec Thèbes. Il est vrai en revanche que sa mention par les Égyptiens n'est pas entièrement attestée et que le toponyme pourrait désigner la région de l'Élide⁴³⁰. Peut-être aussi qu'Aulis était déjà détruit lorsque furent inscrites les tablettes parvenues jusqu'à nous, mais cette solution sera difficile à accepter tant que l'archéologie n'aura pas localisé le site. À l'opposé, les tablettes linéaires B mentionnent les toponymes de Lacédémone en Laconie, les îles de Lemnos et de Zakyntos, Amarynthos en Eubée et peut-être d'Égine⁴³¹, mais les documents externes sont totalement muets à leur sujet, ce qui n'est pas une surprise en soi, étant donné les dimensions modestes de leurs vestiges et l'absence d'objets étrangers. Outre Lacédémone qui se trouve dans le noyau culturel (la Laconie est peut-être rapportée par les Égyptiens sous le toponyme d'Amyclées⁴³²), il eut été étrange que les Hittites et les Égyptiens fassent référence à Égine et à quelques emplacements en Eubée, qui sont en effet cités par les tablettes linéaires B, mais le

⁴²⁹ Non seulement Milet est attestée dans le linéaire B, mais on retrouve son toponyme (mi-ra-ti-jo) dans plus d'un site. Les tablettes de Thèbes (Fq 177, 198, 214, 244, 254, 269 et 276) et sur la tablette Ad 380 de Pylos. Il est tentant de déduire que plus d'un site mycénien avait des intérêts en Asie Mineure. Troie est probablement mentionnée par des tablettes linéaires B (p.50), mais son inclusion dans la « liste égéenne » est plus qu'incertaine. L'île de Lesbos est aussi attestée par le linéaire et par les documents hittites (sous le nom de Lazba), mais comme elle n'est pas sous contrôle du roi d'Ahhiyawa, elle se trouve à l'extérieur des marges politiques.

⁴³⁰ Voir p. 86.

⁴³¹ Le toponyme *A-pa-a* provient de nodules trouvés à Thèbes et serait peut-être localisé à Égine ou se trouve un sanctuaire d'Athéna Aphaia. Cette localisation ne fait par contre pas l'unanimité et tout reste encore à élucider à propos de cette question. Del Freo, 2009, 44.

⁴³² Voir p. 87.

contexte de leur mention leur confère une place secondaire dans l'organigramme du monde mycénien. Ces agglomérations semblaient être sous un contrôle direct de Thèbes et il fait peu de doutes qu'elles étaient satellites du centre politique mycénien.

Les sources disponibles ne nous permettent malheureusement pas de déterminer si d'autres zones culturelles frontières que Milet et le Dodécanèse appartenaient à l'autorité mycénienne. Les tablettes linéaires B font allusion aux centres anatoliens d'Halicarnasse, de Troie et de Cnide, situés à une centaine de kilomètres en banlieue de Milet, mais le contexte de leur mention relate la capture de femmes ramenées en esclavage et sous-entendent que ces endroits étaient à l'extérieur des marges du territoire mycénien⁴³³. On peut néanmoins affirmer que les régions politiques appartenant aux zones culturelles « frontières » semblent avoir eu une dépendance mycénienne limitée : autant le Dodécanèse que Milet furent contestés et départagés entre Mycéniens, Hittites et autres groupes à de nombreuses reprises au cours de leur histoire⁴³⁴. En ce sens, l'appartenance politique des zones intermédiaires et du noyau semble avoir été plus solide. Il n'est pas possible de déterminer à quel moment l'unification politique du noyau mycénien eut lieu, mais cette unité semble avoir perduré jusqu'à la veille de la chute définitive des palais mycéniens. Là réside peut-être la raison pour laquelle les documents en linéaire B présentent à la fois des indices d'un monde fragmenté et unifié. La possibilité que le monde mycénien ait été unifié jusqu'à ce qu'une division des royaumes, causée par des conflits internes, mena à la chute des palais est une thèse élégante qui va dans le sens des arguments amenés dans ce travail. Elle expliquerait pourquoi les tablettes donnent l'impression que chaque royaume est indépendant tout en dépeignant un ensemble qui utilise la même langue, les mêmes supports aux mêmes dimensions et les mêmes classes sociales. Le linéaire B aurait ainsi été pour les derniers royaumes mycéniens dorénavant indépendants l'héritage d'un monde autrefois uni sous la même autorité.

Bien sûr, tout reste à prouver à ce sujet. Ces quelques réflexions montrent à tout le moins qu'il ne serait pas trop osé d'affirmer qu'à travers l'étude de sa géographie, c'est toute

⁴³³ Chadwick, 1976, 80.

⁴³⁴ Milet a également été un intérêt pour l'Arzawa et les Minoens, et il n'est pas impossible d'en dire autant du Dodécanèse.

la conception du monde mycénien qui est en jeu. Une classification raisonnée des régions permet de contribuer aux tentatives de résolutions de problèmes qui ne concernent pas la géographie aux premiers abords, et c'était dans cette optique qu'a été entrepris ce travail. L'origine de la culture mycénienne, son expansion, ses conceptions politiques et sociales, ses relations diplomatiques et commerciales avec l'extérieur et les interactions entre les palais sont quelques exemples de thèmes adjacents qu'une clarification de la géographie a abordé de façon presque automatique. Le problème reste entier pour tous ces domaines, mais nous espérons que notre proposition d'ordonnance du monde mycénien contribuera à de futurs travaux de recherches sur ces thématiques de la fin de l'âge du bronze.

Annexe : Chronologie historique⁴³⁵

Tableau 3: Chronologie historique

Égypte : Nouvel Empire	Helladique Récent	Hatti : Nouvel Empire	Note
Ahmosé	HR I		Égypte libérée des Hyksos.
Amenhotep I 1525-1504	HR II		
Thoutmosis I 1504-1492			
Thoutmosis II 1492-1479			
Thoutmosis III 1479-1425			Première mention de Tanaja
Hatchepsout 1473-1458			
Amenhotep II 1427-1400			
Thoutmosis IV 1400-1390	HR IIIA1	Tudhaliya I/ II, Arnuwanda I	Attarissiya en Anatolie
Amenhotep III 1390-1352	HR IIIA2	Hattusili II Tudhaliya III 1360-1344	« Liste égéenne »
Akhenaton 1352-1336		Suppiluliuma I 1344-1322	
Toutankhamon 1336-1327	HR IIIB1		

⁴³⁵ D'après Kelder, 2010, 137.

Aÿ 1327-1323			
Horemheb 1323-1295		Arnuwanda II 1322-1321	
		Mursili II 1321-1295	Démantèlement de l'Arzawa
Ramsès I 1295-1294			
Séti I 1294-1279		Muwattalli II 1295-1272	
Ramsès II 1279-1213			Bataille de Kadesh 1274
		Mursili III 1272-1267	
		Hattusili III 1267-1237	Lettre de Tawagalawa
	HRIII B2	Tudhaliya IV 1237-1209	Traité de Sausgamuwa
Merenptah 1213-1203		Arnuwanda III 1209-1207	
		Suppiluliuma II 1207-?	Destruction des palais mycéniens

Bibliographie

Sources

BECKMAN G., BRYCE T., CLINE C. (2011), *The Ahhiyawa Texts*, Atlanta

DAMOS, *Database of Mycenaean at Oslo*, <https://www2.hf.uio.no/damos/>.

DICTYS DE CRÈTE, *Éphéméride de la guerre de Troie*, trad. G. Fry, Les Belles Lettres, Paris, 2004.

HOMÈRE, *Iliade*, trad. R. Flacelière, Gallimard, Paris, 1955.

THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, trad. Jacqueline de Romilly, Les Belles Lettres, Paris, 1990.

Articles de dictionnaires et d'encyclopédies

BAUD P., BOURGEAT S., BRAS C. (1995), *Frontière*, dans *Dictionnaire de géographie*, 1^{ère} éd., Paris, Hatier, p. 123-131.

Ouvrages et articles scientifiques

ADRYMI-SISMANI V. (2004-2005), *Le palais de Iolkos et sa destruction*, dans *BCH*, 128-129, p. 1-54.

ADRYMINI-SISMANI V., GODART L. (2005), *Les inscriptions en linéaire B de Dimini/Iolkos et leur contexte archéologique*, dans *ASAA*, 83, p. 47-70.

ADRYMINI-SISMANI V., (2010), *Mycenaean Borders Revisited: New Evidence from Thessaly*, dans *Rethinking Mycenaean Palaces II: Revised and Expanded Second Edition*, éd. M. Galaty, L. Parkinson, A. William, p. 159-177.

ANDRIKOU E., (1997), *Thoughts and Considerations on the Mycenaeanisation of Crete, Motivated by Pottery from Archanes*, dans *La Crète mycénienne*, éd. J. Driessen et A. Farnoux, p. 9-22.

ARAVANTINOS V., VASILOGAMVROU A. (2010), *The first Linear B Documents from Ayios Vasileios (Laconia)*, dans *Pasiphaé*, 4, p. 41-54.

BARBER R. L. N. (1987), *The Cyclades in the Bronze Age*, Londres. .

BENNET J. (2008), *The Geography of the Mycenaean Kingdoms*, dans *A Companion to Linear B, Mycenaean Greek Texts and their World*, éd. Y. Duhoux et A. M. Davies, p. 137-168.

BENNET J. (2014), *Linear B and Homer*, dans: *A companion to Linear B, Mycenaean Greek Texts and their World*, éd. Y. Duhoux et A. M. Davies, Louvain, p. 187- 234.

BENZI M. (1996), *Problems of the Mycenaean Expansion in the South-Eastern Aegean*, dans *Atti e memorie del secondo congresso internazionale di micenologia*, 2, éd. E. De Miro, L. Godart et A. Sacconi, Rome, p. 947-974.

BLAKE E. (2008), *The Mycenaeans in Italy : A Minimalist Position*, dans *PBSR*, 76, p. 1-34.

BORGNA E., CASSOLA GUIDA P. (2005), *Some Observations on the Nature and Modes of Exchanges between Italy and the Aegean in the Late Mycenaean period*, dans *Emporia: Aegeans in the Central and Eastern Mediterranean, Proceedings of the 10th International Aegean Conference*, éd. R. Laffineur et E. Greco, p. 497-506.

BRASS P. R. (1980), *Ethnic Groups and Nationalities in the Formation Persistence and Transformation of Ethnic Identities*, dans *Ethnic diversity and conflict in Eastern Europe*, ed. P. Sugar, p. 1-68.

BRYCE T. (2003), *Relations between Hatti and Ahhiyawa in the Last Decades of the Bronze Age*, dans *Hittite Studies in Honor of Harry A. Hoffner Jr.*, éd. G. Beckman, R. Beal et G. McMahon, p. 59-72.

BRYCE T. (2005), *The Kingdom of the Hittites*, Oxford.

BURNS B. (2012), *Mycenaean Greece, Mediterranean Commerce, and the Formation of Identity*, Cambridge.

CARLIER P. (2007), *Réflexions sur les relations internationales dans le monde mycénien: y - a-t-il eu des hégémonies?* Dans *Pasiphaé*, 1, p. 121-130.

CASTLEDEN R. (2005), *Mycenaeans*, New York.

CATLING H. W. (1976-1977), *Excavations at the Menelaion, Sparta 1973-1976*, dans *AR*, p. 24-42.

CAZZELLA A., RECCHIA G. (2010), The “Mycenaeans” in the Central Mediterranean: A Comparison between the Adriatic and the Tyrrhenian Seaways, dans *Pasiphaé*, 3, p. 27-40.

CHADWICK J. (1961), *The Two Provinces of Pylos*, dans *Minos*, 7, p. 125-141.

CHADWICK J. (1972), *Was Homer a Liar?* Dans *Diogène*, 20, p. 1-13.

CHADWICK J. (1976), *The Mycenaean World*, New York.

CLINE E. (1991a), *Hittite Objects in the Bronze Age Aegean*, dans *AS*, 41, p. 133-143.

CLINE E. (1991b), *A Possible Embargo against the Mycenaeans*, dans *Historia*, 40 (1), p. 1-9.

CLINE E. (1994), *Sailing the Wine-dark Sea, International Trade and the Late Bronze Age Aegean*, Oxford.

CLINE E. (1998), *Amenhotep III, the Aegean and Anatolian*, dans *O'Connor and Cline: Amenhotep III, Perspectives on his Reign*, éds D. O'Connor et E. Cline, Detroit, p. 236-250.

CLINE E. (2011), *Sailing the Great Green Sea? Amenhotep III's "Aegean List" From Kom El-Hetan, Once more*, dans *JAEL*, 3 (2), p. 6-16.

CUCUZZA N., (1997), *The North Sector Buildings of Haghia Triada*, dans *La Crète mycénienne*, éds. J. Driessen et A. Farnoux, p. 73-84.

DARCQUE P. (1996), *L'unité de la Grèce mycénienne*, dans *Atti e memorie del secondo congresso internazionale di micenologia*, 2, éds E. De Miro, L. Godart et A. Sacconi, Rome, p. 709-713.

DARCQUE P. (2004), *Les Mycéniens en dehors de la Grèce continentale : la céramique et les autres témoignages archéologiques*, dans *La céramique mycénienne entre l'Égée et le Levant*, éd. J. Balensi, p. 45-64.

DEGER-JALKOTZY S. (2006), *Theben und Pylos: Terminologische und onomatische Korrespondenzen?* Dans *Die neuen Linear B-Texte aus Theben*, éd. S. Panagle et S. Deger-Jalkotzy, p. 19-36.

DEL FREO M. (2009), *The Geographical Names in the Linear B Texts from Thebes*, dans *Pasiphae*, 3, p. 41-67.

DESBOROUGH V. R. (1964), *The Last Mycenaeans and their Successors: An Archaeological Survey c. 1200-c. 1000 B. C.*, Oxford.

DICKINSON O. (1986), *Homer, Poet of the Dark Age*, dans *G&R*, 33, p. 20-37.

DICKINSON O. (2007), *Aspects of Homeric Geography*, dans *Epos: Reconsidering Greek Epic and Aegean Bronze Age Archaeology*, éd. R. Laffineur, Liège, p. 233-238.

DRIESSEN J. (2008), *Chronology of the linear B Texts*, dans *A companion to Linear B, Mycenaean Greek Texts and their World*, éd. Y. Duhoux et A. M. Davies, Louvain, p. 69-80.

DREWS R. (1993), *The End of the Bronze Age: Changes in Warfare and the Catastrophe ca. 1200 B. C.*, Princeton.

EDEL E. (1966), *Die Ortsnamenlisten aus dem Totentempel Amenophis III*, Bonn.

EDEL E., GÖRG M. (2005), *Die Ortsnamenlisten im nördlichen Säulenhof des Totentempels Amenophis' III*, Wiesbaden.

EDER B. (2009), *The Northern Frontier of the Mycenaean World*, dans *Αρχαιολογικό Έργο Θεσσαλίας και Στερεάς Ελλάδας*, 2, p. 113-131.

FARNOUX A. (1993), *Cnossos: l'archéologie d'un rêve*, Paris.

FEUER B. (2011), *Being Mycenaean: A View from the Periphery*, dans *AJA*, 115 (4), p. 507-536.

GEORGIADIS M. (2003), *The South-Eastern Aegean in the Mycenaean Period: Islands, Landscape, Death, and Ancestors*, Oxford.

GODART L., ARAPOGIANNI P., RAMBACH J. (1999), *L'inscription en linéaire B de Kafkania-Olympie (OL Zh1)*, dans *Florent Studia Mycenaea I*, éd. S. Deger-Jalkotzy, S. Hiller et O. Panagal, p. 39-43.

GODART L., SACCONI A. (1999), *La géographie des États mycéniens*, dans *CRAI*, 143 (2), p. 527-546.

GODART L., TZEDAKIS Y. (1997), *Les royaumes mycéniens de Crète*, dans *La Crète mycénienne*, éd. J. Driessen et A. Farnoux, p. 153-162.

GODART L. (2001), *L'avenir de la mycénologie*, dans *CRAI*, 145 (1), p.147-155.

GÜTERBOCK H. G. (1983), *The Hittites and the Aegean World: Part 1. The Ahhiyawan Problem Reconsidered*, dans *AJA*, 87 (2), p. 133-138.

HALLAGER E., VLASAKI M. (1997), *New linear B tablets from Khania*, dans *La Crète mycénienne*, éd. J. Driessen et A. Farnoux, p. 169-174.

HALLAGHER E. (1997), *Architecture of the LM II/III Settlement in Khania*, dans *La Crète mycénienne*, éd. J. Driessen et A. Farnoux, p. 175-185.

HALLAGER E. (2010), *Crete*, dans *The Oxford Handbook of The Bronze Age Aegean*, éd. E. H. Cline, p. 149-159.

HALSTEAD P., (1977), *Prehistoric Thessaly, The Submergence of Civilisation*, dans *Mycenaean Geography. Proceedings of the Cambridge colloquium. September 1976*, éd. J. Bintliff, p. 23-29.

HASKELL H. W. (1997), *Mycenaean at Knossos*, dans *La Crète mycénienne*, éd. J. Driessen et A. Farnoux, p. 187-193.

HAWKINS J. D. (1998), *Tarkasnawa King of Mira "Tarkondemos", Boazköy Sealings and Karabel*, dans *AS*, 48, p. 1-32.

HEINHOLD-KRAHMER S. (2003), *Ahhijawa: Land der homerischen Achäer im Krieg mit Wiluša?*, dans *Der neue Streit um Troja: Eine Bilanz*, éd. C. Ulf, Munich, p. 193-214.

IAKOVIDIS S. (2001), *Gla and the Kopais in the 13th Century B. C.*, Athènes.

JANSEN A. (2002), *A Study of the Remains of Mycenaean Roads and Stations of Bronze-Age Greece*, New York.

JONES R. E., LEVI S. T., BETTELLI M. (2005), *Mycenaean Pottery in the Central Mediterranean: Imports, Imitations and Derivatives*, dans *Emporia: Aegeans in the Central and Eastern Mediterranean, Proceedings of the 10th International Aegean Conference*, éd. R. Laffineur et E. Greco, p. 539-546.

KARANTZALI (2001), *The Mycenaean Cemetery at Pylona on Rhodes*, Oxford.

KASE E. (1973), *Mycenaean Roads in Phocis*, dans *AJA*, 77, p. 74-77.

KATINTCHAROV R. (1989), *Relations actuelles entre la Thrace, la Grèce et l'Anatolie du nord-ouest à l'âge du bronze moyen et récent*, dans *Thracians et Mycenaeans, Proceedings of the fourth congress of Thracology, Rotterdam, 24-26 September 1984*, éd. J. Best et N. De Vries, p. 68-85.

KELDER J. M. (2004-2005), *The Chariots of Ahhiyawa*, dans *Dacia*, 48-49, p. 151-160.

KELDER J. M. (2005), *Greece during the Late Bronze Age*, dans *JEOL*, 39, p. 131-178.

KELDER J. M. (2008), *A Great King at Mycenae. An Argument for the Wanax as Great King and the Lawagetas as Vassal Ruler*, dans *Palamedes*, 3, p. 49-74.

KELDER J. M. (2010), *The Kingdom of Mycenae: A Great Kingdom in the Late Bronze Age Aegean*, Maryland.

KELDER J. M. (2012), *Ahhiyawa and the World of the Great Kings: A Re-Evaluation on Mycenaean Political Structures*, dans *Talanta*, 44, p. 41-52.

KILLEN J. T. (1979), *The Knossos Ld(I) Tablets*, dans *Colloquium Mycenaicum. Actes du VI^e Colloque international sur les textes mycéniens et égéens tenus à Chaumont sur Neuchâtel du 7 au 13 septembre 1975*, édés E. Risch et H. Muehlestein, Genève, p. 151-181.

KILLIAN K. (1988), *The Emergence of the Wanax Ideology in the Mycenaean Palaces*, dans *OJA*, 7 (3), p. 291-302.

KÖHLER U. (1878), *Ueber die Zeit und den Ursprung der Grabanlagen in Mykene und Sparta*, dans *MDAI(A)*, 3, p. 1-13.

KOPANIAS K. (2008), *The Late Bronze Age Near Eastern Cylinder Seals from Thebes (Greece) and their Historical Implications*, dans *MDAI(A)*, 123, p. 39-96.

LA ROSA V. (2005), *Pour une réflexion sur le problème de la première présence égéenne en Sicile*, dans *Emporia: Aegeans in the Central and Eastern Mediterranean, Proceedings of the 10th International Aegean Conference*, éd. R. Laffineur et E. Greco, p. 571-584.

LAFFINEUR R. (2010), *Jewelry*, dans *The Oxford Handbook of the Bronze Age Aegean*, éd. E. Cline, p. 443-455.

LATACZ J. (2004), *Troy and Homer: Towards a Solution of an Old Mystery*, Oxford.

LEMOS I. (2006), *Athens and Lefkandi: A tale of Two Sites*, dans *Ancient Greece: From the Mycenaean Palaces to the Age of Homer*, éds. S. Deger-Jalkotzy et I. Lemos, Édimbourg, p. 505-530.

MEE C. W. (1978), *Aegean Trade and Settlement in Anatolia in the Second Millennium*, dans *AS*, 28, 121-156.

MOUNTJOY P. A. (1998), *The East Aegean-west Anatolian Interface in the Late Bronze Age: Mycenaeans and the Kingdom of Ahhiyawa*, dans *AS*, 48, p. 33-67.

MÜLLER S. (1992), *Delphes et sa région à l'époque mycénienne*, dans *BCH*, 116 (2), p. 445-496.

NAKASSIS D., GALATY M., PARKINSON W. (2010), *State and Society*, dans *The Oxford Handbook of The Bronze Age Aegean*, éd. E. Cline, Oxford, p. 239-250.

NIEMEIER W. D. (1998), *The Mycenaean in Western Anatolia and the Problem of the Origins of the Sea Peoples*, dans *Mediterranean Peoples in Transition: Thirteenth to Early Tenth Centuries BCE*, éd. S. Gitin, A. Mazar et E. Stern, p. 17-65.

NIEMEIER W. D. (1999), *Mycenaeans and Hittites in War in Western Asia Minor*, dans *Polemos: le contexte guerrier en Égée à la fin de l'âge du bronze : actes de la 7^e Rencontre égéenne internationale, Université de Liège, 14-17 avril 1998*, éd. R. Laffineur, p. 141-156.

NIEMEIER W. D. (2005), *The Minoans and Mycenaean in Western Anatolia: Settlement, Emporia or Acculturation*, dans *Emporia: Aegeans in the Central and Eastern Mediterranean, Proceedings of the 10th International Aegean Conference*, éd. R. Laffineur et E. Greco, p. 199-204.

OLIVIER J-P., MELENA J. L., PITEROS C. (1990), *Les inscriptions en linéaire B des nodules de Thèbes (1982) : La fouille, les documents, les possibilités d'interprétation*, dans *BCH*, 114, p. 103-181.

OLIVIER J-P. (2001), *Les « collecteurs » : leur distribution spatiale et temporelle*, dans *Economy and Politics in the Mycenaean Palace States*, éd. S. Voutsaki et J. T. Killen, Cambridge, p. 139-160.

OLIVIER J-P. (2006), *De l' « empire mycénien » et de sa nécessaire fiscalité*, dans *Fiscality in Mycenaean and Near Eastern Archives, Proceedings of the Conference held at Soprintendenza Archivistica per la Campania, Naples, 21-23 october 2004, Studi egei e viciorientali*, éd. M. Perna, 3, p. 183-188.

PALAIMA T. (1991), *Maritime Manners in the Linear B tablets*, dans *Thalassa, L'Égée préhistorique et la mer, Actes de la 3^e rencontre égéenne internationale de Liège*, éd. R. Laffineur et L. Basch, p. 273-311.

PANTOU P. (2010), *Mycenaean Dimini in Context: Investigating Regional Variability and Socioeconomic Complexities in Late Bronze Age Greece*, dans *AJA*, 114 (3), p. 381-401.

PAPADIMITRIOU N. (2008), *Both Centre and Periphery? Thessaly in the Mycenaean Period*, dans *Περιφέρεια Θεσσαλίας. 1ο Διεθνές Συνεδρίο Ιστορίας και Πολιτισμου της Θεσσαλίας, Πρακτικά Συνεδρίου, 9-11 Νοεμβρίου 2006 (Athens 2008)*, p. 98-113.

PAPADOPOULOS T., (1999), *A Late Mycenaean Koine in Western Greece and the Adjacent Ionian Islands*, dans *Klados: Essays in Honour of J. N. Coldstream*, éd. C. Morris, p. 201-208.

PAPADOPOULOS T. KONTORLI-PAPADOPOULOU L. (2009), *Mycenaean Military Presence in Central Greece and Thessaly*, dans *Αρχαιολογικό Έργο Θεσσαλίας και Στερεάς Ελλάδας*, 2, p. 897-912.

PAYTON R. (1991), *The Ulu Burun Writing-Board set*, dans *AS*, 41, p. 99-106.

PELON O. (1976), *Tholoi, Tumuli et cercles funéraires: recherche sur les monuments funéraires de plan circulaire dans l'Égée de l'âge du bronze (IIIe et IIe millénaires av. J.-C.)*, Paris.

PICOUET P., RENARD J-P. (2007), *Les frontières mondiales : origines et dynamiques*, Nantes.

PIERMAY J.-L. (2007), *La frontière mouvante*, dans *Regards géopolitiques sur les frontières*, éd. C. Bouquet et H. Velasco-Graciet, p. 15-18.

PILALI-PAPASTERIOU A. (1998), *Idéologie et commerce : les cas des figurines mycéniennes*, dans *BCH*, 122, p. 27-52.

POURSAT J.-C. (1995), *La Grèce préclassique : des origines à la fin du VI^e siècle*, Paris.

RUIJGH C. J. (1996), *Sur la position dialectale du mycénien*, dans *Atti e memorie del secondo congresso internazionale di micenologia*, 2, éd. E. De Miro, L. Godart et A. Sacconi, p. 115-124.

SAMSARIS D. (1989), *Les influences mycéniennes sur la Thrace*, dans *Thracians et Mycenaean*, *Proceedings of the fourth congress of Thracology, Rotterdam, 24-26 September 1984*, éd. J. Best et N. De Vries, p. 167-173.

SGOURITSA N. (2005), *The Aegeans in the Central Mediterranean : The role of western Greece*, dans *Emporia: Aegeans in the Central and Eastern Mediterranean, Proceedings of the 10th International Aegean Conference*, éd. R. Laffineur et E. Greco, p. 515-526.

SHEAR I. M. (1998), *Bellerophon Tablets from the Mycenaean world? A Tale of Seven Hinges*, dans *JHS*, 118, p. 187-189.

SHERLMERDINE C. W. (1999), *A Comparative Look at the Mycenaean Administration(s)*, dans *Florent studia Mycenaea: Atken des X. Internationalen Mykenologischen Colloquiums in Salzburg vom 1.-5. Mai 1995*, éd. S. Deger-Jalkotzy, S. Hiller et O. Panagl, p. 555-576.

SHELMERDINE C. W. (2008), *Mycenaean Society*, dans *A Companion to Linear B, Mycenaean Greek Texts and their World*, éd. Y. Duhoux et A. M. Davies, Louvain, p. 115-158.

SIMPSON R. H., LAZENBY J. F. (1970), *The Catalogue of the Ships in Homer's Iliad*, Oxford.

SIMPSON R. H. (1981), *Mycenaean Greece*, New Jersey.

SIMPSON R. H. (1998), *The Mycenaean Highways*, dans *EMC*, 17, p. 239-260.

SIMPSON R. H. (2002), *The Mycenae Roads and Mycenaean Chariots*, dans *Mouseion*, 2 (2), p. 125-133.

SIMPSON R. H. (2003), *The Dodecanese and the Ahhiyawa Questions*, dans *ABSA*, 98, p. 203-237.

SIMPSON R. H., HAGEL D. K. (2006), *Mycenaean Fortifications, Highways, Dams and Canals*, Sävedalen.

SKAFIDA E., KARNAVA A., OLIVIER J-P. (2010), *Two Linear B Tablets from the Site of Kastro-Palaia in Volos*, dans *Études mycéniennes 2010: actes du XIIIe colloque international sur les textes égéens : Sôvres, Paris, Nanterre, 20-23 septembre 2010*, éd. Pierre Carlier, p. 55-73.

SMIT D. W. (1989), *Mycenaean Penetration into Northern Greece*, dans *Thracians et Mycenaeanes, Proceedings of the fourth congress of Thracology, Rotterdam, 24-26 September 1984*, éd. J. Best et N. De Vries, p. 174-180.

SOMMER F. (1932), *Die Ahhijava-Urkunden*, Munich.

SOUYODZOGLOU-HAYWOOD C. (1999), *The Ionian Islands in the Bronze Age and Early Iron Age, 3000-800 Bc*, Liverpool.

STEFEN B. (1884), *Karten von Mykenai*, Berlin.

STEINER G. (2007), *The Case of Wiluša and Ahhiyawa*, dans *BO*, p. 590-611.

STRANGE J. (1980), *Caphtor-Keftiu. A New Investigation*, Leiden.

TAYLOUR L. W. (1983), *The Mycenaean*, Londres.

THOMAS C. G. (1970), *A Mycenaean Hegemony? A Reconsideration*, dans *JHS*, 90, p. 184-192.

TREUIL R., DARQUE P., POURSAT J-C., TOUCHAIS G. (2008), *Les civilisations égéennes du néolithique et de l'âge du bronze*, Paris.

VAN EFFENTERRE H., VAN EFFENTERRE M. (1997), *Sur la Crète mycénienne*, dans *La Crète mycénienne*, éd. J. Driessen et A. Farnoux, p. 485-486.

VENTRIS M., CHADWICK J. (1956), *Documents in Mycenaean Greek. Three Hundred Selected Tablets from Knossos, Pylos and Mycenae*, Cambridge.

VERCOUTTER J. (1954), *Essai sur les relations entre Égyptiens et Préhellènes*, Paris.

VERCOUTTER J. (1956), *L'Égypte et le Monde égéen préhellénique : étude critique des sources égyptiennes (du début de la XVIII^e dynastie à la fin de la XIX^e dynastie)*, Le Caire.

VERMEULE E. (1964), *Greece in the Bronze Age*, Chicago.

VOUTSAKI S. (2001), *Economic Control, Power and Prestige in the Mycenaean World: The Archaeological Evidence*, dans *Economy and Politics in the Mycenaean Palace States: Proceedings of a Conference held on 1-3 July 1999 in the Faculty of Classics, Cambridge*, éd. S. Voutsaki et J. T. Killen, p. 195-213.

WACKERMANN G. (2003), *Les frontières dans un monde en mouvement*, Paris.

WEBSTER T. B. L. (1962), *La Grèce de Mycènes à Homère : archéologie, art, littérature*, trad. M. Matignon, Paris.

WEST M. L. (2001), *Atreus and Attarissiyas*, dans *Glotta*, 77 (3), p. 262-266.

YASSUR-LANDAU A. (2010), *Levant*, dans *The Oxford Handbook of the Bronze Age Aegean*, éd. E. Cline, p. 832-848.

YOUNGER J. G., (2010), *Mycenaean Seals and Sealings*, dans *The Oxford Handbook of the Bronze Age Aegean*, éd. E. H. Cline, p. 329-339.